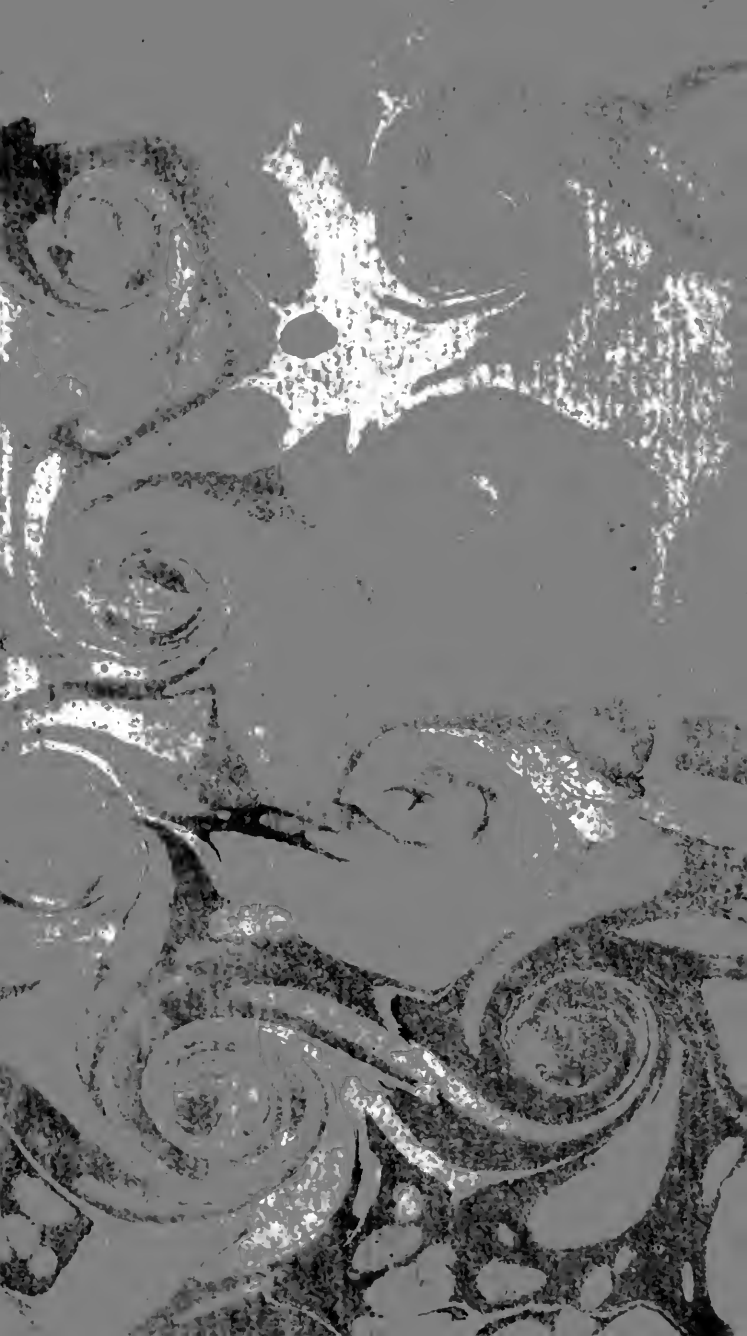
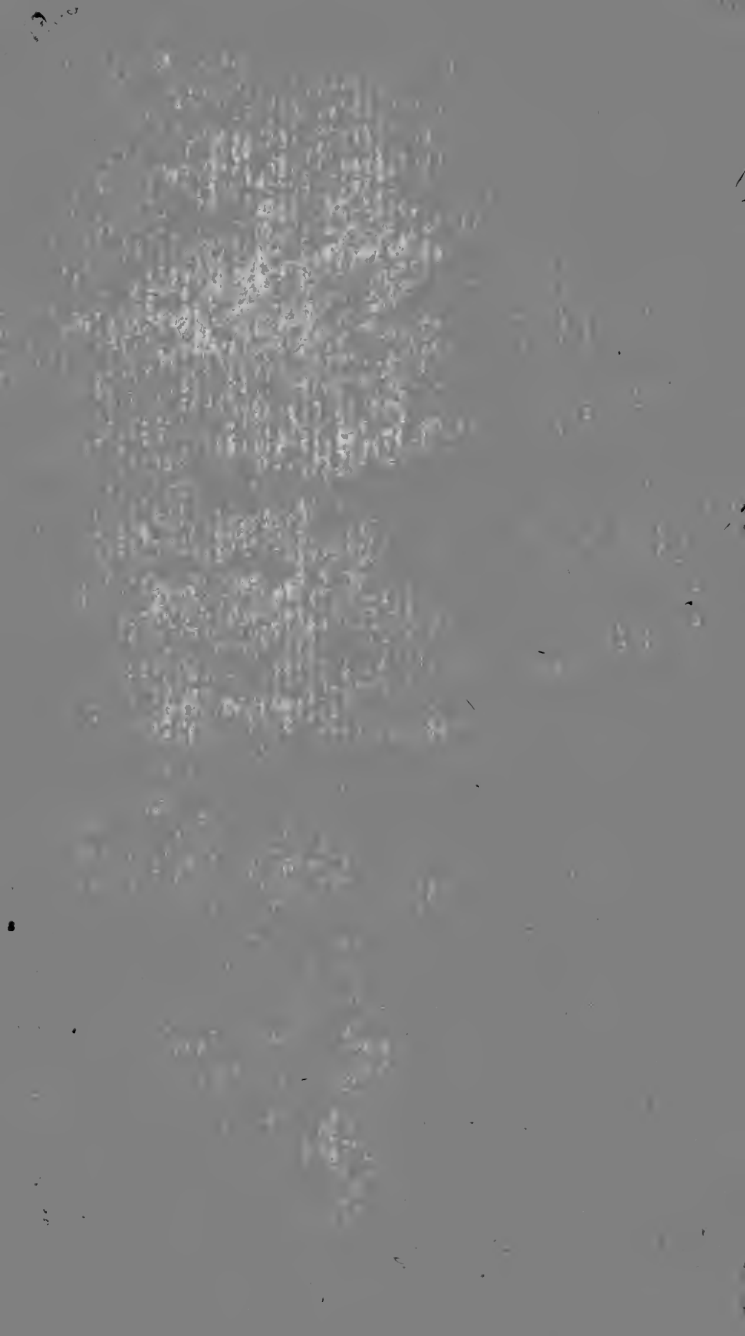




Universitäts
BIBLIOTHEKA





ŒUVRES
DE MONSIEUR DE V***.

ESSAIS

SUR

LES MŒURS ET L'ESPRIT
DES NATIONS;

Et sur les principaux faits de l'Histoire , depuis
Charlemagne jusqu'à Louis XIII.

NOUVELLE ÉDITION,
Conforme à l'Édition in-4° de Genève.

TOME SEPTIÈME.



A NEUCHÂTEL.

M. DCC. LXXIII.

D
18

V64 E8

#7

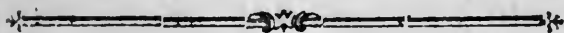
1773



ESSAIS

SUR

LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS.



CHAPITRE CLXXV.

De la France sous LOUIS XIII jusqu'au ministère du cardinal de Richelieu. États généraux tenus en France. Administration malheureuse. Le maréchal d'Ancre assassiné ; sa femme condamnée à être brûlée. Ministère du duc de Luines. Guerres civiles. Comment le cardinal de Richelieu entra au conseil.

ON vit après la mort de *Henri IV* combien la puissance, la considération, les mœurs, l'esprit d'une nation dépendent souvent d'un seul homme. U

H. U. *Tome VII.*

A

CH.
CLXXV.

CH.
CLXXV.

Le parlement de Paris forcé par le duc d'*Epernon* à donner la régence à *Marie de Médicis*.

1610.
14 Mai.

tenait par une administration douce & forte tous les Ordres de l'État réunis , toutes les factions assoupies , les deux religions dans la paix , les peuples dans l'abondance. La balance de l'Europe était dans sa main par ses alliances , par ses trésors , & par ses armes. Tous ces avantages sont perdus dès la première année de la régence de sa veuve *Marie de Médicis*. Le duc d'*Epernon* , cet orgueilleux mignon de *Henri III* , ennemi secret de *Henri IV* , déclaré ouvertement contre ses ministres , va au parlement le jour même que *Henri* est assassiné. D'*Epernon* était colonel-général de l'infanterie ; le régiment des gardes était à ses ordres : il entre en mettant la main sur la garde de son épée , & force le parlement à se donner le droit de disposer de la régence ; droit qui , jusqu'alors , n'avait appartenu qu'aux États généraux. Les loix de toutes les nations ont toujours voulu que ceux qui nomment au trône quand il est vacant , nomment à la régence. Faire un roi , est le premier des droits ; faire un régent est le second , & suppose le premier. Le parlement de Paris jugea la cause du trône , & décida du pouvoir suprême , pour avoir été menacé par le

duc d'Épernon, & parce qu'on n'avait pas eu le tems d'assembler les trois Ordres de l'État.

CH.
CLXXV.

Il déclara, par un arrêt, *Marie de Médicis* seule régente. La reine vint le lendemain faire confirmer cet arrêt en présence de son fils ; & le chancelier de *Sillery*, dans cette cérémonie qu'on appelle *lit de justice*, prit l'avis des présidens avant de prendre celui des pairs, & même des princes du sang, qui prétendaient partager la régence.

Vous voyez par-là, & vous avez souvent remarqué, comment les droits & les usages s'établissent, & comment ce qui a été fait une fois solennellement contre les règles anciennes, devient une règle pour l'avenir, jusqu'à ce qu'une nouvelle occasion l'abolisse.

MARIE DE MÉDICIS régente, & non maîtresse du royaume, dépense en profusions, pour s'acquérir des créatures, tout ce que *Henri le grand* avait amassé pour rendre sa nation puissante. Les troupes à la tête desquelles il allait combattre, sont pour la plupart licenciées ; les princes dont il était l'appui, sont abandonnés. Le duc de Savoie, *Charles Emmanuel*, nouvel allié de *Henri IV*, est obligé de demander par-

Nouvelles
mesures.

16102

CH.
CLXXV.

don à *Philippe III*, roi d'Espagne, d'avoir fait un traité avec le roi de France; il envoie son fils à Madrid implorer la clémence de la cour Espagnole; & s'humilier comme un sujet au nom de son père. Les princes d'Allemagne que *Henri* avait protégés avec une armée de quarante mille hommes, ne sont que faiblement secourus. L'État perd toute sa considération au-dehors; il est troublé au-dedans. Les princes du sang & les grands seigneurs remplissent la France de factions, ainsi que du tems de *François II*, de *Charles IX*, de *Henri III*, & depuis dans la minorité de *Louis XIV*.

out. 1514.

Étatsgéné-
raux.

ON assemble enfin dans Paris les derniers États généraux qu'on ait tenus en France. Le parlement de Paris ne put y avoir séance. Ses députés avaient assisté à la grande assemblée des notables tenue à Rouen en 1594. Mais ce n'était point là une convocation d'États généraux; les intendants des finances, les trésoriers y avaient pris séance comme les magistrats.

L'universi-
té veut s'af-
fer.

L'UNIVERSITÉ de Paris somma juridiquement la chambre du clergé de la recevoir comme membre des États; c'était, disait-elle, son ancien privilège; mais

l'université avait perdu ses privilèges , avec sa considération , à mesure que les esprits étaient devenus plus déliés , sans être plus éclairés. Ces États, assemblés à la hâte , n'avaient point de dépôts des loix & des usages comme le parlement d'Angleterre , & comme les diètes de l'Empire : ils ne faisaient point partie de la législation suprême ; cependant ils auraient voulu être législateurs ; c'est à quoi aspire nécessairement un corps qui représente une nation : il se forme de l'ambition secrète de chaque particulier une ambition générale.

Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ces États , c'est que le clergé demanda inutilement que le concile de Trente fût reçu en France , & que le tiers-État demanda non moins vainement la publication de la loi , qu'aucune puissance , ni temporelle , ni spirituelle , n'a droit de disposer du royaume , & de dispenser les sujets de leur serment de fidélité ; & que l'opinion , qu'il soit loisible de tuer les rois , est impie & détestable.

C'ÉTAIT sur-tout ce même tiers-État de Paris qui demandait cette loi , après avoir voulu déposer *Henri III* , & après avoir souffert les extrémités de la fa-

CH.
CLXXV.

esprits

concile de Trente

Singulière
dispute.

CH.
CLXXV.

mine, plutôt que de reconnaître *Henri IV*. Mais les factions de la ligue étant éteintes, le tiers-État, qui compose le fond de la nation, & qui ne peut avoir d'intérêt particulier, aimait le trône, & haïssait les prétentions de la cour de Rome. Le cardinal *du Perron* oublia dans cette occasion ce qu'il devait au sang de *Henri IV*, & ne se souvint que de l'Église. Il s'opposa fortement à la loi proposée, & s'emporta jusqu'à dire qu'il serait obligé d'excommunier ceux qui s'obstineraient à soutenir que l'Église n'a pas le pouvoir de déposséder les rois : il ajouta que la puissance du pape était pleine, plénissime, directe au spirituel, & indirecte au temporel. La chambre du clergé, gouvernée par le cardinal *du Perron*, persuada la chambre de la noblesse de s'unir avec elle. Le corps de la noblesse avait toujours été jaloux du clergé; mais il affectait de ne pas penser comme le tiers-État. Il s'agissait de savoir si les puissances spirituelles & temporelles pouvaient disposer du trône. Le corps des nobles assemblé se regardait au fond, & sans le dire, comme une puissance temporelle. Le cardinal leur disait : *Si un roi voulait forcer ses sujets à se faire ariens*

ou mahométans , il faudrait le déposer. Un tel discours était bien déraisonnable ; car il y a eu une foule d'empereurs & de rois ariens , & on n'en a déposé aucun pour cette raison. Cette supposition , toute chimérique qu'elle était , persuadait les députés de la noblesse , qu'il y avait des cas où les premiers de la nation pouvaient détrôner leur souverain ; & ce droit , quoiqu'éloigné , était si flatteur pour l'amour-propre , que la noblesse voulait le partager avec le clergé. La chambre ecclésiastique signifia à celle du tiers-État , qu'à la vérité il n'était jamais permis de tuer son roi , mais elle tint ferme sur le reste.

Au milieu de cette étrange dispute , le parlement rendit un arrêt , qui déclarait *l'indépendance absolue du trône , loi fondamentale du royaume.*

C'ÉTAIT sans doute l'intérêt de la cour de soutenir la demande du tiers-État , & l'arrêt du parlement , après tant de troubles qui avaient mis le trône en danger sous les règnes précédens. La cour cependant céda au cardinal *du Perron* , au clergé , & sur-tout à Rome qu'on ménageait : elle étouffa elle-même une opinion , sur laquelle sa sûreté

CH.
CLXXV.

était établie ; c'est qu'au fond elle pensait alors que cette vérité ne serait jamais réellement combattue par les évènements , & qu'elle voulait finir des disputes trop délicates & trop odieuses : elle supprima même l'arrêt du parlement , sous prétexte qu'il n'avait aucun droit de rien statuer sur les délibérations des États , qu'il leur manquait de respect , & que ce n'était pas à lui à faire des loix fondamentales ; ainsi elle rejeta les armes de ceux qui combattaient pour elle , comptant n'en avoir pas besoin : enfin tout le résultat de cette assemblée fut de parler de tous les abus du royaume , & de n'en pouvoir réformer un seul.

Concini

LA France resta dans la confusion , gouvernée par le Florentin *Concini* , devenu maréchal de France , sans avoir jamais tiré l'épée , & premier ministre sans connaître les loix du royaume. C'était assez qu'il fût étranger , pour que les princes eussent sujet de se plaindre.

Henri prince
de Condé.

MARIE DE MÉDICIS était bien malheureuse ; car elle ne pouvait partager son autorité avec le prince de *Condé* , chef des mécontents , sans la perdre ; ni la confier à *Concini* , sans indisposer tout le royaume. Le prince de

Condé Henri, père du grand *Condé*, & fils de celui qui avait gagné la bataille de *Coutras* avec *Henri IV*, se met à la tête d'un parti, & prend les armes. La cour conclut avec lui une paix simulée, & le fait mettre à la Bastille.

CH.
CLXXV.

Ce fut le sort de son père, de son grand-père, & de son fils. Sa prison augmenta le nombre des mécontents. Les *Guises*, autrefois ennemis si implacables des *Condés*, se joignent à présent avec eux. Le duc de *Vendôme*, fils de *Henri IV*, le duc de *Nevers*, de la maison de *Gonzague*, le maréchal de *Bouillon*, tous les seigneurs mécontents se cantonnent dans les provinces; ils protestent qu'ils servent leur roi, & qu'ils ne font la guerre qu'au premier ministre.

Troubles
civils.

CONCINI, maréchal d'*Ancre*, assuré de la faveur de la reine, les bravait tous. Il leva sept mille hommes à ses dépens, pour maintenir l'autorité royale, ou plutôt la sienne; & ce fut ce qui le perdit. Il est vrai qu'il levait ces troupes avec une commission du roi; mais c'était un des grands malheurs de l'État, qu'un étranger, qui était venu en France sans aucun bien, eût de quoi

Av.

CH.
CLXXV.

assembler une armée aussi forte que celles avec lesquelles *Henri IV* avait reconquis son royaume. Presque toute la France soulevée contre lui ne put le faire tomber ; & un jeune homme dont il ne se défiait pas , & qui était étranger comme lui , causa sa ruine , & tous les malheurs de *Marie de Médicis*.

CHARLES-ALBERT DE LUINES , né dans le comtat d'Avignon , admis avec ses deux frères parmi les gentilshommes ordinaires du roi attachés à son éducation , s'était introduit dans la familiarité du jeune monarque , en dressant des pigrièches à prendre des moineaux. On ne s'attendait pas que ces amusemens d'enfance dussent finir par une révolution sanglante. Le maréchal d'*Ancre* lui avait fait donner le gouvernement d'Amboise , & croyait l'avoir mis dans sa dépendance : ce jeune homme conçut le dessein de faire tuer son bienfaiteur , d'exiler la reine , & de gouverner ; & il en vint à bout sans aucun obstacle. Il persuade bientôt au roi qu'il est capable de régner par lui-même , quoiqu'il n'ait que seize ans & demi : il lui dit que la reine sa mère & *Concini* le tiennent en tutelle. Le jeune roi , à qui on avait donné dans

Concini maréchal d'*Ancre* , assassiné au Louvre.

1617.

son enfance le surnom de *juste*, consent à l'assassinat de son premier ministre. Le marquis de *Vitri*, capitaine des gardes ; *Du Hallier*, son frère ; *Perfan*, & d'autres, le tuent à coups de pistolet dans la cour même du Louvre. On crie, *Vive le roi*, comme si on avait gagné une bataille. *Louis XIII* se met à la fenêtre, & dit, *Je suis maintenant roi*. On ôte à la reine-mère ses gardes : on les désarme ; on la tient en prison dans son appartement : elle est enfin exilée à Blois. La place de maréchal de France qu'avait *Concini*, est donnée à *Vitri* qui l'avait tué. La reine avait récompensé du même honneur *Thémines*, pour avoir arrêté le prince de *Condé* : aussi le maréchal, duc de *Bouillon*, disait, qu'il rougissait d'être maréchal, depuis que cette dignité était la récompense du métier de sergent & de celui d'assassin.

LA populace, toujours extrême, toujours barbare quand on lui lâche la bride, va déterrer le corps de *Concini*, inhumé à S.-Germain l'Auxerrois, le traîne dans les rues, lui arrache le cœur ; & il se trouva des hommes assez brutaux pour le griller publiquement sur des charbons & pour le manger.

CH.
CLXXV.

Le cœur de
Concini, grillé & mangé.

CH.
CLXXV.

Son corps fut enfin pendu par le peuple à une potence. Il y avait dans la nation un esprit de ferocité, que les belles années de *Henri IV*, & le goût des arts apporté par *Marie de Médicis*, avaient adouci quelque tems, mais qui, à la moindre occasion, reparaisait dans toute sa force. Le peuple ne traitait ainsi les restes sanglans du maréchal d'*Ancre*, que parce qu'il était étranger, & qu'il avait été puissant.

L'HISTOIRE du célèbre *Nani*, les mémoires du maréchal d'*Etrées*, du comte de *Brienne*, rendent justice au mérite de *Concini*, & à son innocence; témoignages qui servent au moins à éclairer les vivans, s'ils ne peuvent rien pour ceux qui sont morts injustement d'une manière si cruelle.

Sa femme
condamnée :
cinq conseil-
lers refusent
d'assister au
jugement.

CET emportement de haine n'était pas seulement dans le peuple; une commission est envoyée au parlement pour condamner le maréchal après sa mort, pour juger sa femme *Éléonor Galigai*, & pour couvrir par une cruauté juridique l'opprobre de l'assassinat. Cinq conseillers du parlement refusèrent d'assister à ce jugement; mais il n'y eut que cinq hommes sages & justes.

JAMAIS procédure ne fut plus éloi-

gnée de l'équité , ni plus déshonorante pour la raison. Il n'y avait rien à reprocher à la maréchale ; elle avait été favorite de la reine , c'était-là tout son crime : on l'accusa d'être sorcière ; on prit des *Agnus Dei* qu'elle portait, pour des talismans. Le conseiller *Courtin* lui demanda de quel charme elle s'était servie pour enforceler la reine ? *Galigai* , indignée contre le conseiller, & un peu mécontente de *Marie de Médicis* , répondit : *Mon sortilège a été le pouvoir que les ames fortes doivent avoir sur les esprits faibles.* Cette réponse ne la sauva pas ; quelques juges eurent assez de lumières & d'équité pour ne pas opiner à la mort : mais le reste , entraîné par le préjugé public , par l'ignorance , & plus encore par ceux qui voulaient recueillir les dépouilles de ces infortunés , condamnèrent à la fois le mari déjà mort, & la femme , comme convaincus de sortilège , de judaïsme , & de malversations. La maréchale fut brûlée , & le favori *Luines* eut la confiscation.

C'EST cette infortunée *Galigai* qui avait été le premier mobile de la fortune du cardinal de *Richelieu* , lorsqu'il était jeune encore , & qu'il s'ap-

CH.
CLXXV.

Brûlée comme
me sorcière.

1617.

CH.
CLXXV.

pellait l'*Abbé du Chillon* : elle lui avait procuré l'évêché de Luçon, & l'avait enfin fait secrétaire d'État en 1616. Il fut enveloppé dans la disgrâce de ses protecteurs ; & celui qui depuis en exila tant d'autres du haut du trône, où il s'affit près de son maître, fut alors exilé dans un petit prieuré au fond de l'Anjou.

CONCINI, sans être guerrier, avait été maréchal de France ; *Luines* fut quatre ans après connétable, étant à peine officier. Une telle administration inspira peu de respect ; il n'y eut plus que des factions dans les Grands & dans le peuple, & on osa tout entreprendre.

La reine-
mère tirée de
prison par le
duc d'*Éper-*
non.

1619.

LE duc d'*Épernon*, qui avait fait donner la régence à la reine, alla la tirer du château de Blois où elle était reléguée, & la mena dans ses terres à Angoulême, comme un souverain qui secourrait son alliée.

C'ÉTAIT-LA manifestement un crime de lèse-majesté, mais un crime approuvé de tout le royaume, & qui ne donnait au duc d'*Épernon* que de la gloire. On avait haï *Marie de Médicis* toute-puissante, on l'aimait malheureuse. Personne n'avait murmuré dans

le royaume, quand *Louis XIII* avait emprisonné sa mère au Louvre, quand il l'avait reléguée sans aucune raison ; & alors on regardait comme un attentat l'effort qu'il voulait faire pour ôter sa mère à un rebelle. On craignait tellement la violence des conseils de *Laines*, & les cruautés de la faiblesse du roi, que son propre confesseur, le jésuite *Arnoux*, en prêchant devant lui avant l'accommodement, prononça ces paroles remarquables : *On ne doit pas croire qu'un prince religieux tire l'épée pour verser le sang dont il est formé : vous ne permettrez pas, sire, que j'aie avancé un mensonge dans la chaire de vérité. Je vous conjure, par les entrailles de JÉSUS - CHRIST, de ne point écouter les conseils violens, & de ne pas donner ce scandale à toute la chrétienté.*

CH.
CLXXV.

Sermon remarquable.

C'ÉTAIT une nouvelle preuve de la faiblesse du gouvernement, qu'on osât parler ainsi en chaire. Le père *Arnoux* ne se serait pas exprimé autrement, si le roi avait condamné sa mère à la mort. A peine *Louis XIII* avait-il alors une armée contre le duc d'*Épernon*. C'était prêcher publiquement contre le secret de l'État, c'était parler de la part de

CH
CLXXV.

DIEU contre le duc de *Luines*. Ou ce confesseur avait une liberté héroïque & indiscrète, ou il était gagné par *Marie de Médicis*. Quel que fût son motif, ce discours public montre qu'il y avait alors de la hardiesse, même dans les esprits qui ne semblent faits que pour la souplesse. Le connétable fit, quelques années après, renvoyer le confesseur.

Intrigues.

1619.

CEPENDANT le roi, loin de s'emporter aux violences qu'on semblait craindre, rechercha sa mère, & traita avec le duc d'*Épernon* de couronne à couronne. Il n'osa pas même, dans sa déclaration, dire que d'*Épernon* l'avait offensé.

Guerre civile.

A peine le traité de réconciliation fut-il signé, qu'il fut rompu; c'était là l'esprit du tems. De nouveaux partisans de *Marie* armèrent, & c'était toujours contre le duc de *Luines*, comme auparavant contre le maréchal d'*Ancre*, & jamais contre le roi. Tout favori traînait alors après lui la guerre civile. *Louis XIII* & sa mère se firent en effet la guerre. *Marie de Médicis* était en Anjou à la tête d'une petite armée contre son fils; on se battit au pont de Cé; & l'État était au point de sa ruine.

CETTE confusion fit la fortune du célèbre *Richelieu*. Il était sur-intendant de la maison de la *reine-mère*, & avait supplanté tous les confidens de cette princesse, comme il l'emporta depuis sur tous les ministres du roi. La souplesse & la hardiesse de son génie devaient par-tout lui donner la première place ou le perdre. Il ménagea l'accommodement de la mère & du fils. La nomination au cardinalat, que la reine demanda pour lui, & qu'elle obtint difficilement, fut la récompense de ce service. Le duc d'*Épernon* fut le premier à poser les armes, & ne demanda rien : tous les autres se faisaient payer par le roi, pour lui avoir fait la guerre.

LA reine & le roi son fils se virent à Brissac, & s'embrassèrent en versant des larmes, pour se brouiller ensuite plus que jamais. Tant de faiblesse, tant d'intrigues & de divisions à la cour, portaient l'anarchie dans le royaume. Tous les vices intérieurs de l'État qui l'attaquaient depuis long-tems, augmentèrent, & tous ceux que *Henri IV* avait extirpés, renaquirent.

L'ÉGLISE souffrait beaucoup & était encore plus déréglée.

L'INTÉRÊT de *Henri IV* n'avait pas

CH.
CLXXV.

1620.

Eglise.

CH.
CLXXV.

été de la réformer ; la piété de *Louis XIII*, peu éclairée, laissa subsister le désordre ; la règle & la décence n'ont été introduites que par *Louis XIV*. Presque tous les bénéfices étaient possédés par des laïcs , qui les faisaient desservir par de pauvres prêtres à qui on donnait des gages. Tous les princes du sang possédaient les riches abbayes. Plus d'un bien de l'Eglise était regardé comme un bien de famille. On stipulait une abbaye pour la dot d'une fille ; & un colonel remontait son régiment avec le revenu d'un prieuré. Les ecclésiastiques de cour portaient souvent l'épée ; & parmi les duels & les combats particuliers qui désolaient la France , on en comptait beaucoup où des gens d'Eglise avaient eu part , depuis le cardinal de *Guise* , qui tira l'épée contre le duc de *Nevers Gonzague* en 1617 , jusqu'à l'abbé , depuis cardinal de *Retz* , qui se battait souvent en sollicitant l'archevêché de Paris.

Mœurs.

LES esprits demeuraient en général grossiers & sans culture. Les génies des *Malherbes* , & des *Racans* , n'étaient qu'une lumière naissante qui ne se répandait pas dans la nation. Une pédanterie sauvage , compagne de cette

ignorance qui passait pour science , aggriffait les mœurs de tous les corps destinés à enseigner la Jeunesse , & même de la magistrature. On a de la peine à croire que le parlement de Paris , en 1621 , défendit sous peine de mort de rien enseigner de contraire à *Aristote* & aux anciens auteurs ; & qu'on bannit de Paris un nommé *de Clave* & ses associés , pour avoir voulu soutenir des thèses contre les principes d'*Aristote* sur le nombre des élémens & sur la matière & la forme.

MALGRÉ ces mœurs sévères , & malgré ces rigueurs , la justice était vénale dans presque tous les tribunaux des provinces. *Henri IV* l'avait avoué au parlement de Paris , qui se distingua toujours autant par une probité incorruptible que par un esprit de résistance aux volontés des ministres & aux édits pécuniaires. *Je fais* , leur disait-il , *que vous ne vendez point la justice ; mais dans d'autres parlemens il faut souvent soutenir son droit par beaucoup d'argent : je m'en souviens , & j'ai boursillé moi-même.*

LA noblesse , cantonnée dans ses châteaux , ou montant à cheval pour aller servir un gouverneur de Province , ou

CH.
CLXXV.

Désordre
de l'État.

CH.
CLXXV.

se rangeant auprès des princes qui troublaient l'État, opprimait les cultivateurs. Les villes étaient sans police, les chemins impraticables, & infestés de brigands. Les registres du parlement font foi que le guet, qui veille à la sûreté de Paris, consistait alors en quarante-cinq hommes, qui ne faisaient aucun service. Ces dérèglemens, que *Henri IV* ne put réformer, n'étaient pas de ces maladies du corps politique qui peuvent le détruire : les maladies véritablement dangereuses, étaient le dérangement des finances, la dissipation des trésors amassés par *Henri IV*, la nécessité de mettre pendant la paix des impôts que *Henri* avait épargnés à son peuple, lorsqu'il se préparait à la guerre la plus importante ; les levées tyranniques de ces impôts, qui n'enrichissaient que des traitans ; les fortunes odieuses de ces traitans, que le duc de *Sulli* avait éloignés, & qui, sous les ministères suivans, s'engraïssèrent du sang du peuple.

Beaucoup
de seigneurs
devenus puissans & dangereux.

A ces vices, qui faisaient languir le corps politique, se joignaient ceux qui lui donnaient souvent de violentes secousses. Les gouverneurs des provinces, qui n'étaient que les lieutenans de

Henri IV, voulaient être indépendans de *Louis XIII*. Leurs droits, ou leurs usurpations, étaient immenses : ils donnaient toutes les places ; les gentilshommes pauvres s'attachaient à eux, très-peu au roi, & encore moins à l'État. Chaque gouverneur de province tirait de son gouvernement de quoi pouvoir entretenir des troupes, au lieu de la garde que *Henri IV* leur avait ôtée. La Guienne valait au duc d'*Épernon* un million de livres qui répondent à près de deux millions d'aujourd'hui, & même à près de quatre, si on considère l'enchérissment de toutes les denrées.

Nous venons de voir ce sujet protéger la reine-mère, faire la guerre au roi, en recevoir la paix avec hauteur. Le maréchal de *Lesdiguières* avait trois ans auparavant, en 1616, signalé sa grandeur & la faiblesse du trône d'une manière glorieuse. On l'avait vu lever une véritable armée à ses dépens, ou plutôt à ceux du Dauphiné, province dont il n'était pas même gouverneur, mais simplement lieutenant-général ; mener cette armée dans les Alpes malgré les défenses positives & réitérées de la cour ; secourir contre les Espa-

CH.
CLXXV.

CH.
CLXXV.

gnols le duc de Savoie que cette cour abandonnait, & revenir triomphant. La France alors était remplie de seigneurs puissans comme du tems de *Henri III*, & n'en était que plus faible.

Il n'est pas étonnant que la France manquât alors la plus heureuse occasion qui se fût présentée depuis le tems de *Charles-Quint*, de mettre des bornes à la puissance de la maison d'*Autriche*, en secourant l'électeur Palatin élu roi de Bohême, en tenant la balance de l'Allemagne suivant le plan de *Henri IV*, auquel se conformèrent depuis les cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin*. La cour avait conçu trop d'ombrage des réformés de France, pour protéger les protestans d'Allemagne. Elle craignait que les huguenots ne fissent en France ce que les protestans faisaient dans l'Empire. Mais si le gouvernement avait été ferme & puissant comme sous *Henri IV*, dans les dernières années de *Richelieu*, & sous *Louis XIV*, il eût aidé les protestans d'Allemagne, & contenu ceux de France. Le ministère de *Lui-nes* n'avait pas ces grandes vues; & quand même il eût pu les concevoir, il n'aurait pu les remplir; il eût fallu une autorité respectée, des finances en

bon ordre , de grandes armées ; & tout cela manquait.

LES divisions de la cour sous un roi qui voulait être maître , & qui se donnait toujours un maître , répandaient l'esprit de sédition dans toutes les villes. Il était impossible que ce feu ne se communiquât pas , tôt ou tard , aux réformés de France. C'était ce que la cour craignait ; & sa faiblesse avait produit cette crainte ; elle sentait qu'on désebérait quand elle commanderait , & cependant elle voulut commander.

LOUIS XIII réunissait alors le Béarn à la couronne par un édit solennel ; cet édit restituait aux catholiques les églises dont les huguenots s'étaient emparés avant le règne de *Henri IV* , & que ce monarque leur avait conservées. Le parti s'assemble à la Rochelle , au mépris de la défense du roi. L'amour de la liberté , si naturel aux hommes , flattait alors les réformés d'idées républicaines ; ils avaient devant les yeux l'exemple des protestans d'Allemagne , qui les échauffait. Les provinces où ils étaient répandus en France étaient divisées par eux en huit cercles : chaque cercle avait un Général comme en Allemagne : & ces Généraux étaient un ma-

CH.
CLXXV.

1610.
Calvinistes
en France
forment des
cercles comme dans
l'Empire.

CH.
CLXXV.

réchal de *Bouillon*, un duc de *Soubise*, un duc de *la Trimouille*, un *Châtillon*, petit-fils de l'amiral *Coligni*, enfin le maréchal de *Lefdiguères*. Le commandant-général qu'ils devaient choisir en cas de guerre, devait avoir un sceau où étaient gravés ces mots : *Pour CHRIST & pour le roi*, c'est-à-dire, contre le roi. La Rochelle était regardée comme la capitale de cette république, qui pouvait former un État dans l'État.

Le roi leur
fait la guerre.

LES réformés dès-lors se préparèrent à la guerre. On voit qu'ils étaient assez puissans, puisqu'ils offrirent la place de Généralissime au maréchal de *Lefdiguères*, avec cent mille écus par mois. *Lefdiguères*, qui voulait être connétable de France, aima mieux les combattre que les commander, & quitta même bientôt après leur religion : mais il fut trompé d'abord dans ses espérances à la cour. Le duc de *Luines*, qui ne s'était jamais servi d'aucune épée, prit pour lui celle de connétable ; & *Lefdiguères*, trop engagé, fut obligé de servir sous *Luines* contre les réformés, dont il avait été l'appui jusqu'alors.

IL fallut que la cour négociât avec tous les chefs du parti, pour les contenir,

nir, & avec tous les gouverneurs de province pour fournir des troupes. *Louis XIII* marche vers la Loire en Poitou, en Béarn, dans les provinces méridionales ; le prince de *Condé* est à la tête d'un corps de troupes ; le connétable de *Luines* commande l'armée royale.

CH.
CLXXV.

ON renouvela une ancienne formalité, aujourd'hui entièrement abolie. Lorsqu'on avançait vers une ville où commandait un homme suspect, un hérault d'armes se présentait aux portes ; le commandant l'écoutait chapeau bas, & le hérault criait : *A toi, Isaac, ou Jacob tel ; le roi, ton souverain seigneur, & le mien, te commande de lui ouvrir & de le recevoir comme tu le dois, lui & son armée ; à faute de quoi je te déclare criminel de lèse-majesté au premier chef, & roturier, toi & ta postérité : tes biens seront confisqués, tes maisons rasées, & celles de tes assistans.*

Ancienne
formalité des
héraults d'ar-
mes.

PRESQUE toutes les villes ouvrirent leurs portes au roi, excepté S.-Jean d'Angéli dont il démolit les remparts, & la petite ville de Clérac qui se rendit à discrétion. La cour, enflée de ce succès, fit pendre le consul de Clérac & quatre pasteurs.

CH.
CLXXV.

1621.
*Benjamin
de Rohan*,
grand-hom-
me.

CETTE exécution irrita les protestans au-lieu de les intimider. Pressés de tous côtés, abandonnés par le maréchal de *Lesdiguières*, & par le maréchal de *Bouillon*, ils élurent pour leur général, le célèbre duc *Benjamin de Rohan*, qu'on regardait comme un des plus grands capitaines de son siècle, comparable aux princes d'Orange, capable comme eux de fonder une république, plus zélé qu'eux encore pour sa religion, ou du moins paraissant l'être; homme vigilant, infatigable, ne se permettant aucun des plaisirs qui détournent des affaires, & fait pour être chef de parti; poste toujours glissant, où l'on a également à craindre ses ennemis & ses amis. Ce titre, ce rang, cette qualité de chef de parti, étaient depuis longtemps dans presque toute l'Europe l'objet & l'étude des ambitieux. Les *Guelfes* & les *Gibelins* avaient commencé en Italie. Les *Guises* & les *Coligni* établirent depuis en France une espèce d'école de cette politique, qui se perpétua jusqu'à la majorité de *Louis XIV.*

LOUIS XIII était réduit à assiéger ses propres villes. On crut réussir devant Montauban comme devant Clérac; mais le connétable de *Luines* y perdit

presque toute l'armée du roi sous les yeux de son maître.

MONTAUBAN était une de ces villes qui ne soutiendraient pas aujourd'hui un siège de quatre jours ; ville si mal investie , que le duc de *Rohan* jeta deux fois du secours dans la place à travers les lignes des assiégeans. Le marquis de *la Force* , qui commandait dans la place , se défendit mieux qu'il ne fut attaqué. C'était ce même *Jacques Nompar de la Force* , si singulièrement sauvé de la mort dans son enfance aux massacres de la *S.-Barthelemi* , & que *Louis XIII* fit depuis maréchal de France. Les citoyens de Montauban , à qui l'exemple de *Clérac* inspirait un courage désespéré , voulaient s'enfvelir sous les ruines de la ville , plutôt que de se rendre.

Le connétable ne pouvant réussir par les armes temporelles , employa les spirituelles. Il fit venir un carme Espagnol , qui avait , dit-on , aidé par ses miracles l'armée catholique des Impériaux à gagner la bataille de Prague contre les protestans. Le carme , nommé *Dominique* , vint au camp ; il bénit l'armée , distribua des *Agnus* , & dit au roi : *Vous ferez tirer quatre-cents coups*

CH.
CLXXV.

Siège de
Montauban.

Carme qui,
prophétise.

CH.
CLXXV.

de canon, & au quatre-centième Montauban capitulera. Il se pouvait faire que quatre cents coups de canon, bien dirigés, produisissent cet effet : *Louis* les fit tirer : Montauban ne capitula point, & il fut obligé de lever le siège.

Décembre.
1621.

Mort du
connétable
duc de *Lu-*
ignes.

CET affront rendit le roi moins respectable aux catholiques, & moins terrible aux huguenots. Le connétable fut odieux à tout le monde. Il mena le roi se venger de la disgrâce de Montauban sur une petite ville de Guienne nommée Monheur : une fièvre y termina sa vie. Toute espèce de brigandage était alors si ordinaire, qu'il vit, en mourant, piller tous ses meubles, son équipage, son argent par ses domestiques & par ses soldats, & qu'il resta à peine un drap pour ensevelir l'homme le plus puissant du royaume, qui, d'une main avait tenu l'épée de connétable, & de l'autre les sceaux de France : il mourut haï du peuple & de son maître.

LOUIS XIII était malheureusement engagé dans la guerre contre une partie de ses sujets. Le duc de *Luines* avait voulu cette guerre pour tenir son maître dans quelque embarras, & pour être connétable. *Louis XIII* s'était accoutumé à croire cette guerre indispen-

fable. On doit transmettre à la postérité les remontrances que *Dupleffis-Mornay* lui fit à l'âge de près de quatre-vingts ans. Il lui écrivait ainsi, après avoir épuisé les raisons les plus spécieuses : *Faire la guerre à ses sujets, c'est témoigner de la faiblesse. L'autorité consiste dans l'obéissance paisible du peuple ; elle s'établit par la prudence & par la justice de celui qui gouverne. La force des armes ne se doit employer que contre un ennemi étranger. Le feu roi aurait bien renvoyé à l'école des premiers élémens de la politique, ces nouveaux ministres d'État, qui, semblables aux chirurgiens ignorans, n'auraient point eu d'autres remèdes à proposer que le fer & le feu, & qui seraient venus lui conseiller de se couper un bras malade, avec celui qui est en bon état.*

Ces raisons ne persuadèrent point la cour. Le bras malade donnait trop de convulsions au corps : & *Louis XIII* n'ayant pas cette force d'esprit de son père, qui retenait les protestans dans le devoir, crut pouvoir ne les réduire que par la force des armes. Il marcha donc encore contre eux dans les provinces au-delà de la Loire, à la tête d'une petite armée d'environ treize à qua-

Suite de la
guerre contre
les calvinistes.

CH.
CLXXV.

torze mille hommes. Quelques autres corps de troupes étaient répandus dans ces provinces. Le dérangement des finances ne permettait pas des armées plus considérables , & les huguénots ne pouvaient en opposer de plus fortes.

1622.

SOUBISE, frère du duc de *Rohan*, se retranche avec huit mille hommes dans l'isle de *Ries*, séparée du bas Poitou par un petit bras de mer. Le roi y passe à la tête de son armée à la faveur du reflux, défait entièrement les ennemis , & force *Soubise* à se retirer en Angleterre. On ne pouvait montrer plus d'intrépidité , ni remporter une victoire plus complète. Ce prince n'avait guères d'autre faiblesse que celle d'être gouverné , dans sa maison , dans son État , dans ses affaires , dans ses moindres occupations. Cette faiblesse le rendit malheureux toute sa vie. A l'égard de sa victoire , elle ne servit qu'à faire trouver aux chefs calvinistes de nouvelles ressources.

On négociait encore plus qu'on ne se battrait , ainsi que du tems de la ligue , & dans toutes les guerres civiles. Plus d'un seigneur rebelle condamné par un parlement , au dernier supplice , obte-

naît des récompenses & des honneurs ; tandis qu'on l'exécutait en effigie. C'est ce qui arriva au marquis de *la Force*, qui avait chassé l'armée royale de devant Montauban , & qui tenait encore la campagne contre le roi. Il eut deux cent mille écus , & le bâton de maréchal de France. Les plus grands services n'eussent pas été mieux payés que sa soumission ne fut achetée. *Châtillon*, ce petit-fils de l'amiral *Coligni*, vendit au roi la ville d'Aiguemortes , & fut aussi maréchal. Plusieurs firent acheter ainsi leur obéissance : le seul *Lefdiguères* vendit sa religion. Fortifié alors dans le Dauphiné , & y faisant encore profession du calvinisme , il se laissait ouvertement solliciter par les huguenots de revenir à leur parti , & laissait craindre au roi qu'il ne rentrât dans la faction.

CH.
CLXXV.

Rebelles récompensés
par le roi.

ON proposa dans le conseil de le tuer , ou de le faire connétable : le roi prit ce dernier parti , & alors *Lefdiguères* devint en un instant catholique : il fallait l'être pour être connétable , & non pas pour être maréchal de France : tel était l'usage. L'épée de connétable aurait pu être dans les mains d'un huguenot , comme la sur-intendance des finances y avait été si long-tems : mais

1622.

CH.
CLXXV.

il ne fallait pas que le chef des armées & des conseils professât la religion des calvinistes en les combattant. Ce changement de religion dans *Lefdiguères* aurait déshonoré tout particulier qui n'eût eu qu'un petit intérêt ; mais les grands objets de l'ambition ne connaissent point la honte.

Intrigues.
Paix avec les
huguenots.

LOUIS XIII était donc obligé d'acheter sans cesse des serviteurs , & de négocier avec des rebelles. Il met le siège devant Montpellier , & craignant la même disgrâce que devant Montauban, il consent à n'être reçu dans la ville qu'à condition qu'il confirmera l'édit de Nantes & tous les privilèges. Il semble qu'en laissant d'abord aux autres villes calvinistes leurs privilèges , & en suivant les conseils de *Du Plessis-Mornay* , il se serait épargné la guerre ; & on voit que , malgré sa victoire de Ries , il gagnait peu de chose à la continuer.

1622.

Le duc de *Rohan* , voyant que tout le monde négociait , traita aussi. Ce fut lui-même qui obtint des habitans de Montpellier qu'ils recevraient le roi dans leur ville. Il entama & il conclut à Privas la paix générale avec le connétable de *Lefdiguères*. Le roi le paya

comme les autres, & lui donna le duché de Valois en engagement.

CH.
CLXXV.

Tout resta dans les mêmes termes où l'on était avant la prise d'armes. Ainsi il en coûta beaucoup au roi & au royaume pour ne rien gagner. Il y eut dans le cours de la guerre quelques malheureux citoyens de pendus, & les chefs rebelles eurent des récompenses.

Le conseil de *Louis XIII* pendant cette guerre civile avait été aussi agité que la France. Le prince de *Condé* accompagnait le roi, & voulait conduire l'armée & l'État. Les ministres étaient partagés; ils n'avaient pressé le roi de donner l'épée de connétable à *Lesdiguières*, que pour diminuer l'autorité du prince de *Condé*. Ce prince, lassé de combattre dans le cabinet, alla à Rome dès que la paix fut faite, pour obtenir que les bénéfices qu'il possédait, fussent héréditaires dans sa maison. Il pouvait les faire passer à ses enfans, sans le bref qu'il demanda & qu'il n'eut point. A peine put-il obtenir qu'on lui donnât à Rome le titre d'*altesse*; & tous les cardinaux prêtres prirent sans difficulté la main sur lui. Ce fut-là tout le fruit de son voyage à Rome.

Le prince
de *Condé* à
Rome.

LA cour, délivrée du fardeau d'une

CH.
CLXXV.

guerre civile , ruineuse & infructueuse , fut en proie à de nouvelles intrigues. Les ministres étaient tous ennemis déclarés les uns des autres , & le roi se défiait d'eux tous.

Le cardinal
de *Richelieu*
au conseil.

IL parut bien , après la mort du connétable de *Luines* , que c'était lui plutôt que le roi qui avait persécuté la reine-mère. Elle fut à la tête du conseil dès que le favori eut expiré. Cette princesse , pour mieux affermir son autorité naissante , voulait faire entrer dans le conseil le cardinal de *Richelieu* , son favori , son sur-intendant , & qui lui devait la pourpre. Elle comptait gouverner par lui , & ne cessait de presser le roi de l'admettre dans le ministère. Presque tous les mémoires de ce tems-là font connaître la répugnance du roi. Il traitait de fourbe celui en qui il mit depuis toute sa confiance. Il lui reprochait jusqu'à ses mœurs.

Introduit
par la reine-
mère.

CE prince dévot , scrupuleux , & soupçonneux , avait plus que de l'aversion pour les galanteries du cardinal ; elles étaient éclatantes , & même accompagnées de ridicule. Il s'habillait en cavalier , & après avoir écrit sur la théologie , il faisait l'amour en plumet. Les mémoires de *Retz* confirment qu'il

mêlait encore de la pédanterie à ce ridicule. Vous n'avez pas besoin de ce témoignage du cardinal de *Retz*, puisque vous avez vu les thèses d'amour que *Richelieu* fit soutenir chez sa nièce dans la forme des thèses de théologie qu'on soutient sur les bancs de Sorbonne. Les mémoires du tems disent encore qu'il porta l'audace de ses desirs, ou vrais ou affectés, jusqu'à la reine régnante, *Anne d'Autriche*, & qu'il en essuya des railleries qu'il ne pardonna jamais. Je vous remets sous les yeux ces anecdotes qui ont influé sur les grands évènements. Premièrement, elles font voir que dans ce cardinal si célèbre, le ridicule de l'homme galant n'ôta rien à la grandeur de l'homme d'État, & que les petiteesses de la vie privée peuvent s'allier avec l'héroïsme de la vie publique. En second lieu, elles font une espèce de démonstration, parmi bien d'autres, que le testament politique qu'on a publié sous son nom, ne peut avoir été fabriqué par lui. Il n'était pas possible que le cardinal de *Richelieu*, trop connu de *Louis XIII*, par ses intrigues galantes; & que l'amant public de *Marion Delorme*, eût eu le front de recommander la chasteté

CH.
CLXXV.

CH.
CLXXV.

au-chaste *Louis XIII*, âgé de quarante ans & accablé de maladies.

LA répugance du roi était si forte , qu'il fallut encore que la reine-gagnât le sur-intendant *la Vieuville* , qui était alors le ministre le plus accrédité , & à qui ce nouveau compétiteur donnait plus d'ombrage encore qu'il n'inspirait d'aversion à *Louis XIII*.

L'ARCHEVÊQUE de Toulouse, *Montchal* , rapporte que le cardinal jura sur l'hostie une amitié & une fidélité inviolable au sur-intendant *la Vieuville*. Il eut donc enfin part au ministère malgré le roi & malgré les ministres : mais il n'eut ni la première place que le cardinal de *la Rochefoucauld* occupait, ni le premier crédit que *la Vieuville* conserva quelque tems encore ; point de département , point de supériorité sur les autres : *il se bornait* , dit la reine *Marie de Médicis* dans une lettre au roi son fils , à *entrer quelquefois au conseil*. C'est ainsi que se passèrent les premiers mois de son introduction dans le ministère.

Je fais encore une fois combien toutes ces petites particularités sont indignes par elles-mêmes d'arrêter vos regards ; elles doivent être anéanties sous

29 Avril
1624.

les grands évènements : mais ici elles sont nécessaires pour détruire ce préjugé qui a subsisté si long-tems dans le public , que le cardinal de *Richelieu* fut premier ministre & maître absolu dès qu'il fut dans le conseil. C'est ce préjugé qui fait dire à l'imposteur , auteur du testament politique : *Lorsque votre majesté résolut de me donner en même tems l'entrée de ses conseils & grande part dans sa confiance , je lui promis d'employer mes soins pour rabaisser l'orgueil des grands , ruiner les huguenots , & relever son nom dans les nations étrangères.*

CH.
CLXXV.

IL est manifeste que le cardinal de *Richelieu* n'a pu parler ainsi , puisqu'il n'eut point d'abord la confiance du roi. Je n'insiste point sur l'imprudence d'un ministre qui aurait débuté par dire à son maître , *Je releverai votre nom* , & par lui faire sentir que ce nom était avili. Je n'entre point ici dans la multitude des raisons invincibles qui prouvent que le *Testament politique* attribué au cardinal de *Richelieu* n'est & ne peut être de lui ; & je reviens à son ministère.

Le cardinal de *Richelieu* n'est , & ne peut être l'auteur du Testament politique.

CE qu'on a dit depuis à l'occasion de son mausolée élevé dans la Sorbonne ,

CH.
CLXXV.

magnum disputandi argumentum, est le vrai caractère de son génie & de ses actions. Il est très-difficile de connaître un homme dont les flatteurs ont dit tant de bien & les ennemis tant de mal. Il eut à combattre la maison d'*Autriche*, les calvinistes, les Grands du royaume; la reine-mère sa bienfaitrice, le frère du roi, la reine régnante à laquelle il osa tenter de plaire, enfin le roi lui-même auquel il fut toujours nécessaire & souvent odieux. Il était impossible qu'on ne cherchât pas à le décrier par des libelles; il y faisait répondre par des panégyriques. Il ne faut croire ni les uns, ni les autres, mais se représenter les faits.

Pour être sûr des faits autant qu'on le peut, on doit discerner les livres. Que penser, par exemple, de l'écrivain de la vie du père *Joseph*, qui rapporte une lettre du cardinal à ce fameux capucin, écrite, dit-il, immédiatement après son entrée dans le conseil? « Comme vous êtes le principal » agent dont DIEU s'est servi pour me » conduire dans tous les honneurs où » je me vois élevé, je me sens obligé » de vous apprendre qu'il a plu au » roi de me donner la charge de son

» premier ministre , à la prière de la
» reine ».

CH.
CLXXV.

LE cardinal n'eut les patentes de premier ministre qu'en 1629. Cette place ne s'appelle point une charge , & le capucin *Joseph* ne l'avait conduit ni aux honneurs , ni *dans les honneurs*.

LES livres ne sont que trop pleins de suppositions pareilles ; & ce n'est pas un petit travail de démêler le vrai d'avec le faux. Faisons-nous ici un précis du ministère orageux du cardinal de *Richelieu* , ou plutôt de son règne.



CHAPITRE CLXXVI.

Du ministère du cardinal de Richelieu.

CH.
CLXXVI.
La Vieuville
en prison.

LE sur-intendant *la Vieuville*, qui avait prêté la main au cardinal de *Richelieu* pour monter au ministère, en fut écrasé le premier au bout de six mois, & le serment sur l'hostie ne le sauva pas. On l'accusa secrètement des malversations dont on peut toujours charger un sur-intendant.

LA VIEUVILLE devait sa grandeur au chancelier de *Silléri*, & l'avait fait disgracier. Il est ruiné à son tour par celui qui lui devait sa place. Ces vicissitudes, si communes dans toutes les cours, l'étaient encore plus dans celle de *Louis XIII* que dans aucune autre. Ce ministre est mis en prison au château d'Amboise. Il avait commencé la négociation du mariage entre la sœur de *Louis XIII*, *Henriette*, & *Charles*, prince de Galles, qui fut bientôt après roi de la Grande-Bretagne : le cardinal finit le traité malgré les cours de Rome & de Madrid.

IL favorise sous main les protestans d'Allemagne , & il n'en est pas moins dans le dessein d'accabler ceux de France.

CH.
CLXXVI.

AVANT son ministère , on négociait vainement avec tous les princes d'Italie , pour empêcher la maison d'*Autriche* , si puissante alors , de demeurer La Valteline. maitresse de la Valteline.

CETTE petite province, alors catholique , appartenait aux Liges-Grises qui sont réformées. Les Espagnols voulaient joindre ces vallées au Milanais. Le duc de Savoie & Venise, de concert avec la France, s'opposaient à tout aggrandissement de la maison d'*Autriche* en Italie. Le pape *Urbain VIII* avait enfin obtenu qu'on séquestrât cette province entre ses mains , & ne désespérait pas de la garder.

MARQUEMONT, ambassadeur de France à Rome , écrit à *Richelieu* une longue dépêche , dans laquelle il étale toutes les difficultés de cette affaire. Celui-ci répond par cette fameuse lettre : *Le roi a changé de conseil , & le ministère de maxime : on enverra une armée dans la Valteline , qui rendra le pape moins incertain & les Espagnols plus traitables.* Aussi-tôt le marquis de

Belle & courte lettre du cardinal de *Richelieu*.

CH.
CLXXVI.

Cœuvres entre dans la Valteline avec une armée. On ne respecte point les drapeaux du pape, & on affranchit ce pays de l'invasion Autrichienne. C'est-là le premier événement qui rend à la France sa considération chez les étrangers.

1625.

Les huguenots Français animés par les Espagnols, comme les protestans Allemands l'ont été par la France.

L'ARGENT manquait sous les précédens ministères, & on en trouve assez pour prêter aux Hollandais trois millions deux cent mille livres, afin qu'ils soient en état de soutenir la guerre contre la branche d'*Autriche-Espagnole*, leur ancienne souveraine. On fournit de l'argent à ce fameux chef *Mansfeld*, qui soutenait presque seul alors la cause de la maison *Palatine* & des protestans, contre la maison impériale.

IL fallait bien s'attendre, en armant ainsi les protestans étrangers, que le ministère Espagnol exciterait ceux de France, & qu'il leur rendrait (comme disait *Mirabel*, ambassadeur d'Espagne) l'argent donné aux Hollandais. Les huguenots, en effet, animés & payés par l'Espagne, recommencent la guerre civile en France. C'est depuis *Charles-Quint* & *François I* que dure cette politique entre les princes catho-

liques , d'armer les protestans chez autrui , & de les poursuivre chez soi. Pendant cette nouvelle guerre contre le duc de *Rohan* & son parti , le cardinal négocie encore avec les puissances qu'il a outragées ; & ni l'empereur *Ferdinand II* , ni *Philippe IV* , roi d'Espagne , n'attaquent la France.

LA Rochelle commençait à devenir une puissance. Elle avait alors presque autant de vaisseaux que le roi. Elle voulait imiter la Hollande , & aurait pu y parvenir , si elle avait trouvé parmi les peuples de sa religion , des alliés qui la secourussent. Mais le cardinal de *Richelieu* fut d'abord armer contre elle ces mêmes Hollandais , qui par les intérêts de leur secte devaient prendre parti pour elle ; & jusqu'aux Anglais , qui par l'intérêt d'État semblaient encore plus la devoir défendre. Ce qu'on avait donné d'argent aux Provinces-unies , & ce qu'on devait leur donner encore , les engagea à fournir une flotte contre ceux qu'elles appellaient leurs frères ; de sorte que le roi catholique secourait les calvinistes de son argent ; & les Hollandais calvinistes combattaient pour la religion catholique ; tandis que le cardinal de *Richelieu* chassait les trou-

CH.
CLXXVI.

La Rochelle
capitale du
calvinisme.

CH.
CLXXVI.

pes du pape de la Valteline , en faveur des Grisons huguenots.

1625.

C'EST un sujet de surprise que *Soubise*, à la tête de la flotte Rocheloise, osât attaquer la flotte Hollandaise auprès de l'isle de Ré , & qu'il remportât l'avantage sur ceux qui passaient alors pour les meilleurs marins du monde. Ce succès, en d'autres tems, aurait fait de la Rochelle une république affermie & puissante.

LOUIS XIII alors avait un amiral & point de flotte. Le cardinal , en commençant son ministère , avait trouvé dans le royaume tout à réparer ou à faire ; & il n'avait pu dans l'espace d'une année établir une marine. A peine dix ou douze petits vaisseaux de guerre pouvaient être armés. Le duc de *Montmorenci*, alors amiral, celui-là même qui finit depuis sa vie si tragiquement, fut obligé de monter sur le vaisseau amiral des Provinces-unies ; & ce ne fut qu'avec des vaisseaux Hollands & Anglais , qu'il battit la flotte de la Rochelle.

CETTE victoire même montrait qu'il fallait se rendre puissant sur mer & sur terre , quand on avait le parti calviniste à soumettre en France , & la puissance Autrichienne à miner dans

l'Europe. Le ministre accorda donc la paix aux huguenots , pour avoir le tems de s'affermir.

Le cardinal de *Richelieu* avait dans la cour de plus grands ennemis à combattre. Aucun prince du sang ne l'aimait. *Gaston* , frère de *Louis XIII* , le détestait. *Marie de Médicis* commençait à voir son ouvrage d'un œuil jaloux. Presque tous les grands cabalaient.

Il ôte la place d'amiral au duc de *Montmorenci* , pour se la donner à lui-même sous un autre nom , & par-là il se fait un ennemi irréconciliable. Deux fils de *Henri IV* , *César de Vendôme* , & le grand prieur , veulent se soutenir contre lui , & il les fait enfermer à Vincennes. Le maréchal *Ornano* , & *Tallerand-Chalais* animent contre lui *Gaston*. Il les fait accuser de vouloir attenter contre le roi même. Il enveloppe dans l'accusation le comte de *Soissons* , prince du sang , *Gaston* , frère du roi , & la reine régnante.

ON dépose , tantôt que le dessein des conjurés a été de tuer le roi , tantôt qu'on a formé le dessein de le déclarer impuissant , de l'enfermer dans un cloître , & de donner sa femme à *Gaston* son frère. Ces deux accusations se con-

CH.
CLXXVI.

1626.

Le cardinal de *Richelieu* brave tous les Grands, & en fait enfermer plusieurs.

1626.

CH.
CLXXVI.

1626.

La reine ,
femme du
roi , persé-
céc.

tredisaient , & ni l'une ni l'autre n'é-
taient vraisemblables. Le véritable cri-
me était de s'être unis contre le minis-
tre , & d'avoir parlé même d'attenter à
sa vie. Des commissaires jugent *Cha-
lais* à mort ; il est exécuté à Nantes. Le
maréchal *Ornano* meurt à Vincennes ;
le comte de *Soissons* fuit en Italie ; la
duchesse de *Chevreuse*, courtiſée aupa-
ravant par le cardinal , & maintenant
accusée d'avoir cabalé contre lui , prête
à être arrêtée , pourſuivie par ſes gar-
des , échappe à peine , & paſſe en An-
gletterre (a). Le frère du roi eſt maltraité
& obſervé. *Anne d'Autriche* eſt man-
dée au conſeil ; on lui défend de parler
à aucun homme chez elle qu'en pré-
ſence du roi ſon mari ; & on la force
de ſigner qu'elle eſt coupable.

LES ſoupçons , la crainte , la déſola-
tion étaient dans la famille royale , &
dans toute la cour. *Louis XIII* n'était
pas l'homme de ſon royaume le moins
malheureux ; réduit à craindre ſa fem-
me & ſon frère , embarrasſé devant ſa
mère qu'il avait autrefois ſi maltraitée ,
& qui en laiſſait toujours échapper

(a) Elle traversa la rivière de Somme à la nage
pour aller gagner Calais.

quelque souvenir ; plus embarrassé encore devant le cardinal, dont il commençait à sentir le joug ; la crise des affaires étrangères était encore pour lui un nouveau sujet de peine. Le cardinal de *Richelieu* le liait à lui par la crainte & par les intrigues domestiques , par la nécessité de réprimer les complots de la cour , & de ne pas perdre son crédit chez les nations.

CH.
GLXXVI.

Trois ministres également puissans faisaient alors presque tout le destin de l'Europe , *Olivarès* en Espagne , *Buckingham* en Angleterre , *Richelieu* en France. Tous trois se haïssaient réciproquement , & tous trois négociaient toujours à la fois les uns contre les autres. Le cardinal de *Richelieu* se brouillait avec le duc de *Buckingham* , dans le tems même que l'Angleterre lui fournissait des vaisseaux contre la Rochelle , & il se liguait avec le comte duc *Olivarès* , lorsqu'il venait d'enlever la Valteline au roi d'Espagne.

Richelieu ,
Buckingham ,
Olivarès.

De ces trois ministres , le duc de *Buckingham* passait pour être le moins ministre ; il brillait comme un favori & un grand seigneur , libre , franc , audacieux , non comme un homme d'État ; ne gouvernant pas le roi *Char-*

Caractère
de *Buckin-*
gham.

CH.
CLXXVI.

les I par l'intrigue, mais par l'ascendant qu'il avait eu sur le père & qu'il avait conservé sur le fils. C'était l'homme le plus beau de son tems, le plus fier, & le plus généreux. Il pensait que ni les femmes ne devaient résister aux charmes de sa figure, ni les hommes à la supériorité de son caractère. Enivré de ce double amour-propre, il avait conduit le roi *Charles*, encore prince de Galles en Espagne, pour lui faire épouser une infante, & pour briller dans cette cour. C'est-là que, joignant la galanterie Espagnole à l'audace de ses entreprises, il attaqua la femme du premier ministre *Olivars*, & fit manquer par cette indiscretion le mariage du prince. Étant depuis venu en France en 1635 pour conduire la princesse *Henriette* qu'il avait obtenue pour *Charles I*, il fut encore sur le point de faire échouer l'affaire par une indiscretion plus hardie. Cet Anglais fit à la reine *Anne d'Autriche* une déclaration, & ne se cacha pas de l'aimer, ne pouvant espérer dans cette aventure que le vain honneur d'avoir osé s'expliquer. La reine, élevée dans les idées d'une galanterie permise alors en Espagne, ne regarda les témérités du duc de

Il ose se déclarer amoureux de la reine.

de *Buckingham*, que comme un hommage à sa beauté, qui ne pouvait offenser sa vertu.

CH.
CLXXVI.

L'ÉCLAT du duc de *Buckingham* déplut à la cour de France, sans lui donner de ridicule, parce que l'audace & la grandeur n'en sont pas susceptibles. Il mena *Henriette* à Londres, & y rapporta dans son cœur sa passion pour la reine, augmentée par la vanité de l'avoir déclarée. Cette même vanité le porta à tenter un second voyage à la cour de France : le prétexte était de faire un traité contre le duc *Olivarès*, comme le cardinal en avait fait un avec *Olivarès* contre lui. La véritable raison qu'il laissait assez voir, était de se rapprocher de la reine : non-seulement on lui en refusa la permission ; mais le roi chassa d'auprès de sa femme plusieurs domestiques accusés d'avoir favorisé la témérité du duc de *Buckingham*. Cet Anglais fit déclarer la guerre à la France, uniquement parce qu'on lui refusa la permission d'y venir parler de son amour. Une telle aventure semblait être du tems des *Amadis*. Les affaires du monde sont tellement mêlées, tellement enchaînées, que les amours romanesques du duc de *Buckingham*,

CH.
CLXXVI.

1627.

Nouvelle
guerre civile
des hugue-
nots contre la
cour.

produisirent une guerre de religion ,
& la prise de la Rochelle.

UN chef de parti profite de toutes les circonstances. Le duc de *Rohan* , aussi profond dans ses desseins que *Buckingham* était vain dans les siens , obtient du dépit de l'Anglais l'armement d'une flotte de cent vaisseaux de transport. La Rochelle & tout le parti étaient tranquilles ; il les anime , & engage les Rochelois à recevoir la flotte Anglaise , non pas dans la ville même , mais dans l'isle de Ré. Le duc de *Buckingham* descend dans l'isle avec environ sept mille hommes. Il n'y avait qu'un petit fort à prendre pour se rendre maître de l'isle , & pour séparer à jamais la Rochelle de la France. Le parti calviniste devenait alors indomptable. Le royaume était divisé , & tous les projets du cardinal de *Richelieu* auraient été évanouis , si le duc de *Buckingham* avait été aussi grand-homme de guerre , ou du moins aussi heureux qu'il était audacieux.

Juillet, 1627.

LE marquis , depuis maréchal de *Thoiras* , sauva la gloire de la France en conservant l'isle de Ré avec peu de troupes , contre les Anglais très-supérieurs. *Louis XIII* a le tems d'envoyer

une armée devant la Rochelle. Son frère *Gaston* la commande d'abord. Le roi y vient bientôt avec le cardinal. *Buckingham* est forcé de ramener en Angleterre ses troupes diminuées de moitié, sans même avoir jetté du secours dans la Rochelle, & n'ayant paru que pour en hâter la ruine. Le duc de *Rohan* était absent de cette ville, qu'il avait armée & exposée. Il soutenait la guerre dans le Languedoc contre le prince de *Condé* & le duc de *Montmorenci*.

Tous trois combattaient pour eux-mêmes; le duc de *Rohan* pour être toujours chef de parti; le prince de *Condé*, à la tête des troupes royales, pour regagner à la cour son crédit perdu; le duc de *Montmorenci*, à la tête des troupes levées par lui même & de sa seule autorité, pour devenir le maître dans le Languedoc dont il était le gouverneur, & pour rendre sa fortune indépendante, à l'exemple de *Lesdiguières*. La Rochelle n'a donc qu'elle seule pour se soutenir. Les citoyens, animés par la religion & par la liberté, ces deux puissans motifs des peuples, élurent un maire nommé *Guiron*, encore plus déterminé qu'eux. Celui-ci, avant d'accepter une place qui lui donnait la magistrature & le com-

CH.
CLXXVI.

CH.
CLXXVI.

mandement des armes , prend un poignard , & le tenant à la main : *Je n'accepte* , dit-il , *l'emploi de votre maire , qu'à condition d'enfoncer ce poignard dans le cœur du premier qui parlera de se rendre ; & qu'on s'en serve contre moi , si jamais je songe à capituler.*

Siège de la
Rochelle.

PENDANT que la Rochelle se prépare ainsi à une résistance invincible , le cardinal de *Richelieu* employa toutes les ressources pour la soumettre ; vaisseaux bâtis à la hâte , troupes de renfort , artillerie , enfin jusqu'au secours de l'Espagne ; profitant avec célérité de la haine du duc *Olivarès* contre le duc de *Buckingham* , faisant valoir les intérêts de la religion , promettant tout , & obtenant des vaisseaux du roi d'Espagne alors l'ennemi naturel de la France , pour ôter aux Rochelois l'espérance d'un nouveau secours d'Angleterre. Le comte-duc envoie *Frédéric de Tolède* avec quarante vaisseaux devant le port de la Rochelle.

L'AMIRAL Espagnol arrive. Croirait-on que le cérémonial rendit ce secours inutile , & que *Louis XIII* , pour n'avoir pas voulu accorder à l'amiral de se couvrir en sa présence , vit la flotte Espagnole retourner dans ses ports. Soit

que cette petiteffe décidât d'une affaire si importante , comme il n'arrive que trop souvent ; soit qu'alors de nouveaux différends au sujet de la succession de Mantoue aigrissent la cour Espagnole , sa flotte parut & s'en retourna ; & peut-être le ministre Espagnol ne l'avait envoyée que pour montrer ses forces au ministre de France.

Le duc de *Buckingham* prépare un nouvel armement pour sauver la ville. Il pouvait en très-peu de tems rendre tous les efforts du roi de France inutiles. La cour a toujours été persuadée que le cardinal de *Richelieu*, pour parer ce coup , se servit de l'amour même de *Buckingham* pour *Anne d'Autriche* , & qu'on exigea de la reine qu'elle écrivît au duc. Elle le pria , dit-on , de différer au moins l'embarquement , & on assure que la faiblesse de *Buckingham* l'emporta sur son honneur & sur sa gloire.

CETTE anecdote singulière a acquis tant de crédit , qu'on ne peut s'empêcher de la rapporter : elle ne dément ni le caractère de *Buckingham* , ni l'esprit de la cour ; & en effet on ne peut comprendre comment le duc de *Buckingham* se borne à faire partir seule-

CH.
CLXXVI.

ment quelques vaisseaux , qui se montrent inutilement , & qui reviennent dans les ports d'Angleterre. Les intérêts publics sont si souvent sacrifiés à des intrigues secrètes de cour , qu'on ne doit point du tout s'étonner que le faible *Charles I*, en feignant alors de protéger la Rochelle , la trahît pour complaire à la passion romanesque & passagère de son favori. Le général *Ludlow*, qui examina les papiers du roi lorsque le parlement s'en fut rendu maître , assure qu'il a vu la lettre signée *Charles rex* , par laquelle ce monarque ordonnait au chevalier *Jean Pennington* , commandant de l'escadre , de suivre en tout les ordres du roi de France , quand il serait devant la Rochelle , & de couler à fond les vaisseaux Anglais , dont les capitaines ne voudraient pas obéir. Si quelque chose pouvait justifier la cruauté avec laquelle les Anglais traitèrent depuis leur roi , ce serait une telle lettre.

La cardinal
de Richelieu,
Général d'ar-
mée.

IL n'est pas moins singulier que le cardinal ait seul commandé au siège , tandis que le roi était retourné à Paris. Il avait des patentes de Général. Ce fut son coup d'essai. Il montra que la résolution & le génie suppléent à tout ; aussi

exact à mettre la discipline dans les troupes , qu'appliqué dans Paris à établir l'ordre ; & l'un & l'autre étant également difficile. On ne pouvait réduire la Rochelle , tant que son port serait ouvert aux flottes Anglaises ; il fallait le fermer & dompter la mer. *Pompe Targon* , ingénieur Italien , avait dans la guerre civile précédente imaginé de construire une estacade dans le tems que *Louis XIII* voulait assiéger cette ville , & que la paix fut conclue. Le cardinal de *Richelieu* suit cette vue : la mer renverse l'ouvrage : il n'en est pas moins ferme à le faire recommencer. Il commanda une digue dans la mer d'environ quatre mille sept-cents pieds de long ; les vents la détruisent. Il ne se rebuta pas , & ayant à la main son *Quinte-Curce* , & la description de la digue d'*Alexandre* devant Tyr , il recommence encore la digue. Deux Français , *Metesau* & *Tyriau* , mettent la digue en état de résister aux vents & aux vagues.

LOUIS XIII vient au siège , & y reste depuis le mois de Mars 1628 , jusqu'à sa reddition. Souvent présent aux attaques , & donnant l'exemple aux officiers , il presse le grand ouvrage de

Civ

Mars ,
1628.

 CH.
CLXXVI.

 Septembre,
1628.

la digue ; mais il est toujours à craindre que bientôt une nouvelle flotte Anglaise ne vienne la renverser. La fortune seconde en tout cette entreprise. Le duc de *Buckingham*, s'étant encore brouillé avec *Richelieu*, était prêt enfin à partir & à conduire une flotte redoutable devant la Rochelle, lorsqu'un Anglais fanatique, nommé *Felton*, l'assassina d'un coup de couteau, sans que jamais on ait pu découvrir ses instigateurs.

CEPENDANT la Rochelle sans secours, sans vivres, tenait par son seul courage. La mère & la sœur du duc de *Rohan*, souffrant comme les autres la plus dure disette, encourageaient les citoyens. Des malheureux près d'expirer de faim, déploraient leur état devant le maire *Guiton*, qui répondait : *Quand il ne restera plus qu'un seul homme, il faudra qu'il ferme les portes.*

L'ESPÉRANCE renaît dans la ville à la vue de la flotte préparée par *Buckingham*, qui paraît enfin sous le commandement de l'amiral *Lindsey*. Elle ne peut percer la digue. Quarante pièces de canon établies sur un fort de bois dans la mer, écartaient les vaisseaux. *Louis* se montrait sur ce fort, ex-

posé à toute l'artillerie de la flotte ennemie, dont tous les efforts furent inutiles.

LA famine vainquit enfin le courage des Rochelois, & après une année entière d'un siège où ils se soutinrent par eux-mêmes, ils furent obligés de se rendre, malgré le poignard du maire, qui restait toujours sur la table de l'hôtel-de-ville pour percer quiconque parlerait de capituler. On peut remarquer que ni *Louis XIII* comme roi, ni le cardinal de *Richelieu* comme ministre, ni les maréchaux de France en qualité d'officiers de la couronne, ne signèrent la capitulation. Deux maréchaux-de-camp signèrent. La Rochelle ne perdit que ses privilèges; il n'en coûta la vie à personne. La religion catholique fut rétablie dans la ville & dans le pays, & on laissa aux habitans leur calvinisme, la seule chose qui leur resta.

LE cardinal de *Richelieu* ne voulait pas laisser son ouvrage imparfait. On marchait vers les autres provinces où les réformés avaient tant de places de sûreté, & où leur nombre les rendait encore puissans. Il fallait abattre & défarmer tout le parti, avant de pouvoir déployer en sûreté toutes ses forces con-

CH.
CLXXVI.

La Rochelle
prise.

28 Octobre,
1628.

CH.
CLXXVI.

tre la maison d'*Autriche* en Allemagne, en Italie, en Flandres, & vers l'Espagne. Il importait que l'État fût uni & tranquille, pour troubler & diviser les autres États.

DÉJÀ l'intérêt de donner à Mantoue un duc dépendant de la France & non de l'Espagne, après la mort du dernier souverain, appelait les armes de la France en Italie. *Gustave Adolphe* voulait descendre déjà en Allemagne, & il fallait l'appuyer.

Les calvinistes traitent avec les Espagnols si catholiques.

DANS ces circonstances épineuses le duc de *Rohan*, ferme sur les ruines de son parti, traite avec le roi d'Espagne, qui lui promet des secours, après en avoir donné contre lui un an auparavant. *Philippe IV*, ayant consulté son conseil de conscience, promet trois cent mille ducats par an au chef des calvinistes de France : mais cet argent vient à peine. Les troupes du roi désolent le Languedoc. Privas est abandonnée au pillage, & tout y est tué. Le duc de *Rohan*, ne pouvant soutenir la guerre, trouve encore le secret de faire une paix générale pour tout le parti, aussi bonne qu'on le pouvait. Le même homme qui venait de traiter avec le roi d'Espagne, en qualité de chef de parti,

traite de même avec le roi de France son maître, dans le tems qu'il est condamné par le parlement comme rebelle; &, après avoir reçu de l'argent de l'Espagne pour entretenir ses troupes, il exige & reçoit cent mille écus de *Louis XIII* pour achever de les payer & pour les congédier.

CH.
CLXXVI

LES villes calvinistes sont traitées comme la Rochelle; on leur ôte leurs fortifications & tous les droits qui pouvaient être dangereux: on leur laisse la liberté de conscience, leurs temples, leurs loix municipales, les chambres de l'édit qui ne pouvaient pas nuire. Tout est apaisé. Le grand parti calviniste, au lieu d'établir une domination, est désarmé & abattu sans ressource. La Suisse, la Hollande n'étaient pas si puissantes que ce parti, quand elles s'érigèrent en souverainetés indépendantes. Genève, qui était peu de chose, se donna la liberté, & la conserva. Les calvinistes de France succombèrent: la raison en est que leur parti même était dispersé dans leurs provinces, que la moitié des peuples & les parlemens étaient catholiques, que la puissance royale tombait sur leurs pays tout ouverts, qu'on les attaquait avec des trou-

1628.

Les calvinistes
terrassés.

CH.
CLXXVI.

Mars ,
1629.

Grands des-
seins du car-
dinal de Ri-
cheliou.

pes supérieures & disciplinées , & qu'ils eurent affaire au cardinal de *Richelieu*.

JAMAIS *Louis XIII* , qu'on ne connaît point assez, ne mérita tant de gloire par lui-même ; car , tandis qu'après la prise de la Rochelle , les armées forçaient les huguenots à l'obéissance , il soutenait ses alliés en Italie ; il marchait au secours du duc de Mantoue , au travers des Alpes , au milieu d'un hiver rigoureux , forçait trois barricades au pas de Suze , s'emparait de Suze , obligeait le duc de Savoie à s'unir à lui , & chassait les Espagnols de Casal.

CEPENDANT le cardinal de *Richelieu* négociait avec tous les souverains , & contre la plus grande partie des souverains. Il envoyait un capucin à la diète de Ratisbonne , pour tromper les Allemands , & pour lier les mains à l'empereur dans les affaires d'Italie. En même tems *Charnacé* était chargé d'encourager le roi de Suède , *Gustave-Adolphe* , à descendre en Allemagne : entreprise à laquelle *Gustave* était déjà très-disposé. *Richelieu* songeait à ébranler l'Europe , tandis que la cabale de *Gaston* & des deux reines , tentait en vain de le perdre à la cour. Sa faveur causait encore plus de trouble dans le cabinet ,

que les intrigues n'en excitaient dans les autres États. Il ne faut pas croire que ces troubles de la cour fussent le fruit d'une profonde politique, & de desseins bien concertés, qui unissent contre lui un parti habilement formé pour le faire tomber, & pour lui donner un successeur capable de le remplacer. L'humeur, qui domine souvent les hommes, même dans les plus grandes affaires, produisit, en grande partie, ces divisions si funestes. La reine-mère, quoiqu'elle eût toujours sa place au conseil, quoiqu'elle eût été régente des provinces en-deçà de la Loire, pendant l'expédition de son fils à la Rochelle, était toujours aigrie contre le cardinal de *Richelieu*, qui affectait de ne plus dépendre d'elle. Les mémoires composés pour la défense de cette princesse rapportent, que le cardinal étant venu la voir, & sa majesté lui demandant des nouvelles de sa santé, il lui répondit enflammé de colère & les lèvres tremblantes : *Je me porte mieux que ceux qui sont ici ne voudraient*. La reine fut indignée ; le cardinal s'emporta : il demanda pardon ; la reine s'adoucit ; & deux jours après ils s'aigrirent encore ; la politique qui surmonte les passions dans

CH.
CLXXVI.

Il brave la
reine-mère sa
bienfaitrice.

1629.

CH.
CLXXVI.

21 Novemb.
1629.

Le cardinal,
premier mi-
nistre.

le cabinet, n'en étant pas toujours maîtresse dans la conversation.

MARIE DE MÉDICIS ôte alors au cardinal la place de sur-intendant de sa maison. Le premier fruit de cette querelle fut la patente de premier ministre que le roi écrivit de sa main en faveur du cardinal, lui adressant la parole, exaltant sa valeur & sa magnanimité, & laissant en blanc les appointemens de la place pour les faire remplir par le cardinal même. Il était déjà grand-amiral de France, sous le nom de sur-intendant de la navigation; &, ayant ôté aux calvinistes leurs places de sûreté, il s'assurait pour lui-même de Saumur, d'Angers, de Honfleur, du Havre-de-Grace, d'Oleron, de l'isle de Ré, qui devenaient ses places de sûreté contre ses ennemis: il avait des gardes; son faste effaçait la dignité du trône: tout l'extérieur royal l'accompagnait, & toute l'autorité résidait en lui.

Le cardinal,
Généralissi-
me.

LES affaires de l'Europe le rendaient plus que jamais nécessaire à son maître & à l'État. L'empereur *Ferdinand II*, depuis la bataille de Prague, s'était rendu despotique en Allemagne, & devenait alors puissant en Italie. Ses troupes assiégeaient Mantoue. La Savoie

hésitait entre la France & la maison d'*Autriche*. Le marquis de *Spinola* occupait le Montferrat avec une armée Espagnole. Le cardinal veut lui-même combattre *Spinola* ; il se fait nommer Généralissime de l'armée qui marche en Italie ; & le roi ordonne, dans ses provisions , qu'on lui obéisse comme à sa propre personne. Ce premier ministre faisant les fonctions de connétable , ayant sous lui deux maréchaux de France , marche en Savoie. Il négocie dans la route , mais en roi , & veut que le duc de Savoie vienne le trouver à Lyon ; il ne peut l'obtenir. L'armée Française s'empare de Pignerol , & de Chambéri, en deux jours. Le roi prend enfin lui-même le chemin de la Savoie ; il amène avec lui les deux reines , son frère , & toute une cour ennemie du cardinal , mais qui n'est que témoin de ses triomphes. Le cardinal revient trouver le roi à Grenoble ; ils marchent ensemble en Savoie. Une maladie contagieuse attaqua dans ce tems *Louis XIII* , & l'obligea de retourner à Lyon. C'est pendant ce tems-là que le duc de *Montmorenci* remporte avec peu de troupes , une victoire signalée au combat de Végliane , sur les Impériaux , les Espagnols , & les

CH.
CLXXVI.

1630.

1630.

Combat de
Végliane.
Juillet, 1630.

CH.
CLXXVI.

Savoisiens : il blesse & prend lui-même le Général *Doria*. Cette action le combla de gloire. Le roi lui écrivit : *Je me sens obligé envers vous autant qu'un roi le puisse être.* Cette obligation n'empêcha pas que ce grand-homme ne mourût deux ans après sur un échaffaud.

Intrigues
de cour.

IL ne fallait pas moins qu'une telle victoire pour soutenir la gloire & les intérêts de la France, tandis que les Impériaux prenaient & saccageaient Mantoue, poursuivaient le duc protégé par *Louis XIII*, & battaient les Vénitiens ses alliés. Le cardinal, dont les plus grands ennemis étaient à la cour, laissait le duc de *Montmorenci* combattre les ennemis de la France, & observait les siens auprès du roi. Ce monarque était alors mourant à Lyon. Les confidens de la reine régnante, trop empressés, proposaient déjà à *Gaston* d'épouser la femme de son frère, qui devait être bientôt veuve. Le cardinal se préparait à se retirer dans Avignon. Le roi guérit ; & tous ceux qui avaient fondé des espérances sur sa mort, furent confondus. Le cardinal le suivit à Paris ; il y trouva beaucoup plus d'intrigues qu'il n'y en avait en Italie entre

l'Empire, l'Espagne, Venise, la Savoie, Rome & la France.

CH.
CLXXVI.

MIRABEL, l'ambassadeur Espagnol, était ligué contre lui avec les deux reines. Les deux frères *Marillac*, l'un maréchal de France, l'autre garde-des-sceaux, qui lui devaient leur fortune, se flattaient de le perdre & de succéder à son crédit. Le maréchal de *Bassompierre*, sans prétendre à rien, était dans leur confiance; le premier valet de chambre, *Beringhen*, instruisait la cabale de ce qui se passait chez le roi. La reine-mère ôte une seconde fois au cardinal la charge de sur-intendant de sa maison, qu'elle avait été forcée de lui rendre; emploi qui, dans l'esprit du cardinal, était au-dessous de sa fortune & de sa fierté, mais que par une autre fierté il ne voulait pas perdre. Sa nièce, depuis duchesse d'*Aiguillon*, est renvoyée; & *Marie de Médicis*, à force de plaintes & de prières redoublées, obtient de son fils qu'il le dépouillera du ministère.

IL n'y a, dans ces intrigues, que ce qu'on voit tous les jours dans les maisons des particuliers qui ont un grand nombre de domestiques; ce sont des petiteesses communes; mais ici elles en-

Le cardinal
disgracié.

CH.
CLXXVI.

10 Novemb.
1630.

traînaient le destin de la France & de l'Europe. Les negociations avec les princes d'Italie , avec le roi de Suède , *Gustave-Adolphe* , avec les Provinces-unies , & les princes d'Orange , contre l'empereur & l'Espagne , étaient dans les mains de *Richelieu* , & n'en pouvaient guères sortir sans danger pour l'État. Cependant la faiblesse du roi , appuyée en secret dans son cœur , par ce dépit que lui inspirait la supériorité du cardinal , abandonne ce ministre nécessaire ; il promet sa disgrâce aux empressements opiniâtres & aux larmes de sa mère. Le cardinal entra par une fausse porte , dans la chambre où l'on concluait sa ruine. Le roi sort , sans lui parler ; il se croit perdu , & prépare sa retraite au Havre-de-Grace , comme il l'avait déjà préparée pour Avignon , quelques mois auparavant. Sa ruine paraissait d'autant plus sûre , que le roi , le jour même , donne pouvoir au maréchal de *Marillac* , ennemi déclaré du cardinal , de faire la guerre & la paix dans le Piémont. Alors le cardinal presse son départ ; ses mulets avaient déjà porté ses trésors à trente-cinq lieues sans passer par aucune ville , précaution prise contre la haine publique. Ses amis

lui conseillent de tenter enfin auprès du roi un nouvel effort.

Le cardinal va trouver le roi à Versailles, alors petite maison de chasse achetée par *Louis XIII* vingt mille écus, devenue depuis, sous *Louis XIV*, un des plus grands palais de l'Europe, & un abîme de dépenses. Le roi, qui avait sacrifié son ministre par faiblesse, se remet par faiblesse entre ses mains, & il lui abandonne ceux qui l'avaient perdu. Ce jour qui est encore à présent appelé *la journée des dupes*, fut celui du pouvoir absolu du cardinal. Dès le lendemain, le garde-des-sceaux est arrêté, & conduit prisonnier à Châteaudun, où il mourut de douleur. Le jour même, le cardinal dépêche un huissier du cabinet, de la part du roi, aux maréchaux de *la Force* & *Schomberg*, pour faire arrêter le maréchal de *Marillac* au milieu de l'armée, qu'il allait commander seul. L'huissier arrive une heure après que le maréchal de *Marillac* avait reçu la nouvelle de la disgrâce de *Richelieu*. Le maréchal est prisonnier, dans le tems qu'il se croyait maître de l'État avec son frère. *Richelieu* résolut de faire mourir ce Général ignominieusement par la main du bourreau; & , ne

CH.
CLXXVI.

Journée
des dupes.
11 Novemb.
1630.

CH.
CLXXVI.

pouvant l'accuser de trahison , il s'avisa de lui imputer d'être concussionnaire. Le procès dura près de deux années : il faut en rapporter ici les suites , pour ne point rompre le fil de cette affaire , & pour faire voir ce que peut la vengeance armée du pouvoir suprême , & colorée des apparences de la justice.

Le cardinal ne se contenta pas de priver le maréchal du droit d'être jugé par les deux chambres du parlement assemblé , droit qu'on avait déjà violé tant de fois : ce ne fut pas assez de lui donner dans Verdun , des commissaires , dont il espérait de la sévérité. Ces premiers juges ayant , malgré les promesses & les menaces , conclu que l'accusé serait reçu à se justifier , le ministre fit casser l'arrêt : il lui donna d'autres juges , parmi lesquels on comptait les plus violens ennemis de *Marillac* , & surtout ce *Paul Hey du Chastelet* , connu par une satire atroce contre les deux frères. Jamais on n'avait méprisé davantage les formes de la justice , & les bienfaisances. Le cardinal leur insulta au point de transférer l'accusé , & de continuer le procès à Ruel dans sa propre maison de campagne.

Le maréchal de *Marillac* jugé à mort dans la maison de campagne du cardinal.

IL est expressement défendu, par les loix du royaume, de détenir un prisonnier dans une maison particulière; mais il n'y avait point de loix pour la vengeance & pour l'autorité. Celles de l'Eglise ne furent pas moins violées dans ce procès que celles de l'Etat & celles de la bienfaisance. Le nouveau garde-des-sceaux, *Chateaneuf*, qui venait de succéder au frère de l'accusé, présida au tribunal, où la décence devait l'empêcher de paraître; &, quoiqu'il fût sous-diacre, & revêtu de bénéfices, il instruisit un procès criminel; le cardinal lui fit venir une dispense de Rome, qui lui permettait de juger à mort. Ainsi un prêtre verse le sang avec le glaive de la justice, & il tient ce glaive en France, de la main d'un autre prêtre qui demeure au fond de l'Italie.

CE procès fait bien voir que la vie des infortunés dépend du desir de plaire aux hommes puissans. Il fallut rechercher toutes les actions du maréchal. On déterra quelques abus dans l'exercice de son commandement, quelques anciens profits illicites, & ordinaires, faits autrefois par lui, ou par ses domestiques, dans la construction de la citadelle de Verdun: *Chose étrange*,

CH.
CLXXVI.

Marillac
exécuté en
1632.

CH.
CLXXVI.

Capucin
Joseph.

La reine-
mère arrêtée.
1631.

cate, depuis que le roi se repentait d'avoir attenté sur sa mère, & de l'avoir sacrifiée à un favori. Le cardinal fit valoir l'intérêt de l'État pour étouffer la voix du sang, & fit jouer les ressorts de la religion pour calmer les scrupules. C'est dans cette occasion, sur-tout, qu'il employa le capucin *Joseph du Tremblay*, homme en son genre, aussi singulier que *Richelieu* même; enthousiaste & artificieux, tantôt fanatique, tantôt fourbe, voulant à la fois établir une croisade contre le Turc, fonder les religieuses du Calvaire, faire des vers, négocier dans toutes les cours, & s'élever à la pourpre & au ministère. Cet homme, admis dans un de ces conseils secrets de conscience inventés pour faire le mal en conscience, remontra au roi qu'il pouvait, & qu'il devait sans scrupule, mettre sa mère hors d'état de s'opposer à son ministère. La cour était alors à Compiègne. Le roi en part & y laisse sa mère entourée de gardes qui la retiennent. Ses amis, ses créatures, ses domestiques, son médecin même, sont conduits à la Bastille, & dans d'autres prisons. La Bastille fut toujours remplie sous ce ministère. Le maréchal de *Bassompierre*, soupçonné

soupçonné seulement de n'être pas dans les intérêts du cardinal, y fut renfermé pendant le reste de la vie du ministre.

CH.
CLXXVI.

DEPUIS ce moment, *Marie* ne revit plus son fils, ni Paris, qu'elle avait embelli. Cette ville lui devait le palais du *Luxembourg*, ces aqueducs dignes de Rome, & la promenade publique qui porte encore le nom de *la Reine*. Toujours immolée à des favoris, elle passa le reste de ses jours dans un exil volontaire, mais douloureux. La veuve de *Henri le grand*, la mère d'un roi de France, la belle-mère de trois souverains, manqua quelquefois du nécessaire. Le fond de toutes ces querelles était qu'il fallait que *Louis XIII* fût gouverné, & qu'il aimait mieux l'être par son ministre, que par sa mère.

Juillet, 1631.

CETTE reine, qui avait si long-tems dominé en France, alla d'abord à Bruxelles, & de cet asyle elle crie à son fils; elle demande justice aux tribunaux du royaume contre son ennemi. Elle est suppliante auprès du parlement de Paris, dont elle avait tant de fois rejeté les remontrances, & qu'elle avait renvoyé au soin de juger des procès, tandis qu'elle fut régente; tant la manière de penser change avec la for-

La reine-mère fugitive pour le reste de sa vie.

CH.
CLXXVI.

Capucin
Joseph.

La reine-
mère arrêtée.
1631.

cate, depuis que le roi se repentait d'avoir attenté sur sa mère, & de l'avoir sacrifiée à un favori. Le cardinal fit valloir l'intérêt de l'État pour étouffer la voix du sang, & fit jouer les ressorts de la religion pour calmer les scrupules. C'est dans cette occasion, sur-tout, qu'il employa le capucin *Joseph du Tremblay*, homme en son genre, aussi singulier que *Richelieu* même; enthousiaste & artificieux, tantôt fanatique, tantôt fourbe, voulant à la fois établir une croisade contre le Turc, fonder les religieuses du Calvaire, faire des vers, négocier dans toutes les cours, & s'élever à la pourpre & au ministère. Cet homme, admis dans un de ces conseils secrets de conscience inventés pour faire le mal en conscience, remontra au roi qu'il pouvait, & qu'il devait sans scrupule, mettre sa mère hors d'état de s'opposer à son ministère. La cour était alors à Compiègne. Le roi en part & y laisse sa mère entourée de gardes qui la retiennent. Ses amis, ses créatures, ses domestiques, son médecin même, sont conduits à la Bastille, & dans d'autres prisons. La Bastille fut toujours remplie sous ce ministère. Le maréchal de *Bassompierre*, soupçonné

soupçonné seulement de n'être pas dans les intérêts du cardinal, y fut renfermé pendant le reste de la vie du ministre.

CH.
CLXXVI.

DEPUIS ce moment, *Marie* ne revit plus son fils, ni Paris, qu'elle avait embellie. Cette ville lui devait le palais du *Luxembourg*, ces aqueducs dignes de Rome, & la promenade publique qui porte encore le nom de *la Reine*. Toujours immolée à des favoris, elle passa le reste de ses jours dans un exil volontaire, mais douloureux. La veuve de *Henri le grand*, la mère d'un roi de France, la belle-mère de trois souverains, manqua quelquefois du nécessaire. Le fond de toutes ces querelles était qu'il fallait que *Louis XIII* fût gouverné, & qu'il aimait mieux l'être par son ministre, que par sa mère.

Juillet, 1631.

CETTE reine, qui avait si long-tems dominé en France, alla d'abord à Bruxelles, & de cet asyle elle crie à son fils ; elle demande justice aux tribunaux du royaume contre son ennemi. Elle est suppliante auprès du parlement de Paris, dont elle avait tant de fois rejeté les remontrances, & qu'elle avait renvoyé au soin de juger des procès, tandis qu'elle fut régente ; tant la manière de penser change avec la for-

La reine-mère fugitive pour le reste de sa vie.

CH.
CLXXVI.

tune. On voit encore aujourd'hui sa requête : *Supplie Marie, reine de France & de Navarre, disant que depuis le 23 Février elle aurait été arrêtée prisonnière au château de Compiègne, sans être ni accusée, ni soupçonnée, &c.* Toutes les plaintes réitérées contre le cardinal furent affaiblies par cela même qu'elles étaient trop fortes, & que ceux qui les dictaient, mêlant leurs ressentimens à sa douleur, joignaient trop d'accusations fausses aux véritables ; enfin en déplorant ses malheurs, elle ne fit que les augmenter.

1631.
Succès du
cardinal.

POUR réponse aux requêtes de la reine envoyées contre le ministre, il se fait créer duc & pair, & nommer gouverneur de Bretagne. Tout lui réussissait dans le royaume, en Italie, en Allemagne, dans les Pays-bas. *Jules Mazarin*, ministre du pape dans l'affaire de Mantoue, était devenu le ministre de la France, par la dextérité heureuse de ses négociations ; & , en servant le cardinal de *Richelieu*, il jetait, sans le prévoir, les fondemens de la fortune qui le destinait à devenir le successeur de ce ministre. Un traité avantageux venait d'être conclu avec la Savoie ; elle cédait pour jamais Pignerol à la France.

VERS les Pays-bas , le prince d'Orange , secouru de l'argent de la France , faisait des conquêtes sur les Espagnols , & le cardinal avait des intelligences justes dans Bruxelles.

CH.
CLXXVI.

EN Allemagne , le bonheur extraordinaire des armes de *Gustave-Adolphe* , rehaussait encore les services du cardinal en France. Enfin toutes les prospérités de son ministère tenaient tous ses ennemis dans l'impuissance de lui nuire , & laissaient un libre cours à ses vengeances , que le bien de l'État semblait autoriser. Il établit une chambre de justice , où tous les partisans de la mère & du frère du roi sont condamnés. La liste des proscrits est prodigieuse ; on voit chaque jour des porteurs chargés de l'effigie des hommes ou des femmes qui avaient ou suivi ou conseillé *Gaston* & la reine ; on rechercha jusqu'à des médecins , & des tireurs d'horoscopes , qui avaient dit que le roi n'avait pas long-tems à vivre ; & deux furent envoyés aux galères. Enfin les biens , le douaire de la reine-mère furent confisqués. *Je ne veux point vous attribuer* , écrivit-elle à son fils , *la saisie de mon bien , ni l'inventaire qui en a été fait , comme si j'étais morte ; il*

Proscriptions.

1631.

CH,
CLXXVI.

n'est pas croyable que vous ôtiez les alimens à celle qui vous a donné la vie.

Tout le royaume murmurait : mais presque personne n'osait élever la voix. La crainte retenait ceux qui pouvaient prendre le parti de la reine-mère, & du duc d'Orléans. Il n'y eut guère alors que le maréchal, duc de *Montmorenci*, gouverneur du Languedoc, qui crut pouvoir braver la fortune du cardinal ; il se flatta d'être chef de parti. Mais son grand courage ne suffisait pas pour ce dangereux rôle : il n'était point maître de sa province, comme *Lesdiguières* avait su être maître du Dauphiné : ses profusions l'avaient mis hors d'état d'acheter un assez grand nombre de serviteurs ; son goût pour les plaisirs ne pouvait le laisser tout entier aux affaires : enfin pour être chef d'un parti, il fallait un parti ; & il n'en avait pas.

GASTON le flattait du titre de vengeur de la famille royale. On comptait sur un secours considérable du duc de Lorraine, *Charles IV*, dont *Gaston* avait épousé la sœur ; mais ce duc ne pouvait se défendre lui-même contre *Louis XIII* qui s'emparait alors d'une partie de ses États. La cour d'Espagne faisait espérer à *Gaston* dans les Pays-

bas & vers Trèves une armée qu'il conduirait en France; & il put à peine rassembler deux ou trois mille cavaliers Allemands, qu'il ne put payer, & qui ne vécurent que de rapines. Dès qu'il paraîtrait en France avec ce secours, tous les peuples devaient se joindre à lui, & il n'y eut pas une ville qui remuât en sa faveur dans toute sa route, des frontières de la Franche-Comté aux provinces de la Loire, & jusqu'en Languedoc. Il espérait que le duc d'*Épernon*, qui avait autrefois traversé tout le royaume pour délivrer la reine sa mère, & qui avait soutenu la guerre & fait la paix en sa faveur, se déclarerait aujourd'hui pour la même reine, & pour un de ses fils, héritier présomptif du royaume, contre un ministre dont l'orgueil avait souvent mortifié l'orgueil du duc d'*Épernon*. Cette ressource, qui était grande, manqua encore. Le duc d'*Épernon* s'était presque ruiné pour secourir la reine-mère, & se plaignait d'avoir été négligé par elle, après l'avoir si bien servi. Il haïssait le cardinal plus que personne; mais il commençait à le craindre.

Le prince de *Condé*, qui avait fait la guerre au maréchal d'*Ancre*, était

CH.
CLXXVI.

bien loin de se déclarer contre *Richelieu* ; il céda au génie de ce ministre ; & , uniquement occupé du soin de sa fortune , il brigua le commandement des troupes au-delà de la Loire , contre *Montmorenci* son beau-frère. Le comte de *Soissons* n'avait encore qu'une haine impuissante contre le cardinal , & n'osait éclater.

GASTON , abandonné , parce qu'il n'était pas assez fort , traversa le royaume , plutôt comme un fugitif suivi de bandits étrangers , que comme un prince qui venait combattre un roi. Il arrive enfin dans le Languedoc. Le duc de *Montmorenci* y a rassemblé , à ses dépens , & à force de promesses , fix à sept mille hommes que l'on compte pour une armée. La division , qui se met toujours dans les partis , affaiblit les forces de *Gaston* , dès qu'elles purent agir. Le duc d'*Elbeuf* , favori de *Montsieur* , voulait partager le commandement avec le duc de *Montmorenci* , qui avait tout fait , & qui se trouvait dans son gouvernement.

LA journée de Castelnau-dari comença par des reproches entre *Gaston* & *Montmorenci*. Cette journée fut à peine un combat ; ce fut une rencon-

Castelnau-dari.

1 Septembre,
1632.

tre, une escarmouche, où le duc se porta avec quelques seigneurs du parti, contre un petit détachement de l'armée royale, commandée par le maréchal de *Schomberg* : soit impétuosité naturelle, soit dépit & désespoir, soit encore débauche de vin, qui n'était alors que trop commune, il franchit un large fossé, suivi seulement de cinq ou six personnes : c'était la manière de combattre de l'ancienne chevalerie, & non pas celle d'un Général. Ayant pénétré dans les rangs ennemis, il y tomba percé de coups, & fut pris à la vue de *Gaston* & de sa petite armée, qui ne fit aucun mouvement pour le secourir.

GASTON n'était pas le seul fils de *Henri IV*, présent à cette journée ; le comte de *Moret*, bâtard de ce monarque & de mademoiselle de *Beuil*, se hazarda plus que le fils légitime ; il ne voulut point abandonner le duc de *Montmorenci*, & fut tué à ses côtés. C'est ce même comte de *Moret* qu'on a fait revivre depuis, & qu'on a prétendu avoir été long-tems hermite ; vaine fable mêlée à ces tristes évènements.

LE moment de la prise de *Montmo-*

CH.
CLXXVI.

Le duc de
Montmorenci
pris & exé-
cuté.

renci fut celui du découragement de *Gaston*, & de la dispersion d'une armée que *Montmorenci* seul lui avait donnée.

ALORS ce prince ne put que se soumettre. La cour lui envoie le conseiller d'État *Bullion*, contrôleur-général des finances, qui lui promet la grace du duc de *Montmorenci*. Cependant le roi ne stipula point cette grace dans le traité qu'il fit avec son frère, ou plutôt dans l'amnistie qu'il lui accorda; ce n'est pas agir avec grandeur que de tromper les malheureux & les faibles; mais le cardinal voulait par tous les moyens l'avilissement de *Monsieur*, & la mort de *Montmorenci*. *Gaston* même promit par un article du traité, d'aimer le cardinal de *Richelieu*.

ON n'ignore point la triste fin du maréchal duc de *Montmorenci*. Son supplice fut juste, si celui du maréchal de *Marillac* ne l'avait pas été : mais la mort d'un homme de si grande espérance, qui avait gagné des batailles, & que son extrême valeur, sa générosité, ses graces, avaient rendu cher à toute la France, rendit le cardinal plus odieux que n'avait fait la mort de *Marillac*. On a écrit que, lorsqu'il fut con-

duit en prison , on lui trouva un brassellet au bras , avec le portrait de la reine *Anne d'Autriche* : cette particularité a toujours passé pour constante à la cour , elle est conforme à l'esprit du tems. Madame de *Motteville* , confidente de cette reine , avoue dans ses mémoires que le duc de *Montmorenci* avait, comme *Buckingham*, fait vanité d'être touché de ses charmes ; c'était le *galanteur* des Espagnols , quelque chose d'approchant des *Sigisbés* d'Italie, un reste de chevalerie, mais qui ne devait pas adoucir la sévérité de *Louis XIII.* *Montmorenci*, avant d'aller à la mort , légua un fameux tableau du *Carache* au cardinal. Ce n'était pas là l'esprit du tems , mais un sentiment étranger , inspiré aux approches de la mort , regardé par les uns comme un christianisme héroïque , & par les autres comme une faiblesse.

MONSIEUR, n'étant revenu en France que pour faire périr sur l'échaffaud son ami & son défenseur , réduit à n'être qu'exilé de la cour par grace , & craignant pour sa liberté , sort encore du royaume , & va chez les Espagnols rejoindre sa mère à Bruxelles.

Sous un autre ministère , une reine , un héritier présomptif de la France ,

Dv

CH.
CLXXVI.

30 Octobre,
1632.

15 Novemb.
1632.

CH.
CLXXVI.

16 Novemb.
1632.

retirés chez les ennemis de l'État, tous les Ordres du royaume mécontents, cent familles qui avaient du sang à venger, eussent pu déchirer le royaume dans les nouvelles circonstances où se trouvait l'Europe. *Gustave-Adolphe*, le fléau de la maison d'*Autriche*, fut tué alors, au milieu de sa victoire de Lutzen auprès de Léipsick; & l'empereur, délivré de cet ennemi, pouvait avec l'Espagne accabler la France. Mais, ce qui n'était presque jamais arrivé, les Suédois se soutinrent dans un pays étranger après la mort de leur chef. L'Allemagne fut aussi troublée, aussi sanglante qu'auparavant, & l'Espagne devint tous les jours plus faible. Toute cabale devait donc être écrasée sous le pouvoir du cardinal. Cependant il n'y eut pas un jour sans intrigues & sans factions. Lui-même y donnait lieu par des faiblesses secrètes qui se mêlent toujours sourdement aux grandes affaires, & qui, malgré tous les déguisemens qui les cachent, décèlent les petites de la grandeur.

Intrigues
ridicules.

ON prétend que la duchesse de *Chevreuse*, toujours intrigante & belle encore, engageait le cardinal-ministre par ses artifices, dans la passion qu'elle

voulait lui inspirer , & qu'elle le sacrifiait au garde-des-sceaux *Chateauneuf*. Le commandeur de *Jars* & d'autres entraient dans la confiance. La reine *Anne* , femme de *Louis XIII* , n'avait d'autre consolation, dans la perte de son crédit , que d'aider la duchesse de *Chevreuse* à rabaisser par le ridicule celui qu'elle ne pouvait perdre. La duchesse feignait du goût pour le cardinal , & formait des intrigues dans l'attente de sa mort , que de fréquentes maladies faisaient voir aussi prochaine qu'on la souhaitait. Un terme injurieux dont on se servait toujours dans cette cabale pour désigner le cardinal , fut ce qui l'offensa davantage (a).

LE garde-des-sceaux fut mis en prison sans forme de procès , parce qu'il n'y avait point de procès à lui faire. Le commandeur de *Jars* & d'autres , qu'on accusa de conserver quelques intelligences avec le frère & la mère du roi , furent condamnés par des commissaires à perdre la tête. Le commandeur eut sa grace sur l'échaffaud ; mais les autres furent exécutés.

(a) La reine *Anne* & la duchesse l'appelaient *Cu pourri*.

CH.
CLXXVI.

Le frère de
Louis XIII,
marié sans le
consentement
de son frère,
était-il bien
marié ?

1633.

ON ne poursuivait pas seulement les sujets qu'on pouvait accuser d'être dans les intérêts de *Gaston* ; le duc de Lorraine, *Charles IV*, en fut la victime. *Louis XIII* s'empara de Nanci, & promit de lui rendre sa capitale, quand ce prince lui mettrait entre les mains sa sœur *Marguerite de Lorraine*, qui avait secrètement épousé *Monsieur*. Ce mariage était une nouvelle source de disputes & de querelles dans l'État & dans l'Église. Ces disputes mêmes pouvaient un jour entraîner une grande révolution. Il s'agissait de la succession à la couronne ; &, depuis la question de la loi salique, on n'en avait point débattu de plus importante.

Le roi voulait que le mariage de son frère avec *Marguerite de Lorraine*, fût déclaré nul. *Gaston* n'avait qu'une fille de son premier mariage avec l'héritière de *Montpensier*. Si l'héritier présomptif du royaume persistait dans son nouveau mariage, s'il en naissait un prince, le roi prétendait que ce prince fût déclaré bâtard & incapable d'hériter.

C'ÉTAIT évidemment insulter aux usages de la religion ; mais, la religion n'ayant pu être instituée que pour le bien des États, il est certain que, quand

ses usages sont nuisibles ou dangereux ; il faut les abolir.

CH.
CLXXVI.

Le mariage de *Monsieur* avait été célébré en présence de témoins , autorisé par le père , & par toute la famille de son épouse , consommé , reconnu juridiquement par les parties , confirmé solennellement par l'archevêque de Malines. Toute la cour de Rome , toutes les universités étrangères regardaient ce mariage comme valide & indissoluble ; la faculté même de Louvain déclara depuis , qu'il n'était pas au pouvoir du pape de le casser , & que c'était un sacrement ineffaçable.

Le bien de l'État exigeait qu'il ne fût point permis aux princes du sang de disposer d'eux sans la volonté du roi ; ce même bien de l'État pouvait dans la suite exiger d'eux qu'on reconnût pour roi légitime de France , le fruit de ce mariage déclaré illégitime ; mais ce danger était éloigné , l'intérêt présent parlait ; & il importait qu'il fût décidé , malgré l'Église , qu'un sacrement tel que le mariage , doit être annulé quand il n'a pas été précédé de l'aveu de celui qui tient lieu du père de famille.

Un édit du conseil fit ce que Rome & les conciles n'eussent pas fait , & le

Le mariage cassé.
Sept. 1634.

CH.
CLXXVI.

Harangue
ridicule.

roi vint avec le cardinal faire vérifier cet édit au parlement de Paris. Le cardinal parla dans ce lit de justice, en qualité de premier ministre & de pair de France. Vous saurez quelle était l'éloquence de ces tems-là, par deux traits de la harangue du cardinal : il dit, que *convertir une ame, c'était plus que créer le monde ; que le roi n'osait toucher à la reine sa mère, non plus qu'à l'arche ; & qu'il n'arrive jamais plus de deux ou trois rechûtes aux grandes maladies, si les parties nobles ne sont gâtées* : presque toute la harangue est dans ce style, & encore était-elle une des moins mauvaises qu'on prononçât alors. Ce faux goût, qui régna si long-tems, n'était rien au génie du ministre ; & l'esprit du gouvernement a toujours été compatible avec la fausse éloquence, & le faux bel-esprit. Le mariage de *Monsieur* fut solennellement cassé ; & même l'assemblée générale du clergé en 1635, se conformant à l'édit, déclara nuls les mariages des princes du sang, contractés sans la volonté du roi. Rome ne vérifia pas cette loi de l'État & de l'Église de France.

L'ÉTAT de la maison royale devenait problématique en Europe. Si l'hé-

ritier présomptif du royaume persistait dans un mariage réprouvé en France , les enfans nés de ce mariage étaient bâtards en France , & auraient besoin d'une guerre civile pour hériter : s'il prenait une autre femme , les enfans nés de ce nouveau mariage étaient bâtards à Rome, & ils faisaient une guerre civile contre les enfans du premier lit. Ces extrémités furent prévenues par la fermeté de *Monsieur* ; il n'en eut qu'en cette occasion ; & le roi consentit enfin, au bout de quelques années, à reconnaître la femme de son frère ; mais l'édit qui casse tous les mariages des princes du sang contractés sans l'aveu du roi , est demeuré dans toute sa force.

CETTE opiniâtreté du cardinal à poursuivre le frère du roi jusques dans l'intérieur de sa maison , à lui ôter sa femme, à dépouiller le duc de Lorraine son beau-frère , à tenir la reine-mère dans l'exil & dans l'indigence , soulève enfin les partisans de ces princes , & il y eut un complot de l'assassiner ; on accusa juridiquement le père *Chanteloube* de l'oratoire, aumônier de *Marie de Médicis* , d'avoir suborné des meurtriers, dont l'un fut roué à Metz. Ces attentats furent très-rares ; on avait

CH.
CLXXVI.

Complot
contre la vie
du cardinal.

CH.
CLXXVI.

conspiré bien plus souvent contre la vie de *Henri IV*; mais les plus grandes inimitiés produisent moins de crimes que le fanatisme.

Le cardinal, mieux gardé que *Henri IV*, n'avait rien à craindre; il triomphait de tous ses ennemis. La cour de la reine *Marie* & de *Monseigneur*, errante & désolée, était encore plongée dans les dissensions qui suivent la faction & le malheur.

Il déclare
la guerre à
toute la mai-
son d'*Autri-
che*.

*Le grand projet
de Henri IV.*

Le cardinal de *Richelieu* avait de plus puissans ennemis à combattre. Il résolut, malgré tous les troubles secrets qui agitaient l'intérieur du royaume, d'établir la force & la gloire de la France au-dehors, & de remplir le grand projet de *Henri IV*, en faisant une guerre ouverte à toute la maison d'*Au-
triche* en *Allemagne*, en *Italie*, en *Espagne*. Cette guerre le rendait nécessaire à un maître qui ne l'aimait pas, & auprès duquel on était souvent près de le perdre. Sa gloire était intéressée dans cette entreprise; le tems paraissait venu d'accabler la puissance d'*Autriche* dans son déclin. La *Picardie* & la *Champagne* étaient les bornes de la France: on pouvait les reculer, tandis que les *Suédois* étaient encore dans l'*Empire*.

Les Provinces-unies étaient prêtes à attaquer le roi d'Espagne dans la Flandre, pour peu que la France les secondât. Ce sont-là les seuls motifs de la guerre contre l'empereur, qui ne finit que par les traités de Vestphalie; & de celle contre le roi d'Espagne, qui dura longtemps après jusqu'au traité des Pyrénées. Toutes les autres raisons ne furent que des prétextes.

LA cour de France, jusqu'alors, sous le nom d'alliée des Suédois, & de médiatrice dans l'Empire, avait cherché à profiter des troubles de l'Allemagne. Les Suédois avaient perdu une grande bataille à Nortlingue; leur défaite même servit à la France: car elle les mit dans sa dépendance. Le chancelier *Oxenstiern* vint rendre hommage, dans Compiègne, à la fortune du cardinal, qui, dès-lors, fut le maître des affaires en Allemagne, au lieu qu'*Oxenstiern* l'était auparavant. Il fit en même tems un traité avec les États-Généraux, pour partager d'avance avec eux les Pays-bas Espagnols, qu'il comptait subjuguera aisément.

LOUIS XIII envoya déclarer la guerre à Bruxelles par un hérault d'armes. Ce hérault devait présenter un cartel

CH.
CLXXVI.

6 Décembre,
1634.

Hérault d'armes
envoyé à
Bruxelles.

CH.
CLXXVI.

Prêtres, Gé-
néraux d'ar-
mée.

au cardinal infant, fils de *Philippe III*, gouverneur des Pays-bas. On peut observer que ce prince cardinal, suivant l'usage du tems, commandait des armées. Il avait été l'un des chefs qui gagnèrent la bataille de Nortlingue, contre les Suédois. On vit dans ce siècle les cardinaux de *Richelieu*, de *la Valette* & de *Sourdis*, endosser la cuirasse, & marcher à la tête des troupes : tous ces usages ont changé. La déclaration de guerre par un hérault d'armes ne se renouvela plus depuis ce tems-là : on se contenta de publier la guerre chez soi, sans l'aller signifier à ses ennemis.

Guerre d'a-
bord très-
malheureuse.

Le cardinal de *Richelieu* attira encore le duc de Savoie, & le duc de Parme dans cette ligue : il s'assura sur-tout du duc *Bernard de Veimar*, en lui donnant quatre millions de livres par an, & lui promettant le landgraviat d'Alsace. Aucun des événemens ne répondit aux arrangemens qu'avait pris la politique. Cette Alsace, que *Veimar* devait posséder, tomba long-tems après dans les mains de la France, & *Louis XIII*, qui devait partager en une campagne les Pays-bas Espagnols avec les Hollandais, perdit son armée, & fut près de voir toute la Picardie en proie

aux Espagnols. Ils avaient pris Corbie. Le comte de *Galas*, Général de l'empereur, & le duc de Lorraine, étaient déjà auprès de Dijon. Les armes de la France furent d'abord malheureuses de tous les côtés. Il fallut faire de grands efforts pour résister à ceux qu'on croyait si facilement abattre.

ENFIN le cardinal fut en peu de tems sur le point d'être perdu par cette guerre même qu'il avait suscitée pour sa grandeur & pour celle de la France. Le mauvais succès des affaires publiques diminua quelque tems sa puissance à la cour. *Gaston*, dont la vie était un reflux perpétuel de querelles & de raccommodemens avec le roi son frère, était revenu en France; & le cardinal fut obligé de laisser à ce prince, & au comte de *Soissons*, le commandement de l'armée, qui reprit Corbie. Il se vit alors exposé au ressentiment des deux princes. C'était, comme on l'a déjà dit, le tems des conspirations, ainsi que des duels. Les mêmes personnes qui depuis excitèrent, avec le cardinal de *Retz*, les premiers troubles de la Fronde, & qui firent les barricades, embrassaient dès-lors toutes les occasions d'exercer cet esprit de faction qui les

CH.
CLXXVI.

Danger du
cardinal.

1636.

CH.
CLXXVI.

On veut
l'assassiner.

dévorait. *Gaston* & le comte de *Soissons* consentirent à tout ce qu'ils pourraient attenter contre le cardinal. Il fut résolu de l'assassiner chez le roi même ; mais le duc d'Orléans , qui ne faisait jamais rien qu'à demi , effrayé de l'attentat , ne donna point le signal dont les conjurés étaient convenus.

LES impériaux furent chassés de Bourgogne ; les Espagnols , de la Picardie : le duc de *Veimar* réussit en Alsace , & s'empara de presque tout ce landgraviat que la France lui avait garanti. Enfin , après plus d'avantages que de malheurs , la fortune , qui sauva la vie du cardinal de tant de conspirations , sauva aussi sa gloire qui dépendait des succès.

Académie.
1637.

CET amour de la gloire lui faisait rechercher l'empire des lettres & du bel-esprit jusques dans la crise des affaires publiques & des siennes , & parmi les attentats contre sa personne. Il érigeait dans ce tems-là même l'académie Française , & donnait dans son palais des pieces de théâtre auxquelles il travaillait quelquefois. Il reprenait sa hauteur & sa fierté sévère , dès que le péril était passé. Car ce fut encore dans ce tems , qu'il fomenta les premiers troubles d'Angleterre , & qu'il écrivit au

comte d'*Estrades* ce billet avant-coureur des malheurs de Charles I. *Le roi d'Angleterre , avant qu'il soit un an , verra qu'il ne faut pas me mépriser.*

LORSQUE le siège de Fontarabie fut levé par le prince de *Condé* , son armée battue , & le duc de *la Valette* accusé de n'avoir pas secouru le prince de *Condé* , il fit condamner *la Valette* fugitif , par des commissaires auxquels le roi présida lui-même. C'était l'ancien usage du gouvernement de la pairie , quand les rois n'étaient encore regardés que comme les chefs des pairs ; mais sous un gouvernement purement monarchique , la présence & la voix du souverain dirigeaient trop l'opinion des juges.

CETTE guerre excitée par le cardinal ne réussit que quand le duc de *Veimar* eut enfin gagné une bataille complete , dans laquelle il fit quatre Généraux de l'empereur prisonniers ; qu'il s'établit dans *Fribourg* & dans *Brifac* , & qu'enfin la branche d'*Autriche-Espagnole* eut perdu le *Portugal* par la seule conspiration heureuse de ces-tems-là , & qu'elle perdit encore la *Catalogne* par une révolte ouverte sur la fin de 1640. Mais avant que la fortune eût disposé de tous

CH.
CLXXVI.

1638.

1638.

GH.
CLXXVI.

1636.

ces évènements extraordinaires en faveur de la France , le pays était exposé à la ruine ; les troupes commençaient à être mal payées. *Grotius*, ambassadeur de Suède à Paris , dit que les finances étaient mal administrées. Il avait bien raison ; car le cardinal fut obligé , quelque tems après la perte de Corbie , de créer vingt-quatre nouveaux conseillers du parlement & un président. Certainement on n'avait pas besoin de nouveaux juges ; & il était honteux de n'en faire que pour tirer quelque argent de la vente des charges. Le parlement se plaignit. Le cardinal, pour toute réponse, fit mettre en prison cinq magistrats qui s'étaient plaints en hommes libres. Tout ce qui lui résistait dans la cour , dans le parlement , dans les armées , était disgracié, exilé ou emprisonné.

Remarquez
cela.

C'EST une chose peu digne d'attention , qu'il ne se trouva que vingt personnes qui achetassent ces places de juges ; mais , ce qui fait connaître l'esprit des hommes , & sur-tout des Français , c'est que ces nouveaux membres furent long-tems l'objet de l'aversion & du mépris de tout le corps : c'est que , dans la guerre de la Fronde , ils furent obligés de payer chacun quinze mille

livres, pour obtenir les bonnes grâces de leurs confrères, par cette contribution à la guerre contre le gouvernement : c'est, comme vous le verrez, qu'ils en eurent le sobriquet de *Quinze-vingts* : c'est qu'enfin, de nos jours, quand on a voulu supprimer des conseillers inutiles, le parlement, qui avait éclaté contre l'introduction des membres sur-numéraires, a éclaté contre la suppression. C'est ainsi que les mêmes choses sont bien ou mal reçues selon les tems, & qu'on se plaint souvent autant de la guérison que de la blessure.

LOUIS XIII avait toujours besoin d'un confident qu'on appelle un *favori*, qui pût amuser son humeur triste, & recevoir les confidences de ses amertumes. Le duc de *S.-Simon* occupait ce poste ; mais n'ayant pas assez ménagé le cardinal, il fut éloigné de la cour, & relégué à Blayes.

Le roi s'attachait quelquefois à des femmes : il aimait mademoiselle de *la Fayette*, fille d'honneur de la reine régnante, comme un homme faible, scrupuleux, & peu voluptueux peut aimer. Le jésuite *Caussin*, confesseur du roi, favorisait cette liaison, qui pouvait servir à faire rappeler la reine-

CH.
CLXXVI.

Favori,
maître &
confesseur,
lisez & profi-
tez.

CH.
CLXXVI.

1637.

mère. Mademoiselle de *la Fayette*, en se laissant aimer du roi, était dans les intérêts des deux reines contre le cardinal : mais le ministre l'emporta sur la maîtresse, & sur le confesseur, comme il l'avait emporté sur les deux reines. Mademoiselle de *la Fayette*, intimidée, fut obligée de se jeter dans un couvent; &, bientôt après, le confesseur *Caussin* fut arrêté & relégué en basse-Bretagne.

CE même jésuite *Caussin* avait conseillé à *Louis XIII* de mettre le royaume sous la protection de la Vierge, pour sanctifier l'amour du roi & de Mademoiselle de *la Fayette*, qui n'était regardé que comme une liaison de cœur, à laquelle les sens avaient très-peu de part. Le conseil fut suivi, & le cardinal de *Richelieu* remplit cette idée l'année suivante, tandis que *Caussin* célébrait en mauvais vers, à Quimpercorentin, l'attachement particulier de la Vierge pour le royaume de France. Il est vrai que la maison d'*Autriche* avait aussi *Marie* pour protectrice; de sorte que, sans les armes des Suédois & du duc de *Veimar* protestans, la sainte Vierge eût été apparemment fort indécise.

LA duchesse de Savoie, *Christine*,
fille

filles de *Henri IV*, veuve de *Louis-Amédée*, & régente de la Savoie, avait aussi un confesseur jésuite qui cabalait dans cette cour, & qui irritait sa pénitente contre le cardinal de *Richelieu*. Le ministre préféra la vengeance & l'intérêt de l'État au droit des gens; il ne balança pas à faire saisir ce jésuite dans les États de la duchesse.

CH.
CLXXVL

REMARQUEZ ici que vous ne verrez jamais dans l'histoire aucun trouble, aucune intrigue de cour, dans lesquels les confesseurs des rois ne soient entrés, & que souvent ils ont été disgraciés. Un prince est assez faible pour consulter son confesseur sur les affaires d'État, (& c'est-là le plus grand inconvénient de la confession auriculaire.) Le confesseur, qui est presque toujours d'une faction, tâche de faire regarder à son pénitent cette faction, comme la volonté de DIEU. Le ministre en est bientôt instruit, le confesseur est puni, & on en prend un autre qui emploie le même artifice.

LES intrigues de cour, les cabales continuent toujours. La reine *Anne d'Espagne*, que nous nommons *Anne d'Autriche*, pour avoir écrit à la duchesse de *Chevreuse*, ennemie du car-

La reine
prête interro-
gatoire.

1637

CH.
CLXXVI.

dinal & fugitive, est traitée comme une fujette criminelle. Ses papiers sont saisis, & elle subit un interrogatoire devant le chancelier *Séguier*. Il n'y avait point d'exemple en France d'un pareil procès criminel.

Tous ces traits, rapprochés, forment le tableau qui peint ce ministère. Le même homme semblait destiné à dominer sur toute la famille de *Henri IV*, à persécuter sa veuve dans les pays étrangers, à maltraiter *Gaston* son fils, à soulever des partis contre la reine d'Angleterre sa fille, à se rendre maître de la duchesse de Savoie son autre fille, enfin à humilier *Louis XIII* en le rendant puissant, & à faire trembler son épouse.

Tout le tems de son ministère se passa ainsi à exciter la haine & à se venger; & l'on vit presque chaque année des rébellions & des châtimens. La révolte du comte de *Soissons* fut la plus dangereuse; elle était appuyée par le duc de *Bouillon*, fils du maréchal, qui le reçut dans Sedan; par le duc de *Guise*, petit-fils du *balafre*, qui, avec le courage de ses ancêtres, voulait en faire revivre la fortune; enfin par l'argent du roi d'Espagne, &

par les troupes des Pays-bas. Ce n'était pas une tentative hasardée comme celles de *Gaston*.

CH.
CLXXVI.

Guerre civile,

LE comte de *Soissons* & le duc de *Bouillon* avaient une bonne armée, & ils savaient la conduire; & pour plus grande sûreté, tandis que cette armée devait s'avancer, on devait assassiner le cardinal, & faire soulever Paris. Le cardinal de *Retz* encore très-jeune, faisait dans ce complot son apprentissage de conspirations. La bataille de la Marfée, que le comte de *Soissons* gagna près de Sedan, contre les troupes du roi, devait encourager les conjurés: mais la mort de ce prince tué dans la bataille, tira encore le cardinal de ce nouveau danger. Il fut cette fois seule dans l'impuissance de punir. Il ne savait pas la conspiration contre sa vie, & l'armée révoltée était victorieuse. Il fallut négocier avec le duc de *Bouillon*, possesseur de Sedan. Le seul duc de *Guise*, le même qui, depuis, se rendit maître de Naples, fut condamné par contumace au parlement de Paris.

1641

LE duc de *Bouillon*, reçu en grace à la cour, & raccommode en apparence avec le cardinal, jura d'être fidèle, & dans le même tems il traînait une nou-

Conspira-
tion.

CH.
CLXXVI.

velle conspiration. Comme tout ce qui approchait du roi haïssait le ministre, & qu'il fallait toujours au roi un favori, *Richelieu* lui avait donné lui-même le jeune d'*Esfiat Cinq-Mars*, afin d'avoir sa propre créature auprès du monarque. Ce jeune homme, devenu bientôt grand-écuyer, prétendit entrer dans le conseil; & le cardinal, qui ne le voulut pas souffrir, eut aussi-tôt en lui un ennemi irréconciliable. Ce qui enhardit le plus *Cinq-Mars* à conspirer, ce fut le roi lui-même. Souvent mécontent de son ministre, offensé de son faste, de sa hauteur, de son mérite même, il confiait ses chagrins à son favori, qu'il appelait *cher ami*, & parlait de *Richelieu* avec tant d'aigreur, qu'il enhardit *Cinq-Mars* à lui proposer plus d'une fois de l'assassiner; & c'est ce qui est prouvé par une lettre de *Louis XIII* lui-même au chancelier *Séguier*. Mais ce même roi fut ensuite si mécontent de son favori, qu'il le bannit souvent de sa présence; de sorte que bientôt *Cinq-Mars* haït également *Louis XIII* & *Richelieu*. Il avait eu déjà des intelligences avec le comte de *Soissons*: il les continuait avec le duc de *Bouillon*; & enfin *Monsieur*, qui,

après ses entreprises malheureuses, se tenait tranquille dans son appanage de Blois, ennuyé de cette oisiveté, & pressé par ses confidens, entra dans le complot. Il ne s'en faisait point qui n'eût pour base la mort du cardinal, & ce projet, tant de fois tenté, ne fut exécuté jamais.

CH.
CLXXVI.

LOUIS XIII & Richelieu, tous deux attaqués déjà d'une maladie plus dangereuse que les conspirations, & qui les conduisit bientôt au tombeau, marchaient en Roussillon, pour achever d'ôter cette province à la maison d'*Autriche*. Le duc de *Bouillon*, à qui on n'aurait pas dû donner une armée à commander, lorsqu'il sortait d'une bataille contre les troupes du roi, en commandait pourtant une en Piémont contre les Espagnols; & c'était dans ce tems-là même qu'il conspirait avec *Monsieur*, & avec *Cinq-Mars*. Les conjurés faisaient un traité avec le comte-duc *Olivarès*, pour introduire une armée Espagnole en France, & pour y mettre tout en confusion, dans une régence qu'on croyait prochaine, & dont chacun espérait profiter. *Cinq-Mars*, alors, ayant suivi le roi à Narbonne, était mieux que jamais dans ses

1642.

CH.
CLXXVI.

Conspiration
découverte.
1642.

Duc de
Bouillon.

bonnes grâces ; & *Richelieu*, malade à Tarascon, avait perdu toute sa faveur, & ne conservait que l'avantage d'être nécessaire.

Le bonheur du cardinal voulut encore que le complot fût découvert, & qu'une copie du traité lui tombât entre les mains. Il en coûta la vie à *Cinq-Mars*. C'était une anecdote transmise par les courtisans de ce tems-là, que le roi, qui avait si souvent appelé le grand écuyer *cher ami*, tira sa montre de sa poche à l'heure destinée pour l'exécution, & dit ; *Je crois que cher ami fait à présent une vilaine mine*. Le duc de *Bouillon* fut arrêté au milieu de son armée à Casal. Il sauva sa vie, parce qu'on avait plus besoin de sa principauté de Sedan, que de son sang. Celui qui avait deux fois trahi l'État, conserva sa dignité de prince, & eut, en échange de Sedan, des terres d'un plus grand revenu. *De Thou*, à qui on ne reprochait que d'avoir su la conspiration, & qui l'avait désapprouvée, fut condamné à mort pour ne l'avoir pas révélée. En vain il représenta qu'il n'aurait pu prouver sa déposition, & que, s'il avait accusé le frère du roi d'un crime d'État dont il n'avait point de preuves, il au-

rait bien plus mérité la mort : une justification si évidente ne fut point reçue du cardinal son ennemi personnel. Les juges le condamnèrent suivant une loi de *Louis XI*, dont le seul nom suffit pour faire voir que la loi était cruelle. La reine elle-même était dans le secret de la conspiration ; mais n'étant point accusée, elle échappa aux mortifications qu'elle aurait essuyées. Pour *Gaston*, duc d'Orléans, il accusa ses complices à son ordinaire, s'humilia, consentit à rester à Blois sans gardes & sans honneurs, & sa destinée fut toujours de traîner ses amis à la prison ou à l'échaffaud.

Le cardinal déploya, dans sa vengeance autorisée de la justice, toute sa rigueur hautaine. On le vit traîner le grand-écuyer à sa suite de Tarascon à Lyon sur le Rhône dans un bateau attaché au sien, frappé lui-même à mort, & triomphant de celui qui allait mourir par le dernier supplice. De-là le cardinal se fit porter à Paris sur les épaules de ses gardes, dans une chambre ornée, où il pouvait tenir deux hommes à côté de son lit : ses gardes se relayaient ; on abbattait des pans de muraille pour le faire entrer plus commo-

CH.
CLXXVI.

De Thieu
tué juridiquement.

CH.
CLXXVI.

6 Décembre,
1642.

Le cardinal avait toujours de l'argent comptant ; sans quoi . . .

dément dans les villes ; c'est ainsi qu'il alla mourir à Paris à cinquante-huit ans , & qu'il laissa le roi satisfait de l'avoir perdu , & embarrassé d'être le maître.

ON dit que ce ministre régna encore après sa mort , parce qu'on remplit quelques places vacantes de ceux qu'il avait nommés : mais les brevets étaient expédiés avant sa mort ; & ce qui prouve sans réplique qu'il avait trop régné , & qu'il ne régnait plus , c'est que tous ceux qu'il avait fait enfermer à la Bastille en sortirent comme des victimes déliées qu'il ne fallut plus immoler à sa vengeance. Il légua au roi trois millions de notre monnoie d'aujourd'hui à cinquante livres le marc , somme qu'il tenait toujours en réserve. La dépense de sa maison , depuis qu'il était premier ministre , montait à mille écus par jour. Tout chez lui était splendeur & faste , tandis que chez le roi tout était simplicité & négligence ; ses gardes entraient jusques à la porte de la chambre quand il allait chez son maître : il précédait par-tout les princes du sang. Il ne lui manquait que la couronne ; & même lorsqu'il était mourant , & qu'il se flattait encore de sur-

vivre au roi , il prenait des mesures pour être régent du royaume. La veuve de *Henri IV* l'avait précédé de cinq mois , & *Louis XIII* le suivit cinq mois après.

IL était difficile de dire lequel des trois fut le plus malheureux. La reine-mère long-tems errante , mourut à Cologne dans la pauvreté. Le fils , maître d'un beau royaume , ne goûta jamais ni les plaisirs de la grandeur , s'il en est , ni ceux de l'humanité ; toujours sous le joug , & toujours voulant le secouer ; malade , triste , sombre , insupportable à lui-même , n'ayant pas un serviteur dont il fût aimé , se défiant de sa femme , haï de son frère , quitté par ses maîtresses sans avoir connu l'amour , trahi par ses favoris , abandonné sur le trône , presque seul au milieu d'une cour qui n'attendait que sa mort , qui la prédisait sans cesse , qui le regardait comme incapable d'avoir des enfans : le sort du moindre citoyen paisible dans sa famille était bien préférable au sien.

LE cardinal de *Richelieu* fut peut-être le plus malheureux des trois , parce qu'il était le plus haï , & qu'avec une mauvaise santé , il avait à soutenir de

CH.
CLXXVI.

3 Juillet ,
1642.

13 Mai.
1643.

Qui était le plus malheureux du roi , de la reine , ou du cardinal ?

CH.
CLXXVI.

les mains teintes de sang un fardeau immense, dont il fut souvent près d'être écrasé.

Arts, mœurs
& usages.

DANS ce tems de conspirations & de supplices, le royaume fleurit pourtant; & malgré tant d'afflictions, le siècle de la politesse & des arts s'annonçait. *Louis XIII* n'y contribua en rien; mais le cardinal de *Richelieu* servit beaucoup à ce changement. La philosophie ne put, il est vrai, effacer la rouille scholastique; mais *Corneille* commença en 1636, par la tragédie du *Cid*, le siècle qu'on appelle celui de *Louis XIV*. Le *Poussin* égala *Raphaël* d'Urbain dans quelques parties de la peinture. La sculpture fut bientôt perfectionnée par *Girardon*, & le mausolée même du cardinal de *Richelieu* en est une preuve. Les Français commencèrent à se rendre recommandables, sur-tout par les graces & les politesses de l'esprit: c'était l'aurore du bon goût.

LA nation n'était pas encore ce qu'elle devint depuis; ni le commerce n'était bien cultivé, ni la police générale établie. L'intérieur du royaume était encore à régler; nulle belle ville, excepté Paris, qui manquait encore de bien des choses nécessaires, comme

on le peut voir dans le *siècle de Louis XIV.* Tout était aussi différent, dans la manière de vivre que dans les habillemens, de tout ce qu'on voit aujourd'hui. Si les hommes de nos jours voyaient les hommes de ce tems-là, ils ne croiraient pas voir leurs pères. Les petites bottines, le pourpoint, le manteau, le grand collet de point, les moustaches, & une petite barbe en pointe, les rendraient aussi méconnaissables pour nous, que leurs passions pour les complots, leur fureur des duels, leurs festins au cabaret, leur ignorance générale malgré leur esprit naturel.

LA nation n'était pas aussi riche qu'elle l'est devenue en espèces monnoyées, & en argent travaillé : aussi le ministère, qui tirait ce qu'il pouvait du peuple, n'avait guères par année que la moitié du revenu de *Louis XIV.* On était encore moins riche en industrie. Les manufactures grossières de draps de Rouen & d'Elbeuf, étaient les plus belles qu'on connût en France : point de tapisseries, point de cristaux, point de glaces. L'art de l'horlogerie était faible, & consistait à mettre une corde à la fusée d'une montre ; les pen-

CH.
CLXXVI.

CH.
CLXXVI.

dules n'étaient point inventées : le commerce maritime dans les échelles du levant était dix fois moins considérable qu'aujourd'hui ; celui de l'Amérique se bornait à quelques pelleteries du Canada : nul vaisseau n'allait aux Indes orientales , tandis que la Hollande y avait des royaumes , & l'Angleterre de grands établissemens.

Preuves que
le testament
politique
n'est point du
cardinal.

AINSI, la France possédait bien moins d'argent que sous *Louis XIV* ; le gouvernement empruntait à un plus haut prix ; les moindres intérêts qu'il donnait pour la constitution des rentes , étaient de sept & demi pour cent à la mort du cardinal de *Richelieu*. On peut tirer de-là une preuve invincible parmi tant d'autres , que le testament qu'on lui attribue ne peut être de lui. Le faussaire ignorant & absurde qui a pris son nom , dit au chapitre I de la seconde partie , que la jouissance fait le remboursement entier de ces rentes en sept années & demie : il a pris le denier septième , sept & demi , pour la septième partie & demie de cent ; & il n'a pas vu que le remboursement d'un capital en sept années & demie , ne donne pas sept & demi par année , mais près de quatorze. Tout ce qu'il

dit dans ce chapitre est d'un homme qui n'entend pas mieux les premiers élémens de l'arithmétique que ceux des affaires. J'entre ici dans ce petit détail, seulement pour faire voir combien les noms en imposent aux hommes : tant que cette œuvre de ténèbres a passé pour être du cardinal de *Richelieu*, on l'a louée comme un chef-d'œuvre ; mais quand on a reconnu la foule des anacronismes, des erreurs sur les pays voisins, des fausses évaluations, & l'ignorance absurde avec laquelle il est dit que la France avait plus de ports sur la méditerranée que la monarchie Espagnole ; quand on a vu enfin que, dans un prétendu testament politique du cardinal de *Richelieu*, il n'était pas dit un seul mot de la manière dont il fallait se conduire dans la guerre qu'on avait à soutenir ; alors on a méprisé ce chef-d'œuvre qu'on avait admiré sans examen.



CHAPITRE CLXXVII.

Du gouvernement & des mœurs de l'Espagne, depuis PHILIPPE II, jusqu'à CHARLES II.

CH.
CLXXVII.

ON voit depuis la mort de *Philippe II* les monarques Espagnols affermir leur pouvoir absolu dans leurs États, & perdre insensiblement leur autorité dans l'Europe. Le commencement de la décadence se fit sentir dès les premières années du règne de *Philippe III* : la faiblesse de son caractère se répandit sur toutes les parties de son gouvernement. Il était difficile d'entendre toujours des soins vigilans sur l'Amérique, sur les vastes possessions en Asie, sur celles d'Afrique, sur l'Italie & les Pays-bas ; mais son père avait vaincu ces difficultés, les trésors du Mexique, du Pérou, du Brésil, des Indes orientales devaient surmonter tous les obstacles. La négligence fut si grande, l'administration des deniers publics si infidelle, que dans la guerre qui continuait toujours contre les Pro-

vinces-Unies, on n'eut pas de quoi payer les troupes Espagnoles ; elles se mutinèrent , elles passèrent au nombre de trois millè hommes sous les drapeaux du prince *Maurice*. Un simple stadthouder, avec un esprit d'ordre, payait mieux ses troupes que le souverain de tant de royaumes. *Philippe III* aurait pu couvrir les mers de vaisseaux , & les petites provinces de Hollande & de Zélande en avaient plus que lui : leur flotte lui enlevait les principales isles Moluques , & surtout Amboine , qui produit les plus précieuses épiceries , dont les Hollandais sont restés en possession. Enfin ces sept petites provinces rendaient sur terre les forces de cette vaste monarchie inutiles, & sur mer elles étaient plus puissantes.

PHILIPPE III, en paix avec la France , avec l'Angleterre, n'ayant la guerre qu'avec cette république naissante, est obligé de conclure avec elle une trêve de douze années , de lui laisser tout ce qui était en sa possession , de lui assurer la liberté du commerce dans les grandes Indes , & de rendre enfin à la maison de *Nassau* ses biens situés dans les terres de la monarchie. *Henri IV* eut la gloire de conclure cette trêve

CH.
CLXXVII.

1604.

1606.

Philippe III
conclut une
trêve de dou-
ze ans avec la
Hollande.
1609.

CH.
CLXXVII.

par ses ambassadeurs. C'est d'ordinaire le parti le plus faible qui désire une trêve, & cependant le prince *Maurice* ne la voulait pas. Il fut plus difficile de l'y faire consentir, que d'y résoudre le roi d'Espagne.

Expulsion
des Maures.
1609.

L'EXPULSION des Maures fit bien plus de tort à la monarchie. *Philippe III* ne pouvait venir à bout d'un petit nombre de Hollandais, & il put malheureusement chasser six à sept cent mille Maures de ses États. Ces restes des anciens vainqueurs de l'Espagne étaient la plupart désarmés, occupés du commerce & de la culture des terres, bien moins formidables en Espagne que les protestans ne l'étaient en France, & beaucoup plus utiles, parce qu'ils étaient laborieux dans le pays de la paresse. On les forçait à paraître chrétiens; l'inquisition les poursuivait sans relâche. Cette persécution produisit quelques révoltes, mais faibles & bientôt apaisées. *Henri IV* voulut prendre ces peuples sous sa protection; mais ses intelligences avec eux furent découvertes par la trahison d'un commis du bureau des affaires étrangères; cet incident hâta leur dispersion. On avait déjà pris la résolution

1609.

de les chasser : ils proposèrent en vain d'acheter de deux millions de ducats d'or la permission de respirer l'air de l'Espagne ; le conseil fut inflexible : vingt mille de ces proscrits se réfugièrent dans des montagnes ; mais n'ayant pour armes que des frondes & des pierres , ils y furent bientôt forcés. On fut occupé deux années entières à transporter des citoyens hors du royaume , & à dépeupler l'État. *Philippe* se priva ainsi des plus laborieux de ses sujets ; au-lieu d'imiter les Turcs , qui savent contenir les Grecs , & qui sont bien éloignés de les forcer à s'établir ailleurs.

LA plus grande partie de ces Maures Espagnols se réfugièrent en Afrique leur ancienne patrie ; quelques uns passèrent en France sous la régence de *Marie de Médicis* ; ceux qui ne voulurent pas renoncer à leur religion , s'embarquèrent en France pour Tunis ; quelques familles qui firent profession du christianisme s'établirent en Provence , en Languedoc ; il en vint à Paris même , & leur race n'y a pas été inconnue. Mais enfin ces fugitifs se sont incorporés à la nation , qui a profité de la faute de l'Espagne , & qui en-

CH
CLXXVII.

suite l'a imitée dans l'émigration des réformés. C'est ainsi que tous les peuples se mêlent , & que toutes les nations sont absorbées les unes dans les autres , tantôt par les persécutions , tantôt par les conquêtes.

Elle affaiblit la monarchie.

CETTE grande émigration , jointe à celle qui arriva sous *Isabelle* & aux colonies , que l'avarice transplantait dans le nouveau monde , épuisait insensiblement l'Espagne d'habitans , & bientôt la monarchie ne fut plus qu'un vaste corps sans substance. La superstition , ce vice des âmes faibles , avilit encore le règne de *Philippe III* ; sa cour ne fut qu'un cahos d'intrigues , comme celle de *Louis XIII*. Ces deux rois ne pouvaient vivre sans favoris , ni régner sans premier ministre. Le duc de *Lerme* , depuis cardinal , gouverna long-tems le roi & le royaume : la confusion où tout était , le chassa de sa place. Son fils lui succéda , & l'Espagne ne s'en trouva pas mieux.

1621.

Philippe IV,
prend le nom
de grand.

LE désordre augmenta sous *Philippe IV*, fils de *Philippe III*. Son favori , le comte-duc *Olivarès* , lui fit prendre le nom de *grand* à son avènement : s'il l'avait été , il n'eût point eu de premier ministre. L'Europe & ses sujets

lui refusèrent ce titre ; & quand il eut perdu , depuis , le Roussillon par la faiblesse de ses armes , le Portugal par sa négligence , la Catalogne par l'abus de son pouvoir , la voix publique lui donna pour devise un fossé avec ces mots : *Plus on lui ôte , plus il est grand.*

CH.
CLXXVII.

CE beau royaume était alors peu puissant au-dehors , & misérable au-dedans. On n'y connaissait nulle police. Le commerce intérieur était ruiné , par les droits qu'on continuait de lever d'une province à une autre. Chacune de ces provinces ayant été autrefois un petit royaume , les anciennes douanes subsistaient : ce qui avait été autrefois une loi nécessaire , devenait un abus onéreux. On ne fut point faire de toutes ces parties du royaume un tout régulier. Le même abus a été introduit en France ; mais il était porté en Espagne à un tel excès , qu'il n'était pas permis de transporter de l'argent de province à province. Nulle industrie ne secondait , dans ces climats heureux , les présens de la nature : ni les soies de Valence , ni les belles laines de l'Andalousie & de la Castille , n'étaient préparées par les mains Espa-

CH.
CLXXVII.

L'Espagne
pauvre, mal-
gré tout l'or
du nouveau
monde.

gnoles : les toiles fines étaient un luxe très-peu connu : les manufactures Flaman-
des , reste des monumens de la
maison de *Bourgogne* , fournissaient à
Madrid ce que l'on connaissait alors de
magnificence : les étoffes d'or & d'ar-
gent étaient défendues dans cette mo-
narchie , comme elles le seraient dans
une république indigente qui crain-
drait de s'appauvrir. En effet , malgré
les mines du nouveau monde , l'Espa-
gne était si pauvre , que le ministère de
Philippe IV se trouva réduit à la né-
cessité de faire de la monnoie de cui-
vre , à laquelle on donna un prix pres-
que aussi fort qu'à l'argent : il fallut
que le maître du Mexique & du Pérou
fît de la fausse monnoie pour payer les
charges de l'État. On n'osait , si on en
croit le sage *Gourville* , imposer des ta-
xes personnelles , parce que ni les bour-
geois , ni les gens de la campagne ,
n'ayant presque point de meubles , n'au-
raient jamais pu être contraints à payer.
Jamais ce que dit *Charles-Quint* ne se
trouva si vrai : *En France tout abonde ;
tout manque en Espagne.*

LE règne de *Philippe IV* ne fut
qu'un enchaînement de pertes & de
disgraces : & le comte-duc *Olivarès* fut

aussi malheureux dans son administration, que le cardinal de *Richelieu* fut heureux dans la sienne.

LES Hollandais, qui commencèrent la guerre à l'expiration de la trêve de douze années, enlèvent le Brésil à l'Espagne: il leur en est resté Surinam: ils prennent Mastricht, qui leur est enfin demeuré. Les armées de *Philippe* sont chassées de la Valteline & du Piémont par les Français, sans déclaration de guerre; & enfin, lorsque la guerre est déclarée en 1635, il est malheureux de tous côtés. L'Artois est envahi. La Catalogne entière, jalouse de ses privilèges auxquels il attentait, se révolte & se donne à la France. Le Portugal secoue le joug: une conspiration aussi bien exécutée que bien conduite, mit sur le trône la maison de *Bragance*. Le premier ministre *Olivarès* eut la confusion d'avoir contribué lui-même à cette grande révolution, en envoyant de l'argent au duc de *Bragance*, pour ne point laisser de prétexte au refus de ce prince de venir à Madrid. Cet argent même servit à payer des conjurés.

LA révolution n'était pas difficile. *Olivarès* avait eu l'imprudence de reti-

CH.
CLXXVII.

1635.
Les Hollandais enlèvent le Brésil à l'Espagne.

1639.

1640.

1641.

CH.
CLXXVII.

11 Décemb.
1640.

Le Portugal
secoue le joug
de l'Espagne.

rer une garnison Espagnole de la forteresse de Lisbonne. Peu de troupes gardaient le royaume. Les peuples étaient irrités d'un nouvel impôt; & enfin le premier ministre, qui croyait tromper le duc de *Bragance*, lui avait donné le commandement des armes. La duchesse de Mantoue, vice-reine, fut chassée, sans que personne prît sa défense. Un secrétaire d'État Espagnol, & un de ses commis, furent les seules victimes immolées à la vengeance publique. Toutes les villes du Portugal imitèrent l'exemple de Lisbonne presque dans le même jour. *Jean de Bragance* fut par-tout proclamé roi sans le moindre tumulte: un fils ne succède pas plus paisiblement à son père. Des vaisseaux partirent de Lisbonne pour toutes les villes de l'Asie & de l'Afrique, pour toutes les îles qui appartenaient à la couronne de Portugal; il n'y en eut aucune qui hésitât à chasser les gouverneurs Espagnols. Tout ce qui restait du Brésil, ce qui n'avait point été pris par les Hollandais sur les Espagnols, retourna aux Portugais; & enfin les Hollandais, unis avec le nouveau roi *Don Jean de Bragance*, lui rendirent ce qu'ils avaient pris à l'Espagne dans le Brésil.

LES isles Açores, Mozambique, Goa, Macao, furent animées du même esprit que Lisbonne. Il semblait que la conspiration eût été tramée dans toutes ces villes. On vit par-tout combien une domination étrangère est odieuse, & en même tems combien peu le ministère Espagnol avait pris de mesures pour conserver tant d'États.

CH
CLXXVII.

ON vit aussi comme on flatte les rois dans leurs malheurs, comme on leur déguise des vérités tristes. La manière dont *Olivarès* annonça à *Philippe IV* la perte du Portugal est célèbre. *Je viens vous annoncer*, dit-il, *une heureuse nouvelle : Votre majesté a gagné tous les biens du duc de Bragance ; il s'est avisé de se faire proclamer roi, & la confiscation de ses terres vous est acquise par son crime.* La confiscation n'eut pas lieu. Le Portugal devint un royaume considérable, sur-tout lorsque les richesses du Brésil commencèrent à lui procurer un commerce qui eût été très-avantageux, si l'amour du travail avait pu animer l'industrie de la nation Portugaise.

LE comte-duc *Olivarès*, long-tems le maître de la monarchie Espagnole, & l'émule du cardinal de *Richelieu*,

Parallèle d'*Olivarès* & de *Richelieu*.

CH.
CLXXVII.

fut enfin disgracié pour avoir été malheureux. Ces deux ministres avaient été long-tems également rois , l'un en France , l'autre en Espagne ; tous deux ayant pour ennemis la maison royale , les grands & le peuple ; tous deux très-différens dans leurs caractères , dans leurs vertus , & dans leurs vices ; le comte-duc aussi réservé , aussi tranquille , & aussi doux que le cardinal était vif , hautain , & sanguinaire. Ce qui conserva *Richelieu* dans le ministère , & ce qui lui donna toujours l'ascendant sur *Olivarès* , ce fut son activité. Le ministre Espagnol perdit tout par sa négligence ; il mourut de la mort des ministres déplacés ; on dit que le chagrin les tue. Ce n'est pas seulement le chagrin de la solitude après le tumulte , mais celui de sentir qu'ils sont haïs & qu'ils ne peuvent se venger. Le cardinal de *Richelieu* avait abrégé ses jours d'une autre manière , par les inquiétudes qui le dévorèrent dans la plénitude de sa puissance.

Avec toutes les pertes que fit la branche d'*Autriche-Espagnole* , il lui resta encore plus d'États que le royaume d'Espagne n'en possède aujourd'hui. Le Milanais , la Flandre , Naples & Sicile

cile appartenaient à cette monarchie ; & quelque mauvais que fût son gouvernement , elle fit encore beaucoup de peine à la France , jusqu'à la paix des Pyrénées.

LA dépopulation de l'Espagne a été si grande , que le célèbre *Ustaris* , homme d'État , qui écrivait , en 1723 , pour le bien de son pays , n'y compte qu'environ sept millions d'habitans , un peu moins des deux cinquièmes de ceux de la France ; & , en se plaignant de la diminution des citoyens , il se plaint aussi que le nombre des moines soit toujours resté le même. Il avoue que les revenus du maître des mines d'or & d'argent ne se montaient pas à quatre-vingt millions de nos livres d'aujourd'hui.

LES Espagnols , depuis le tems de *Philippe II* , jusqu'à *Philippe IV* , se signalèrent dans les arts de génie. Leur théâtre , tout imparfait qu'il était , l'emportait sur celui des autres nations ; il servit de modèle à celui d'Angleterre ; & lorsqu'ensuite la tragédie commença à paraître en France avec quelque éclat , elle emprunta beaucoup de la scène Espagnole. L'histoire , les romans agréables , les fictions ingénieuses , la mo-

CH.
CLXXVII.

Sciences ;
mœurs , arts.

CH.
CLXXVII.

rale , furent traités en Espagne avec un succès qui passa beaucoup celui du théâtre ; mais la saine philosophie y fut toujours ignorée. L'inquisition & la superstition y perpétuèrent les erreurs scholastiques : les mathématiques furent peu cultivées, & les Espagnols , dans leurs guerres , employèrent presque toujours des ingénieurs Italiens. Ils eurent quelques peintres du second rang , & jamais d'école de peinture. L'architecture n'y fit point de grands progrès. L'Escorial fut bâti sur les dessins d'un Français. Les arts mécaniques y étaient tous très-grossiers. La magnificence des grands seigneurs consistait dans de grands amas de vaisselle d'argent , & dans un nombreux domestique. Il régnait chez les Grands une générosité d'ostentation qui en imposait aux étrangers , & qui n'était en usage que dans l'Espagne ; c'était de partager l'argent qu'on gagnait au jeu, avec tous les assistans , de quelque condition qu'ils fussent. *Montrésor* rapporte que, quand le duc de *Lerme* reçut *Gaston* , frère de *Louis XIII* , & sa suite , dans les Pays-bas , il étala une magnificence bien plus singulière. Ce premier ministre , chez qui *Gaston* resta plusieurs jours , faisait

mettre après chaque repas, deux mille louis d'or sur une grande table de jeu. Les suivans de *Monsieur*, & ce prince lui-même, jouaient avec cet argent.

CH.
CLXXVII.

LES fêtes des combats de taureaux étaient très-fréquentes, comme elles le sont encore aujourd'hui ; & c'était le spectacle le plus magnifique & le plus galant, comme le plus dangereux. Cependant, rien de ce qui rend la vie commode n'était connu. Cette disette de l'utile, & de l'agréable, augmenta depuis l'expulsion des Maures. De-là vient qu'on voyage en Espagne, comme dans les déserts de l'Arabie, & que dans les villes on trouve peu de ressource. La société ne fut pas plus perfectionnée que les arts de la main. Les femmes, presque aussi renfermées qu'en Afrique, comparant cet esclavage avec la liberté de la France, en étaient plus malheureuses. Cette contrainte avait perfectionné un art ignoré parmi nous, celui de parler avec les doigts : un amant ne s'expliquait pas autrement sous les fenêtres de sa maîtresse, qui ouvrait en ce moment-là ces petites grilles de bois nommées jalousies, tenant lieu de vitres, pour lui répondre dans la même langue. Tout le monde

jouait de la guitarre, & la tristesse n'en était pas moins répandue sur la face de l'Espagne. Les pratiques de dévotion tenaient lieu d'occupation à des citoyens désœuvrés. On disait alors que la fierté, la dévotion, l'amour & l'oisiveté, composaient le caractère de la nation ; mais aussi il n'y eut aucune de ces révolutions sanglantes, de ces conspirations, de ces châtimens cruels, qu'on voyait dans les autres cours de l'Europe. Ni le duc de *Lerme*, ni le comte *Olivarès*, ne répandirent le sang de leurs ennemis sur les échaffauds : les rois n'y furent point assassinés comme en France, & ne périrent point par la main du bourreau comme en Angleterre. Enfin, sans les horreurs de l'inquisition, on n'aurait eu alors rien à reprocher à l'Espagne.

APRÈS la mort de *Philippe IV*, arrivée en 1666, l'Espagne fut très-malheureuse. *Marie d'Autriche* sa veuve, sœur de l'empereur *Léopold*, fut régente dans la minorité de *Don Carlos*, ou *Charles II* du nom, son fils. Sa régence ne fut pas si orageuse que celle d'*Anne d'Autriche* en France ; mais elles eurent ces tristes conformités, que la reine d'Espagne s'attira la haine des

Espagnols , pour avoir donné le ministère à un prêtre étranger ; comme la reine de France révolta l'esprit des Français , pour les avoir mis sous le joug d'un cardinal Italien : les Grands de l'État s'élevèrent dans l'une & dans l'autre monarchie contre ces deux ministres , & l'intérieur des deux royaumes fut également mal administré.

Le premier ministre qui gouverna quelque-tems l'Espagne , dans la minorité de *Don Carlos* , ou *Charles II* , était le jésuite *Evrard Nitard* , Alleman , confesseur de la reine & grand-inquisiteur. L'incompatibilité que la religion semble avoir mise entre les vœux monastiques & les intrigues du ministère , excita d'abord les murmures contre le jésuite.

SON caractère augmenta l'indignation publique. *Nitard* , capable de dominer sur sa pénitente , ne l'était pas de gouverner un État , n'ayant rien d'un ministre & d'un prêtre que la hauteur & l'ambition , & pas même la dissimulation : il avait osé dire un jour au duc de *Lerme* , même avant de gouverner : C'est vous qui me devez du respect ; j'ai tous les jours votre Dieu dans mes mains , & votre reine à mes pieds. Avec

CH.
CLXXVII.

Le jésuite
Nitard , premier ministre.

CH.
CLXXVII.

cette fierté si contraire à la vraie grandeur , il laissait le trésor sans argent , les places de toute la monarchie en ruine , les ports sans vaisseaux , les armées sans discipline , destituées de chef qui fussent commander : c'est-là sur-tout ce qui contribua aux premiers succès de *Louis XIV*, quand il attaqua son beau-frère & sa belle-mère en 1667, & qu'il leur ravit la moitié de la Flandre , & toute la Franche-Comté.

Le jésuite
Nitard bou-
leversa tout..

ON se souleva contre le jésuite , comme en France on s'était soulevé contre *Mazarin*. *Nitard* trouva sur-tout dans *Don Juan d'Autriche*, bâtard de *Philippe IV*, un ennemi aussi implacable que le grand *Condé* le fut du cardinal. Si *Condé* fut mis en prison , *Don Juan* fut exilé. Ces troubles produisirent deux factions qui partagèrent l'Espagne : cependant il n'y eut point de guerre civile. Elle était sur le point d'éclater , lorsque la reine la prévint , en chassant malgré elle le père *Nitard*, ainsi que la reine *Anne d'Autriche* fut obligée de renvoyer *Mazarin* son ministre ; mais *Mazarin* revint plus puissant que jamais. Le père *Nitard*, renvoyé en 1669, ne put revenir en Espagne : la raison en est que la régente d'Espagne eut un au-

tre confesseur qui s'opposait au retour du premier ; & la régente de France n'eut point de ministre qui lui tint lieu de *Mazarin*.

CH.
CLXXVII.

NITARD alla à Rome , où il sollicita le chapeau de cardinal , qu'on ne donne point à des ministres déplacés. Il y vécut peu accueilli de ses confrères , qui marquent toujours quelque ressentiment à quiconque s'est élevé au-dessus d'eux. Mais enfin il obtint , par ses intrigues & par la faveur de la reine d'Espagne , cette dignité de cardinal que tous les ecclésiastiques ambitionnent ; alors ses confrères les jésuites devinrent ses courtisans.

On le chafse ; il est fait cardinal.

Le règne de *Don Carlos* , *Charles II* , fut aussi faible que celui de *Philippe III* & de *Philippe IV* , comme vous le verrez dans le siècle de *Louis XIV*.



CHAPITRE CLXXVIII.

Des Allemans sous RODOLPHE II, MATHIAS & FERDINAND II. Des malheurs de FRÉDERIC, électeur Palatin. Des conquêtes de GUSTAVE-ADOLPHE. Paix de Westphalie, &c.

CH.
CLXXVIII.

PENDANT que la France reprenait une nouvelle vie sous *Henri IV*, que l'Angleterre florissait sous *Élisabeth*, & que l'Espagne était la puissance prépondérante de l'Europe sous *Philippe II*, l'Allemagne & le Nord ne jouaient pas un si grand rôle.

Si on regarde l'Allemagne comme le siège de l'Empire, cet Empire n'était qu'un vain nom, & on peut observer que depuis l'abdication de *Charles-Quint*, jusqu'au règne de *Léopold*, elle n'a eu aucun crédit en Italie. Les couronnemens à Rome & à Milan furent supprimés comme des cérémonies inutiles; on les regardait auparavant comme essentielles: mais depuis que *Ferdinand I*, frère & successeur de l'empe-

Plus de couronnement
des empereurs
à Rome.

reur *Charles-Quint*, négligea le voyage de Rome, on s'accoutuma à s'en passer. Les prétentions des empereurs sur Rome, celles des papes de donner l'Empire, tombèrent insensiblement dans l'oubli : tout s'est réduit à une lettre de félicitation que le souverain pontife écrit à l'empereur élu. L'Allemagne resta avec le titre d'Empire ; mais faible, parce qu'elle fut toujours divisée. Ce fut une république de princes, à laquelle présidait l'empereur : & ces princes, ayant tous des prétentions les uns contre les autres, entretenrent presque toujours une guerre civile, tantôt sourde, tantôt éclatante, nourrie par leurs intérêts opposés, & par les trois religions de l'Allemagne, plus opposées encore que les intérêts des princes. Il était impossible que ce vaste État partagé en tant de principautés désunies, sans commerce alors, & sans richesses, influât beaucoup sur le système de l'Europe. Il n'était point fort au-dehors ; mais il l'était au-dedans, parce que la nation fut toujours laborieuse & belliqueuse. Si la constitution Germanique avait succombée, si les Turcs avaient envahi une partie de l'Allemagne, & que l'autre eût appelé des maîtres étran-

CH.
CLXXVIII.

CH.
CLXXVIII.

L'Allema-
gne subsiste ;
l'Empire ,
non.

gers, les politiques n'auraient pas manqué de prouver que l'Allemagne, déjà déchirée par elle-même, ne pouvait subsister : ils auraient démontré que la forme singulière de son gouvernement, la multitude de ses princes, la pluralité des religions, ne pouvaient que préparer une ruine, & un esclavage inévitable. Les causes de la décadence de l'ancien Empire Romain n'étaient pas à beaucoup près si palpables ; cependant le corps de l'Allemagne est resté inébranlable, en portant dans son sein tout ce qui semblait devoir le détruire ; & il est difficile d'attribuer cette permanence d'une constitution si compliquée à une autre cause qu'au génie de la nation.

L'ALLEMAGNE avait perdu Metz, Toul & Verdun, en 1552, sous l'empereur *Charles-Quint* ; mais ce territoire, qui était de l'ancienne France, pouvait être regardé plutôt comme une excrescence du corps Germanique, que comme une partie naturelle de cet Etat. *Ferdinand I*, ni ses successeurs, ne firent aucune tentative pour recouvrer ces villes. Les empereurs de la maison d'*Autriche*, devenus rois de Hongrie, eurent toujours les Turcs à craindre, & ne furent pas

en état d'inquiéter la France , quelque faible qu'elle fût , depuis *François II* jusqu'à *Henri IV*. Des princes d'Allemagne purent venir la piller , & le corps de l'Allemagne ne put se réunir pour l'accabler.

FERDINAND I voulut en vain réunir les trois religions qui partageaient l'Empire , & les princes qui se faisaient quelquefois la guerre. L'ancienne maxime , *Divise pour régner* , ne lui convenait pas. Il fallait que l'Allemagne fût réunie pour qu'il fût puissant : mais loin d'être unie , elle fut démembrée. Ce fut précisément de son tems que les chevaliers Teutoniques donnèrent aux Polonais la Livonie , réputée province impériale , dont les Russes sont à présent en possession. Les évêchés de la Saxe & du Brandebourg , tous sécularisés , ne furent pas un démembrement de l'État , mais un grand changement , qui rendit ces princes plus puissans , & l'empereur plus faible.

MAXIMILIEN II fut encore moins souverain que *Ferdinand I*. Si l'Empire avait conservé quelque vigueur , il aurait maintenu ses droits sur les Pays-bas , qui étaient réellement une province impériale. L'empereur & la diète

CH.
CLXXVIII.

État de l'Allemagne.

CH.
CLXXVIII.

étaient les juges naturels. Ces peuples qu'on appela rebelles si long-tems, devaient être mis par les loix au ban de l'Empire : cependant *Maximilien II* laissa le prince d'Orange, *Guillaume le taciturne*, faire la guerre dans les Pays-bas à la tête des troupes Allemandes, sans se mêler de la querelle. En vain cet empereur se fit élire roi de Pologne en 1575, après le départ du roi de France *Henri III*, départ regardé comme une abdication : *Battori*, vaivode de Transilvanie, vassal de l'empereur, l'emporta sur son souverain ; & la protection de la Porte Ottomane, sous laquelle était ce *Battori*, fut plus puissante que la cour de Vienne.

Rodolphe,
empereur très-
médiocre,
bon chymiste.

RODOLPHE II, successeur de son père *Maximilien II*, tint les rênes de l'Empire d'une main encore plus faible. Il était à la fois empereur, roi de Bohême & de Hongrie ; & il n'influa en rien ni sur la Bohême, ni sur la Hongrie, ni sur l'Allemagne, & encore moins sur l'Italie. Les tems de *Rodolphe* semblent prouver qu'il n'est point de règle générale en politique.

Ce prince passait pour être beaucoup plus incapable de gouverner que le roi de France *Henri III*. La conduite du

roi de France lui coûta la vie , & perdit presque le royaume. La conduite de *Rodolphe* , beaucoup plus faible , ne causa aucun trouble en Allemagne. La raison en est qu'en France tous les seigneurs voulurent s'établir sur les ruines du trône , & que les seigneurs Allemands étaient déjà tout établis.

Il y a des tems où il faut qu'un prince soit guerrier. *Rodolphe* , qui ne le fut pas , vit toute la Hongrie envahie par les Turcs. L'Allemagne était alors si mal administrée , qu'on fut obligé de faire une quête publique pour avoir de quoi s'opposer aux conquérans Ottomans. Des troncés furent établis aux portes de toutes les églises : c'est la première guerre qu'on ait faite avec des aumônes ; elle fut regardée comme sainte , & n'en fut pas plus heureuse ; & , sans les troubles du ferrail , il est vraisemblable que la Hongrie restait pour jamais sous le pouvoir de Constantinople.

On vit précisément en Allemagne , sous cet empereur , ce qu'on venait de voir en France sous *Henri III* ; une ligue catholique contre une ligue protestante , sans que le souverain pût arrêter les efforts ni de l'une , ni de l'autre.

CH.
CLXXVIII.

Guerre faite
par aumônes.

CH.
CLXXVIII.

Lignes catholique & protestante en Allemagne, cause de la mort du roi *Henri IV.*

tre. La religion, qui avait été si long-tems la cause de tant de troubles dans l'Empire, n'en était plus que le prétexte. Il s'agissait de la succession aux duchés de Clèves & de Juliers. C'était encore une suite du gouvernement féodal, & on ne pouvait guères décider, que par les armes, à qui ces fiefs appartenaient. Les maisons de *Saxe*, de *Brandebourg*, de *Neubourg*, les disputaient. L'archiduc *Léopold*, cousin de l'empereur, s'était mis en possession de Clèves, en attendant que l'affaire fût jugée. Cette querelle fut, comme nous l'avons vu, l'unique cause de la mort de *Henri IV.* Il allait marcher au secours de la ligue protestante. Ce prince victorieux, suivi de troupes aguerries, des plus grands Généraux, & des meilleurs ministres de l'Europe, était près de profiter de la faiblesse de *Rodolphe* & de *Philippe III.*

LA mort de *Henri IV.*, qui fit avorter cette grande entreprise, ne rendit pas *Rodolphe* plus heureux. Il avait cédé la Hongrie, l'Autriche, la Moravie à son frère *Mathias*, lorsque le roi de France se préparait à marcher contre lui; & lorsqu'il fut délivré d'un ennemi si redoutable, il fut encore obligé

de céder la Bohême à ce même *Mathias* ; & en conservant le titre d'empereur, il vécut en homme privé.

CH.
CLXXVIII.

Tout se fit sans lui sous son empire : il ne s'était pas même mêlé de la singulière affaire de ce *Gerhard de Truchses*, électeur de Cologne, qui voulut garder son archevêché & sa femme, & qui fut chassé de son électorat par les armes de ses chanoines & de son compétiteur. Cette inaction singulière venait d'un principe plus singulier encore dans un empereur. La philosophie qu'il cultivait, lui avait appris tout ce qu'on pouvait savoir alors, excepté à remplir ses devoirs de souverain. Il aimait beaucoup mieux s'instruire avec le fameux *Ticho-Brahé*, que de tenir les États de Hongrie & de Bohême.

LES fameuses tables astronomiques de *Ticho-Brahé* & de *Képler* portent le nom de cet empereur ; elles sont connues sous le nom de *Tables Rodolphines*, comme celles qui furent composées au douzième siècle, en Espagne, par deux Arabes, portèrent le nom du roi *Alphonse*. Les Allemans se distinguaient principalement dans ce siècle, par les commencemens de la véritable physique. Ils ne réussirent jamais dans

L'empereur
Rodolphe, astronome.

CH.
CLXXVIII.

les arts de goût , comme les Italiens ; à peine même s'y adonnèrent-ils. Ce n'est jamais qu'aux esprits patiens & laborieux qu'appartient le don de l'invention dans les sciences naturelles. Ce génie se remarquait depuis long-tems en Allemagne , & s'étendait à leurs voisins du Nord. *Ticho-Brahé* était Danois. Ce fut une chose bien extraordinaire, sur-tout dans ce tems-là, de voir un gentilhomme Danois dépenser cent mille écus de son bien à bâtir , avec le secours de *Frédéric II* , roi de Danemarck , non-seulement un observatoire , mais une petite ville habitée par plusieurs savans : elle fut nommée *Uranibourg*, la ville des astres. *Ticho-Brahé* avait, à la vérité , la faiblesse commune d'être persuadé de l'astrologie judiciaire ; mais il n'en était ni moins bon astronome , ni moins habile mécanicien. Sa destinée fut celle des grands-hommes ; il fut persécuté dans sa patrie après la mort du roi son protecteur ; mais il en trouva un autre dans l'empereur *Rodolphe* , qui le dédommagea de toutes ses pertes , & de toutes les injustices des cours.

Copernic.

COPERNIC avait trouvé le vrai système du monde , avant que *Ticho-*

Brahé inventât le sien , qui n'est qu'ingénieux. Le trait de lumière qui éclaire aujourd'hui le monde , partit de la petite ville de Thorn dans la Prusse Polonoise , dès le milieu du seizième siècle.

KÉPLER , né dans le duché de Wirtemberg , devina au commencement du dix-septième siècle les loix mathématiques du cours des astres , & fut regardé comme un législateur en astronomie. Le chancelier *Bacon* proposait alors de nouvelles sciences : mais *Copernic* & *Képler* en inventaient. L'antiquité n'avait point fait de plus grands efforts , & la Grèce n'avait pas été illustrée par de plus belles découvertes : mais les autres arts fleurirent à la fois en Grèce , au lieu qu'en Allemagne la physique seule fut cultivée par un petit nombre de sages inconnus à la multitude : cette multitude était grossière ; il y avait de vastes provinces où les hommes pensaient à peine , & on ne savait que se haïr pour la religion.

ENFIN , la ligue catholique & la protestante plongèrent l'Allemagne dans une guerre civile de trente années , qui la réduisit dans un état plus déplorable que n'avait été celui de la France

CH.
CLXXVIII.

Képler.

Causes de
la guerre de
trente ans.

CH.
CLXXVIII.

avant le règne paisible & heureux de *Henri IV.*

EN l'an 1619, époque de la mort de l'empereur *Mathias*, successeur de *Rodolphe*, l'Empire allait échapper à la maison d'*Autriche* ; mais *Ferdinand*, archiduc de *Gratz*, réunit enfin les suffrages en sa faveur. *Maximilien de Bavière*, qui lui disputait l'Empire, le lui céda ; il fit plus, il soutint le trône impérial aux dépens de son sang & de ses trésors, & affermit la grandeur d'une maison qui depuis écrâsa la sienne. Deux branches de la maison de *Bavière* réunies auraient pu changer le sort de l'Allemagne ; ces deux branches sont celles des électeurs Palatins, & des ducs de *Bavière*. Deux grands obstacles s'opposaient à leur intelligence ; la rivalité, & la différence des religions. L'électeur Palatin, *Frédéric*, était réformé ; le duc de *Bavière*, catholique. Cet électeur Palatin fut un des plus malheureux princes de son tems, & la cause des longs malheurs de l'Allemagne.

JAMAIS les idées de liberté n'avaient plus prévalu dans l'Europe que dans ces tems-là. La Hongrie, la Bohême & l'*Autriche* même étaient aussi jalou-

ses que les Anglais de leurs privilèges. Cet esprit dominait en Allemagne depuis les derniers tems de *Charles-Quint*. L'exemple des sept Provinces-unies était sans cesse présent à des peuples qui prétendaient avoir les mêmes droits, & qui croyaient avoir plus de forces que la Hollande.

QUAND l'empereur *Mathias* fit élire en 1618, son cousin, *Ferdinand de Gratz*, roi désigné de Hongrie & de Bohême; quand il lui fit céder l'Autriche par les autres archiducs, la Hongrie, la Bohême, l'Autriche se plainquirent également qu'on n'eût pas eu assez d'égard au droit des États. La religion entra dans les griefs des Bohémiens, & alors la fureur fut extrême. Les protestans voulurent rétablir des temples, que les catholiques avaient fait abattre. Le conseil d'État de *Mathias* & de *Ferdinand*, se déclara contre les protestans; ceux-ci entrèrent au conseil, & précipitèrent de la salle dans la rue trois principaux magistrats. Cet emportement ne caractérise que la violence du peuple, violence presque toujours plus grande que les tyrannies dont il se plaint. Mais ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que les révoltés préten-

CH.
CLXXVIII.

Liberté Germanique.

CH.
CLXXVIII.

dirent par un manifeste qu'ils n'avaient fait que suivre les loix, & qu'ils avaient le droit de jeter par les fenêtres les conseillers qui les opprimaient. L'Autriche prit le parti de la Bohême, & ce fut parmi ces troubles que *Ferdinand de Gratz* fut élu empereur.

Guerre de
trente ans.

SA nouvelle dignité n'en imposa point aux protestans de Bohême, qui étaient alors très-considérables : ils se crurent en droit de destituer le roi qu'ils avaient élu ; & ils offrirent leur couronne à l'électeur Palatin, gendre du roi d'Angleterre *Jacques I.* Il accepta ce trône, sans avoir assez de force pour s'y maintenir. Son parent, *Maximilien de Bavière*, avec les troupes impériales & les siennes, lui fit perdre, à la bataille de Prague, & sa couronne, & son palatinat.

19 Novemb.
1620.

CETTE journée fut le commencement de ce carnage de trente années. La victoire de Prague décida pour quelque tems l'ancienne querelle des princes de l'Empire & de l'empereur : elle rendit *Ferdinand II* despotique. Il mit l'électeur Palatin au ban de l'Empire, par un simple arrêt de son conseil aulique, & proscrivit tous les princes & tous les seigneurs de son parti, au mé-

1621.

pris des capitulations impériales , qui ne pouvaient être un frein que pour les faibles.

L'ÉLECTEUR Palatin fuyait en Silésie , en Danemarck , en Hollande , en Angleterre , en France ; il fut au nombre des princes infortunés à qui manqua toujours la fortune , privé de toutes les ressources sur lesquelles il devait compter. Il ne fut point secouru par son beau-père le roi d'Angleterre , qui se refusa aux cris de sa nation , aux sollicitations de son gendre , & aux intérêts du parti protestant dont il pouvait être le chef ; il ne fut point aidé par *Louis XIII* , malgré l'intérêt visible qu'avait ce prince à empêcher les princes d'Allemagne d'être opprimés. *Louis XIII* n'était point alors gouverné par le cardinal de *Richelieu*. Il ne resta bientôt à la maison *Palatine* , & à l'union protestante d'Allemagne , d'autres secours que deux guerriers qui avaient chacun une petite armée vagabonde , comme les *Condottieri* d'Italie : l'un était un prince de *Brunsvick* , qui n'avait pour tout État que l'administration , ou l'usurpation de l'évêché d'*Halberstadt* ; il s'intitulait *ami de Dieu* , & ennemi des prêtres , & méritait ce

CH.
CLXXVIII.

Malheurs de
l'électeur Pa-
latin,

Deux princes
déclarent la
guerre à tous
les prêtres.

CH.
CLXXVIII.

1623.
Empereur
absolu.

dernier titre , puisqu'il ne subsistait que du pillage des églises : l'autre soutien de ce parti alors ruiné était un aventurier bâtard de la maison de *Mansfeld* , aussi digne du titre d'*ennemi des prêtres* que le prince de Brunsvick. Ces deux secours pouvaient bien servir à désoler une partie de l'Allemagne , mais non pas à rétablir le Palatin , & l'équilibre des princes. L'empereur , affermi alors en Allemagne , assemble une diète à Ratisbonne , dans laquelle il déclare que, *l'électeur Palatin s'étant rendu criminel de lèse-majesté , ses États , ses biens , ses dignités , sont dévolus au domaine impérial ; mais que , ne voulant pas diminuer le nombre des électeurs , il veut , commande , & ordonne , que Maximilien de Bavière soit investi de l'électorat Palatin.* Il donna en effet cette investiture du haut du trône , & son vice-chancelier prononça que l'empereur conférait cette dignité de *sa pleine puissance.*

Dévastation
de l'Allema-
gne.

LA ligue protestante , près d'être écrasée , fit de nouveaux efforts pour prévenir sa ruine entière. Elle mit à sa tête le roi de Danemarck , *Christiern IV.* L'Angleterre fournit quelque argent ; mais ni l'argent des Anglais , ni

les troupes de Danemarck , ni *Brunsvick* , ni *Mansfeld* , ne prévalurent contre l'empereur , & ne servirent qu'à dévaster l'Allemagne. *Ferdinand II* triomphait de tout par les mains de ses deux Généraux, le duc de *Valstein* , & le comte *Tilly*. Le roi de Danemarck était toujours battu à la tête de ses armées ; & *Ferdinand* , sans sortir de sa maison , était victorieux & tout-puissant.

CH.
CLXXVIII.

IL mettait au ban de l'Empire le duc de Meckelbourg l'un des chefs de l'union protestante , & donnait ce duché à *Valstein* , son Général. Il proscrivait de même le duc *Charles de Mantoue* , pour s'être mis en possession , sans ses ordres, de son pays qui lui appartenait par les droits du sang. Les troupes impériales surprirent & saccagèrent Mantoue ; elles répandirent la terreur en Italie. Il commençait à resserrer cette ancienne chaîne qui avait lié l'Italie à l'Empire , & qui était relâchée depuis si long-tems. Cent cinquante mille soldats , qui vivaient à discrétion dans l'Allemagne , rendaient sa puissance absolue. Cette puissance s'exerçait alors sur un peuple bien malheureux ; on en peut juger par la monnoie , dont la

L'Italie esclavée.

CH.
CLXXVIII.

valeur numéraire était alors quatre fois au-dessus de la valeur ancienne, & qui était encore altérée. Le duc de *Valstein* disait publiquement, que le tems était venu de réduire les électeurs à la condition des ducs & pairs de France, & les évêques à la qualité de chapelains de l'empereur. C'est ce même *Valstein* qui voulut depuis se rendre indépendant, & qui ne voulait asservir ses supérieurs, que pour s'élever sur eux.

Ferdinand II
se croit arbi-
tre de l'Euro-
pe.

L'USAGE que *Ferdinand II* faisait de son bonheur & de sa puissance, fut ce qui détruisit l'un & l'autre. Il voulut se mêler, en maître, des affaires de la Suède & de la Pologne, & prendre parti contre le jeune *Gustave-Adolphe*, qui soutenait alors ses prétentions contre le roi de Pologne *Sigismond* son parent. Ainsi, ce fut lui-même qui en forçant ce prince à venir en Allemagne, prépara sa propre ruine. Il hâta encore son malheur, en réduisant les princes protestans au désespoir.

FERDINAND II se crut avec raison assez puissant pour casser la paix de Passau, faite par *Charles-Quint*; pour ordonner de sa seule autorité à tous les princes, à tous les seigneurs, de rendre les évêchés & les bénéfices dont
ils

ils s'étaient emparés. Cet édit est encore plus fort que celui de la révocation de l'édit de Nantes, qui a fait tant de bruit sous *Louis XIV.* Ces deux entreprises semblables ont eu des succès bien différens. *Gustave-Adolphe*, appelé alors par les princes protestans, que le roi de Danemarck n'osait plus secourir, vint les venger en se vengeant lui-même.

L'EMPEREUR voulait rétablir l'Eglise pour en être le maître; & le cardinal de *Richelieu* se déclara contre lui. Rome même le traversa. La crainte de sa puissance était plus forte que l'intérêt de la religion. Il n'était pas plus extraordinaire, que le ministre du roi très-Chrétien, & la cour de Rome même, soutinssent le parti protestant contre un empereur redoutable, qu'il ne l'avait été de voir *François I* & *Henri II* ligués avec les Turcs, contre *Charles-Quint*. C'est la plus forte démonstration que la religion se tait quand l'intérêt parle.

ON aime à attribuer toutes les grandes choses à un seul homme, quand il en a fait quelques-unes. C'est un préjugé fort commun en France, que le cardinal de *Richelieu* attira seul les ar-

CH.
CLXXVIII.

Le grand
Gustave en
Allemagne.

mes de *Gustave-Adolphe* en Allemagne, & prépara seul cette révolution. Mais il est évident qu'il ne fit autre chose que profiter des conjonctures. *Ferdinand II* avait en effet déclaré la guerre à *Gustave*; il voulait lui enlever la Livonie, dont ce jeune conquérant s'était emparé; il soutenait contre lui *Sigismond* son compétiteur au royaume de Suède; il lui refusait le titre de roi. L'intérêt, la vengeance & la fierté appellaient *Gustave* en Allemagne; & quand même, lorsqu'il fut en Poméranie, le ministère de France ne l'eût pas assisté de quelque argent, il n'en aurait pas moins tenté la fortune des armes dans une guerre déjà commencée.

1631.

IL était vainqueur en Poméranie, quand la France fit son traité avec lui. Trois cent mille francs une fois payés, & neuf cent mille par an qu'on lui donna, n'étaient ni un objet important, ni un grand effort de politique, ni un secours suffisant. *Gustave-Adolphe* fit tout par lui-même. Arrivé en Allemagne avec moins de quinze mille hommes, il en eut bientôt près de quarante mille, en recrutant dans le pays qui les nourrissait, en faisant servir l'Allemagne même à ses conquêtes en

Succès de
Gustave.

Allemagne. Il force l'électeur de Brandebourg, à lui assurer la forteresse de Spandau & tous les passages ; il force l'électeur de Saxe à lui donner ses propres troupes à commander.

L'ARMÉE impériale commandée par *Tilly*, est entièrement défaite aux portes de *Leipsick*. Tout se soumet à lui des bords de l'Elbe, à ceux du Rhin. Il rétablit tout d'un coup le duc de Meckelbourg dans ses États, à un bout de l'Allemagne, & il est déjà à l'autre bout, dans le Palatinat, après avoir pris Mayence.

L'EMPEREUR, immobile dans Vienne, tombé en moins d'une campagne de ce haut degré de grandeur qui avait paru si redoutable, est réduit à demander au pape *Urbain VIII* de l'argent, & des troupes ; on lui refusa l'un & l'autre. Il veut engager la cour de Rome à publier une croisade contre *Gustave*. Le saint-père promet un jubilé au lieu de croisade. *Gustave* traverse en victorieux toute l'Allemagne ; il amène dans Munich l'électeur Palatin, qui eut du moins la consolation d'entrer dans le palais de celui qui l'avait dépossédé. Cet électeur allait être rétabli dans son palatinat, & même dans le royaume de

CH.
CLXXVIII.

Baraille de
Leipsick.
17 Septemb.
1631.

Le pape
bien-aise.

CH.
CLXXVIII.

Gustave tué,
6 Novembre,
1632.

Bohême, par les mains du conquérant, lorsqu'à la seconde bataille auprès de Leipfick, dans les plaines de Lutzen, *Gustave* fut tué au milieu de sa victoire. Cette mort fut fatale au palatin, qui, étant alors malade, & croyant être sans ressource, termina sa malheureuse vie.

Si l'on demande comment autrefois des essains, venus du Nord, conquièrent l'Empire Romain, qu'on voye ce que *Gustave* a fait en deux ans contre des peuples plus belliqueux que n'était alors cet Empire, & on ne sera point étonné.

C'EST un évènement bien digne d'attention, que ni la mort de *Gustave*, ni la minorité de sa fille *Christine*, reine de Suède, ni la sanglante défaite des Suédois à Nortlingue, ne nuisirent point à la conquête. Ce fut alors que le ministère de France joua, en effet, le rôle principal : il fit la loi aux Suédois, & aux princes protestans d'Allemagne, en les soutenant ; & ce fut ce qui valut depuis l'Alsace au roi de France, aux dépens de la maison d'*Autriche*.

GUSTAVE - ADOLPHE avait laissé après lui de très-grands Généraux qu'il avait formés : c'est ce qui est arrivé à presque tous les conquérans. Ils furent

Suédois toujours vainqueurs.

secondés par un héros de la maison de *Saxe*, *Bernard de Veimar*, descendant de l'ancienne branche électoral depossédée par *Charles-Quint*, & respirant encore la haine contre la maison d'*Autriche*. Ce prince n'avait pour tout bien qu'une petite armée qu'il avait levée dans ces tems de trouble, formée & aguerrie par lui, & dont la solde était au bout de leurs épées. La France payait cette armée, & payait alors les Suédois. L'empereur, qui ne sortait point de son cabinet, n'avait plus de grand Général à leur opposer. Il s'était défait lui-même du seul homme qui pouvait rétablir ses armes & son trône; il craignit que ce fameux duc de *Valstein*, auquel il avait donné un pouvoir sans bornes sur les armées, ne se servît contre lui de ce pouvoir dangereux. Il fit assassiner ce Général, qui voulait être indépendant.

Valstein assassiné,
3 Février,
1634.

C'EST ainsi que *Ferdinand I* s'était défait, par un assassinat, du cardinal *Martinusius*, trop puissant en Hongrie, & que *Henri III* avait fait périr le cardinal & le duc de *Guise*.

Si *Ferdinand II* avait commandé lui-même ses armées, comme il le devait, dans ces conjonctures critiques, il n'eût

CH.
CLXXVIII.

point en besoin de recourir à cette vengeance des faibles, qu'il crut nécessaire, & qui ne le rendit pas plus heureux.

JAMAIS l'Allemagne ne fut plus humiliée que dans ce tems : un chancelier Suédois y dominait, & y tenait sous sa main tous les princes protestans. Ce chancelier *Oxenstiern*, animé d'abord de l'esprit de *Gustave-Adolphe* son maître, ne voulait point que les Français partageassent le fruit des conquêtes de *Gustave* ; mais après la bataille de Nortlingue, ii fut obligé de prier le ministre Français de daigner s'emparer de l'Alsace, sous le titre de protecteur. Le cardinal de *Richelieu* promit l'Alsace à *Bernard de Veimar*, & fit ce qu'il put pour l'assurer à la France. Jusques-là ce ministère avait temporisé, & agi sous main ; mais alors il éclata. Il déclara la guerre aux deux branches de la maison d'*Autriche*, affaiblies toutes les deux en Espagne & dans l'Empire. C'est - là le fort de cette guerre de trente années. La France, la Suède, la Hollande, la Savoie, attaquaient à la fois la maison d'*Autriche*, & le vrai système de *Henri IV* était suivi.

Mort de *Ferdinand II*, le
15 Février,
1637.

FERDINAND II mourut dans ces

tristes circonstances, à l'âge de cinquante-neuf ans, après dix-huit ans d'un règne toujours troublé par des guerres intestines & étrangères, n'ayant jamais combattu que de son cabinet. Il fut très-malheureux, puisque dans ses succès, il se crut obligé d'être sanguinaire, & qu'il fallut soutenir ensuite de grands revers. L'Allemagne était plus malheureuse que lui; ravagée tour-à-tour par elle-même, par les Suédois & les Français, éprouvant la famine, la disette, & plongée dans la barbarie, suite inévitable d'une guerre si longue & si malheureuse.

FERDINAND II a été loué comme un grand empereur, & l'Allemagne ne fut jamais plus à plaindre que sous son gouvernement; elle avait été heureuse sous ce *Rodolphe II* qu'on méprise.

FERDINAND II laissa l'Empire à son fils *Ferdinand III*, déjà élu roi des Romains; mais il ne lui laissa qu'un Empire déchiré, dont la France & la Suède partagèrent les dépouilles.

Sous le règne de *Ferdinand III*, la puissance Autrichienne déclina toujours. Les Suédois, établis dans l'Allemagne, n'en sortirent plus; la France,

CH.
CLXXVIII.

Ferdinand III.

CH.
CLXXVIII.

jointe à eux , soutenait toujours le parti protestant de son argent & de ses armes ; & quoiqu'elle fût elle-même embarrassée dans une guerre d'abord malheureuse contre l'Espagne , quoique le ministère eût souvent des conspirations ou des guerres civiles à étouffer , cependant elle triompha de l'Empire , comme un homme blessé terrasse , avec du secours , un ennemi plus blessé que lui.

Veimar.

LE duc *Bernard de Veimar* , descendant de l'infortuné duc de Saxe , dépossédé par *Charles-Quint* , vengea sur l'Autriche , les malheurs de sa race. Il avait été l'un des Généraux de *Gustave* , & il n'y eut pas un seul de ces Généraux , qui , depuis sa mort , ne soutînt la gloire de la Suède. Le duc de *Veimar* fut le plus fatal de tous à l'empereur. Il avait commencé , à la vérité , par perdre la grande bataille de *Nortlingue* ; mais ayant depuis rassemblé , avec l'argent de la France , une armée qui ne reconnaissait que lui , il gagna quatre batailles en moins de quatre mois , contre les impériaux. Il comptait se faire une souveraineté le long du Rhin. La France même lui garantissait par son traité la possession de l'Alsace.

1639.

CE nouveau conquérant mourut à

trente-cinq ans , & légua son armée à ses frères , comme on-légué son patrimoine. Mais la France , qui avait plus d'argent que les frères du duc de *Veimar* , acheta l'armée , & continua les conquêtes pour elle. Le maréchal de *Guébriant* , le vicomte de *Turenne* , & le duc d'*Enghien* , depuis le grand *Condé* , achevèrent ce que le duc de *Veimar* avait commencé. Les Généraux Suédois , *Bannier* , *Torstenfon* , pressaient l'Autriche d'un côté , tandis que *Turenne* & *Condé* l'attaquaient de l'autre.

FERDINAND III, fatigué de tant de secousses , fut obligé de conclure enfin la paix de Vestphalie. Les Suédois & les Français furent , par ce fameux traité , les législateurs de l'Allemagne dans la politique & dans la religion. La querelle des empereurs & des princes de l'Empire , qui durait depuis sept-cents ans , fut enfin terminée. L'Allemagne fut une grande aristocratie composée d'un roi , des électeurs , des princes , & des villes impériales. Il fallut que l'Allemagne , épuisée , payât encore cinq millions de rixdales aux Suédois , qui l'avaient dévastée & pacifiée. Les rois de Suède devinrent princes de l'Empire , en se faisant céder la plus belle

Paix de Vestphalie.

1648.

CH.
CLXXVIII.

partie de la Poméranie , Stettin , Vismar , Rugen , Verden , Brême , & des territoires considérables. Le roi de France devint landgrave d'Alsace , sans être prince de l'Empire.

LA maison *Palatine* fut enfin rétablie dans ses droits , excepté dans le haut Palatinat , qui demeura à la branche de *Bavière*. Les prétentions des moindres gentils-hommes furent discutées devant les plénipotentiaires , comme dans une cour suprême de justice. Il y eut cent quarante restitutions d'ordonnées , & qui furent faites. Les trois religions , la romaine , la luthérienne , & la calviniste , furent également autorisées. La chambre impériale fut composée de vingt-quatre membres protestans , & de vingt-six catholiques , & l'empereur fut obligé de recevoir six protestans jusques dans son conseil aulique à Vienne.

État de l'Allemagne.

L'ALLEMAGNE sans cette paix fût devenue ce qu'elle était sous les descendans de *Charlemagne* , un pays presque sauvage. Les villes étaient ruinées de la Silésie jusqu'au Rhin , les campagnes en friche , les villages déserts : la ville de Magdebourg , réduite en cendres par le Général impérial *Tilly* , n'é-

tait point rebâtie : le commerce d'Augsbourg & de Nuremberg avait péri. Il ne restait guères de manufactures que celles de fer & d'acier : l'argent était d'une rareté extrême ; toutes les commodités de la vie ignorées ; les mœurs se ressentaient de la dureté que trente ans de guerre avaient mise dans tous les esprits. Il a fallu un siècle entier pour donner à l'Allemagne tout ce qui lui manquait. Les réfugiés de France ont commencé à y porter cette réforme, & c'est de tous les pays celui qui a tiré le plus d'avantages de la révocation de l'édit de Nantes. Tout le reste s'est fait de soi-même & avec le tems. Les arts se communiquent toujours de proche en proche ; & enfin l'Allemagne est devenue aussi florissante que l'était l'Italie au seizième siècle, lorsque tant de princes entretenaient à l'envi dans leurs cours la magnificence & la politesse.

CH.
CLXXVIII.



CHAPITRE CLXXIX.

De l'Angleterre jusqu'à l'année 1641.

CH.
CLXXIX.

Décadence
passagère de
l'Angleterre.

SI l'Espagne s'affaiblit après *Philippe II*, si la France tomba dans la décadence & dans le trouble après *Henri IV* jusqu'aux grands succès du cardinal de *Richelieu*, l'Angleterre déchet longtemps depuis le règne d'*Élizabeth*. Son successeur, *Jacques I*, devait avoir plus d'influence qu'elle dans l'Europe, puisqu'il joignait à la couronne d'Angleterre celle d'Écosse; & cependant son règne fut bien moins glorieux.

IL est à remarquer que les loix de la succession au trône, n'avaient pas en Angleterre cette sanction & cette force incontestable qu'elles ont en France & en Espagne. On compte pour un des droits de *Jacques*, le testament d'*Élizabeth* qui l'appelait à la couronne : & *Jacques* avait craint de n'être pas nommé dans le testament d'une reine respectée, dont les dernières volontés auraient pu diriger la nation.

MALGRÉ ce qu'il devait au testament

d'*Élizabeth*, il ne porta point le deuil de la meurtrière de sa mère. Dès qu'il fut reconnu roi, il crut l'être de droit divin; il se faisait traiter par cette raison de *sacrée majesté*. Ce fut-là le premier fondement du mécontentement de la nation, & des malheurs inouïs de son fils & de sa postérité.

CH.
CLXXIX.

DANS le tems paisible des premières années de son règne, il se forma la plus horrible conspiration qui soit jamais entrée dans l'esprit humain : tous les autres complots qu'ont produit la vengeance, la politique, la barbarie des guerres civiles, le fanatisme même, n'approchent pas de l'atrocité de la conjuration des poudres. Les catholiques romains d'Angleterre s'étaient attendus à des condescendances que le roi n'eut point pour eux; quelques-uns, possédés plus que les autres de cette fureur de parti, & de cette mélancolie sombre qui détermine aux grands crimes, résolurent de faire régner leur religion en Angleterre, en exterminant d'un seul coup le roi, la famille royale, & tous les pairs du royaume. Un *Perci*, de la maison de *Northumberland*, un *Catesbi*, & plusieurs autres, conçurent l'idée de mettre trente-six

Conspiration
des poudres.

Fév. 1605.

CH.
CXXIX.

tonneaux de poudre sous la chambre où le roi devait haranguer son parlement. Jamais crime ne fut d'une exécution plus facile, & jamais succès ne parut plus assuré. Personne ne pouvait soupçonner une entreprise si inouïe ; aucun empêchement n'y pouvait mettre obstacle. Les trente-tix barils de poudre, achetés en Hollande en divers tems, étaient déjà placés sous les solives de la chambre, dans une cave de charbon louée depuis plusieurs mois par *Perci*. On n'attendait que le jour de l'assemblée ; il n'y aurait eu à craindre que le remords de quelque conjuré ; mais les jésuites *Garnet & Oldecorn*, auxquels ils s'étaient confessés, avaient écarté les remords. *Perci*, qui allait sans pitié faire périr la noblesse & le roi, eut pitié d'un de ses amis nommé *Montéagle*, pair du royaume, & ce seul mouvement d'humanité fit avorter l'entreprise. Il écrivit par une main étrangère à ce pair : *Si vous aimez votre vie, n'assistez point à l'ouverture du parlement ; DIEU & les hommes concourent à punir la perversité du tems : le danger sera passé en aussi peu de tems que vous en mettrez à brûler cette lettre.*

PERCI dans sa sécurité ne croyait pas

possible qu'on devinât que le parlement entier devait périr par un amas de poudre : cependant , la lettre ayant été lue dans le conseil du roi , & personne n'ayant pu conjecturer la nature du complot , dont il n'y avait pas le moindre indice , le roi réfléchissant sur le peu de tems que le danger devait durer , imagina précisément quel était le dessein des conjurés. On va par son ordre , la nuit même qui précédait le jour de l'assemblée , visiter les caves sous la salle : on trouve un homme à la porte avec une mèche , & un cheval qui l'attendait : on trouve les trente-six tonneaux.

PERCI & les chefs , au premier avis de la découverte , eurent encore le tems de rassembler cent cavaliers catholiques , & vendirent chèrement leurs vies. Huit conjurés seulement furent pris & exécutés. Les deux jésuites périrent du même supplice. Le roi soutint publiquement qu'ils avaient été légitimement condamnés : leur Ordre les soutint innocens , & en fit des martyrs. Tel était l'esprit du tems dans tous les pays où les querelles de la religion aveuglaient & pervertissaient les hommes.

CEPENDANT la conspiration des pou-

Jésuites
exécutés.

CH.
CLXXIX.

dres fut le seul grand exemple d'atrocité que les Anglais donnèrent au monde sous le règne de *Jacques I.* Loin d'être persécuteur, il embrassait ouvertement le tolérantisme; il censura vivement les presbytériens, qui enseignaient alors que l'enfer est nécessairement le partage de tout catholique romain.

Son règne fut une paix de vingt-deux années : le commerce florissait; la nation vivait dans l'abondance. Ce règne fut pourtant méprisé au-dehors & au-dedans; il le fut au-dehors, parce qu'étant à la tête du parti protestant en Europe, il ne le soutint pas contre le parti catholique dans sa grande crise de la guerre de Bohême, & que *Jacques* abandonna son gendre l'électeur Palatin; négociant quand il fallait combattre; trompé à la fois par la cour de Vienne, & par celle de Madrid; envoyant toujours de célèbres ambassades, & n'ayant jamais d'alliés.

*Jacques sans
crédit.*

Son peu de crédit chez les nations étrangères, contribua beaucoup à le priver de celui qu'il devait avoir chez lui. Son autorité en Angleterre éprouva un grand déchet par le creuset où il la mit lui-même en voulant lui

donner trop de poids & trop d'éclat, ne cessant de dire à son parlement que DIEU l'avait fait maître absolu, que tous leurs privilèges n'étaient que des concessions de la bonté des rois. Par-là il excitait les parlemens à examiner les bornes de l'autorité royale & l'étendue des droits de la nation. On chercha dès-lors à poser des limites qu'on ne connaissait pas bien encore.

L'ÉLOQUENCE du roi ne servit qu'à lui attirer des critiques sévères : on ne rendit pas à son érudition toute la justice qu'il croyait mériter. *Henri IV* ne l'appelait jamais que *Maître Jacques* ; & ses sujets ne lui donnaient pas des titres plus flatteurs. Aussi il disait à son parlement : *Je vous ai joué de la flutte , & vous n'avez point dansé ; je vous ai chanté des lamentations , & vous n'avez point été attendris.* Mettant ainsi ses droits en compromis par de vains discours mal reçus, il n'obtint presque jamais l'argent qu'il demandait. Ses libéralités & son indigence l'obligèrent, comme plusieurs autres princes, de vendre des dignités & des titres que la vanité paie toujours chèrement. Il créa deux-cents chevaliers baronnets héréditaires ; ce fai-

CH.
CLXXIX.

ble honneur fut payé deux mille livres sterling par chacun d'eux. Toute la prérogative de ces baronnets consistait à passer devant les chevaliers : ni les uns ni les autres n'entraient dans la chambre des pairs ; & le reste de la nation fit peu de cas de cette distinction nouvelle.

Favoris gouvernent l'Europe.

CE qui aliéna sur-tout les Anglais de lui , ce fut son abandonnement à ses favoris. *Louis XIII*, *Philippe III* & *Jacques*, avaient en même tems le même faible ; & tandis que *Louis XIII* était absolument gouverné par *Cadenet*, créé duc de *Luines* ; *Philippe III*, par *Sandoval*, fait duc de *Lerme* ; *Jacques* l'était par un Écossais nommé *Carr*, qu'il fit comte de *Sommerfet* ; & depuis il quitta ce favori pour *George Villers*, comme une femme abandonne un amant pour un autre.

CE *George Villers* est ce même *Buckingham*, fameux alors dans l'Europe par les agrémens de sa figure, par ses galanteries, & par ses prétentions. Il fut le premier gentil-homme qui fut duc en Angleterre, sans être parent ou allié des rois. C'était un de ces caprices de l'esprit humain, qu'un roi théologien, écrivant sur la controverse, se li-

vrât sans réserve à un héros de roman. *Buckingham* mit dans la tête du prince de Galles, qui fut depuis l'infortuné *Charles I*, d'aller, déguisé & sans aucune suite, faire l'amour dans Madrid à l'infante d'Espagne, dont on ménageait alors le mariage avec ce jeune prince; s'offrant à lui servir d'écuyer dans ce voyage de chevalerie errante. *Jacques*, que l'on appelait le *Salomon d'Angleterre*, donna les mains à cette bizarre aventure, dans laquelle il hazardait la sûreté de son fils. Plus il fut obligé de ménager alors la branche d'*Autriche*, moins il put servir la cause protestante, & celle du Palatin son gendre.

POUR rendre l'aventure complète, le duc de *Buckingham*, amoureux de la duchesse *Olivarès*, outragea de paroles le duc son mari, premier ministre, rompit le mariage avec l'infante, & ramena le prince de Galles en Angleterre aussi précipitamment qu'il en était parti. Il négocia aussi-tôt le mariage de *Charles* avec *Henriette*, fille de *Henri IV*, & sœur de *Louis XIII*; &, quoiqu'il se laissât emporter en France à de plus grandes témérités qu'en Espagne, il réussit. Mais *Jacques*

CH.
CLXXIX.

ne regagna jamais dans sa nation le crédit qu'il avait perdu. Ces prérogatives de la majesté royale, qu'il mêlait dans tous ses discours, & qu'il ne soutint pas par ses actions, firent naître une faction qui depuis renversa le trône, & en disposa plus d'une fois après l'avoir souillé de sang. Cette faction fut celle des puritains, qui subsiste encore en partie sous le nom de *Wighs*; & le parti opposé, qui fut celui de l'Église anglicane, & de l'autorité royale, a pris le nom de *Toris*. Ces animosités inspirèrent dès-lors à la nation un esprit de dureté, de violence & de tristesse, qui étouffa le germe des sciences & des arts à peine développé.

Sciences &
arts.

QUELQUES génies du tems d'*Élizabeth* avaient défriché le champ de la littérature, toujours inculte jusqu'alors en Angleterre. *Shakespear*, & après lui *Benjohnson*, avaient dégrossi le théâtre. *Spencer* avait ressuscité la poésie épique. *François Bacon*, plus estimable dans ses travaux littéraires, que dans sa place de chancelier, ouvrait une carrière toute nouvelle à la philosophie. Les esprits se polissaient, s'éclairaient. Les disputes du clergé, & les animosi-

tés entre le parti royal & le parlement , ramenèrent la barbarie.

LES limites du pouvoir royal , des privilèges parlementaires , & des libertés de la nation , étaient difficiles à discerner , tant en Angleterre qu'en Écosse. Celles des droits de l'épiscopat Anglican & Écossais ne l'étaient pas moins. *Henri VIII* avait renversé toutes les barrières ; *Élizabeth* en trouva quelques-unes nouvellement posées , qu'elle abbattit & qu'elle releva avec dextérité. *Jacques I* disputa ; il ne les abbatit point ; mais il prétendit qu'il fallait les abbatre toutes : & la nation avertie par lui se préparait à les défendre. *Charles I* bientôt après son avènement , voulut faire ce que son père avait trop proposé & qu'il n'avait point fait.

L'ANGLETERRE était en possession , comme l'Allemagne , la Pologne , la Suède , le Danemarck , d'accorder à ses souverains des subsides , comme un don libre & volontaire. *Charles I* voulut secourir l'électeur Palatin son beau-frère , & les protestans contre l'empereur. *Jacques* son père avait enfin entamé ce dessein la dernière année de sa vie , lorsqu'il n'en était plus tems.

CH.
CLXXIX.
Querelles de
religion.

1625 & suiv.

Argent , au-
tre querelle
plus forte.

CH.
CLXXIX.

Il fallait de l'argent pour envoyer des troupes dans le bas Palatinat ; il en fallait pour les autres dépenses ; ce n'est qu'avec ce métal qu'on est puissant , depuis qu'il est devenu le signe représentatif de toutes choses. Le roi en demandait comme une dette ; le parlement n'en voulait accorder que comme un don gratuit ; & , avant de l'accorder , il voulait que le roi réformât des abus. Si on attendait dans chaque royaume que tous les abus fussent réformés pour avoir de quoi lever des troupes , on ne ferait jamais la guerre. *Charles I* était déterminé par sa sœur la princesse Palatine à cet armement ; c'était elle qui avait forcé le prince son mari à recevoir la couronne de Bohême ; qui ensuite avait , pendant cinq ans entiers , sollicité le roi son père à la secourir ; & qui enfin obtenait par les inspirations du duc de *Buckingham* un secours si long-tems différé. Le parlement ne donna qu'un très-léger subside. Il y avait quelques exemples en Angleterre de rois , qui , ne voulant point assembler de parlement , & ayant besoin d'argent , en avaient extorqué des particuliers par voie d'emprunt. Le prêt était forcé : celui qui prêtait

perdait d'ordinaire son argent, & celui qui ne prêtait pas était mis en prison. Ces moyens tyranniques avaient été mis en usage dans des occasions où un roi affermi & armé pouvait exercer impunément quelques vexations. *Charles I* se servit de cette voie, qu'il adoucit; il emprunta quelques deniers, avec lesquels il eut une flotte & des soldats qui revinrent sans avoir rien fait.

IL fallut assembler un parlement nouveau. La chambre des communes, au lieu de secourir le roi, poursuivit son favori le duc de *Buckingham*, dont la puissance & la fierté révoltaient la nation. *Charles*, loin de souffrir l'outrage qu'on lui faisait dans la personne de son ministre, fit mettre en prison deux membres de la chambre des plus ardens à l'accuser. Cet acte de despotisme, qui violait les loix, ne fut pas soutenu; & la faiblesse avec laquelle il relâcha les deux prisonniers, enhardit contre lui les esprits, que la détention de ces deux membres avait irrités. Il mit en prison, pour le même sujet, un pair du royaume, & le relâcha de même. Ce n'était pas le moyen d'obtenir des subside; aussi n'en eut-il point. Les emprunts forcés continuèrent. On logea

CH.
CLXXIX.

1626.
Parlement,
autre querelle.

CH.
CLXXIX.

1627.

des gens de guerre chez les bourgeois qui ne voulurent pas prêter, & cette conduite acheva d'aliéner tous les cœurs. Le duc de *Buckingham* augmenta le mécontentement général par son expédition infructueuse à la Rochelle. Un nouveau parlement fut convoqué; mais c'était assembler des citoyens irrités: ils ne songeaient qu'à rétablir les droits de la nation & du parlement; ils votèrent que la fameuse loi *Habeas Corpus*, la gardienne de la liberté, ne devait jamais recevoir d'atteinte; qu'aucune levée de deniers ne devait être faite que par acte du parlement; & que c'était violer la liberté & la propriété, de loger les gens de guerre chez les bourgeois. Le roi s'opiniâtrant toujours à soutenir son autorité, & à demander de l'argent, affaiblissait l'une, & n'obtenait point l'autre. On voulait toujours faire le procès au duc de *Buckingham*. Un fanatique, nommé *Felton*, comme on l'a déjà dit, rendu furieux par cette animosité générale, assassina le premier ministre dans sa propre maison, & au milieu de ses courtisans: ce coup fit voir quelle fureur commençait dès-lors à saisir la nation.

1628.

Assassinat de
Buckingham.

IL y avait un petit droit sur l'importation & l'exportation des marchandises, qu'on nommait *droit de tonnage & de pondage*. Le feu roi en avait toujours joui par acte du parlement, & *Charles* croyait n'avoir pas besoin d'un second acte. Trois marchands de Londres ayant refusé de payer cette petite taxe, les officiers de la douane saisirent leurs marchandises. Un de ces trois marchands était membre de la chambre basse. Cette chambre, ayant à soutenir à la fois ses libertés & celles du peuple, poursuivit les commis du roi. Le roi, irrité, cassa le parlement, & fit emprisonner quatre membres de la chambre. Ce sont-là les faibles & premiers principes qui bouleversèrent tout l'État, & qui ensanglantèrent le trône.

A ces sources du malheur public, se joignit le torrent des dissensions ecclésiastiques en Écosse. *Charles* voulut remplir les projets de son père dans la religion, comme dans l'État. L'épiscopat n'avait point été aboli en Écosse au tems de la réformation, avant *Marie Stuart*; mais ces évêques protestans étaient subjugués par les presbytériens. Une république de prêtres égaux

CH.
CLXXIX.

Impôts, autre querelle.

Église d'Écosse, autre querelle.

CH.
CLXXIX.

entr'eux gouvernait le peuple Écossais. C'était le seul pays de la terre où les honneurs & les richesses ne rendaient pas les évêques puissans. La séance au parlement, les droits honorifiques, les revenus de leur siège leur étaient conservés ; mais ils étaient pasteurs sans troupeau, & pairs sans crédit. Le parlement Écossais, tout presbytérien, ne laissait subsister les évêques que pour les avilir. Les anciennes abbayes étaient entre les mains des séculiers, qui entraient au parlement en vertu de ce titre d'abbé. Peu-à-peu, le nombre de ces abbés titulaires diminua. *Jacques I* rétablit l'épiscopat dans tous ses droits. Le roi d'Angleterre n'était pas reconnu chef de l'Église en Écosse ; mais étant né dans le pays, & prodiguant l'argent Anglais, les pensions, & les charges à plusieurs membres, il était plus maître à Edimbourg qu'à Londres. Le rétablissement de l'épiscopat n'empêcha pas l'assemblée presbytérienne de subsister. Ces deux corps se choquèrent toujours ; & la république synodale l'emporta toujours sur la monarchie épiscopale. *Jacques*, qui regardait les évêques comme attachés au trône, & les calvinistes presbytériens, comme

ennemis du trône , crut qu'il réunirait enfin le peuple Écossais aux évêques , en faisant recevoir une liturgie nouvelle , qui était précisément la liturgie anglicane. Il mourut avant d'accomplir ce dessein , que *Charles* son fils voulut exécuter.

GH.
CLXXIX.

LA liturgie consistait dans quelques formules de prières , dans quelques cérémonies , dans un surplis que les célébrans devaient porter à l'église. A peine l'évêque d'Édimbourg eut fait lecture , dans l'église , des canons qui établissaient ces usages indifférens , que le peuple s'éleva contre lui en fureur , & lui jetta des pierres. La sédition passa de ville en ville. Les presbytériens firent une ligue , comme s'il s'était agi du renversement de toutes les loix divines & humaines. D'un côté , cette passion si naturelle aux Grands , de soutenir leurs entreprises ; & , de l'autre , la fureur populaire , excitèrent une guerre civile en Écosse.

Liturgie , autre querelle.
1637.

ON ne fut pas alors ce qui la fomentait , & ce qui prépara la fin tragique de *Charles* ; c'était le cardinal de *Richelieu*. Ce ministre-roi , voulant empêcher *Marie de Médicis* de trouver un asyle en Angleterre chez sa fille ,

Le cardinal de *Richelieu* fomenta toutes ces querelles.

CH.
CLXXIX.

& engager *Charles* dans les intérêts de la France , essuya du monarque Anglais, plus fier que politique, des refus qui l'aigrissent. On lit dans une lettre du cardinal au comte d'*Estrades*, alors envoyé en Angleterre, ces propres mots bien remarquables, que nous avons déjà rapportés : *Le roi & la reine d'Angleterre se repentiront, avant qu'il soit un an, d'avoir négligé mes offres ; on connaîtra bientôt qu'on ne doit pas me mépriser.*

1637.

Il envoie un
prêtre pour
faire révolter
l'Écosse.

IL avait parmi ses secrétaires un prêtre Irlandais, qu'il envoya à Londres & à Édimbourg, semer la discorde avec de l'argent parmi les puritains ; & la lettre au comte d'*Estrades* est encore un monument de cette manœuvre. Si on ouvrait toutes les archives, on y verrait toujours la religion immolée à l'intérêt & à la vengeance.

LES Écossais armèrent. *Charles* eut recours au clergé anglican, & même aux catholiques d'Angleterre, qui tous haïssaient également les puritains. Ils ne lui fournirent de l'argent, que parce que c'était une guerre de religion ; & il eut même jusqu'à vingt mille hommes pour quelques mois. Ces vingt mille hommes ne lui servirent guères

qu'à négocier ; & quand la grande partie de cette armée fut dissipée faute de paye , les négociations devinrent plus difficiles. Il fallut donc se résoudre encore à la guerre. On trouve peu d'exemples dans l'histoire d'une grandeur d'âme pareille à celle des seigneurs qui composaient le conseil secret du roi : ils lui sacrifièrent tous une grande partie de leurs biens. Le célèbre *Laud* , archevêque de Cantorbéri , le marquis *Hamilton* sur-tout , se signalèrent dans cette générosité ; & le fameux comte de *Strafford* , donna seul vingt mille livres sterling ; mais ces libéralités n'étant pas , à beaucoup près , suffisantes , le roi fut encore obligé de convoquer un parlement.

LA chambre des communes ne regardait pas les Écossais comme des ennemis , mais comme des frères qui lui enseignaient à défendre ses privilèges. Le roi ne recueillit d'elle que des plaintes amères, contre tous les moyens dont il se servait pour avoir des secours qu'elle lui refusait. Tous les droits que le roi s'était arrogés , furent déclarés abusifs : impôt de tonnage & pondage , impôt de marine , vente de privilèges exclusifs à des marchands , loge-

CH.
CLXXIX.

1638 & suiv.

Nouveaux
troubles.

CH.
CLXXIX.

ment de soldats par billets chez les bourgeois, enfin tout ce qui gênait la liberté publ.que. On se plaignit sur-tout d'une cour de justice nommée la *Chambre étoilée*, dont les arrêts avaient condamné trop sévèrement plusieurs citoyens. *Charles* cassa ce nouveau parlement, & aggrava ainsi les griefs de la nation.

Roi opiniâtre ; si heureux, il eût été appelé femme.

IL semblaît que *Charles* prît à tâche de révolter tous les esprits ; car au lieu de ménager la ville de Londres dans des circonstances si délicates, il lui fit intenter un procès devant la *Chambre étoilée*, pour quelques terres en Irlande, & la fit condamner à une amende considérable. Il continua à exiger toutes les taxes contre lesquelles le parlement s'était récrié. Un roi despotique, qui en aurait usé ainsi, aurait révolté ses sujets ; à plus forte raison un roi d'une monarchie limitée. Mal secouru par les Anglais, secrètement inquiété par les intrigues du cardinal de *Richelieu*, il ne put empêcher l'armée des puritains Écossais, de pénétrer jusqu'à Newcastle. Ayant ainsi préparé ses malheurs, il convoqua enfin le parlement qui acheva sa ruine.

CETTE assemblée commença , comme toutes les autres , par lui demander la réparation des griefs , abolition de la *Chambre étoilée* , suppression des impôts arbitraires , & particulièrement de celui de la marine ; enfin elle voulut que le parlement fût convoqué tous les trois ans. *Charles* ne pouvant plus résister , accorda tout. Il crut regagner son autorité en pliant , & il se trompa. Il comptait que son parlement l'aiderait à se venger des Écossais qui avaient fait une irruption en Angleterre ; & ce même parlement leur fit présent de trois cent mille livres sterling , pour les récompenser de la guerre civile. Il se flattait d'abaisser en Angleterre le parti des puritains , & presque toute la chambre des communes était puritaine. Il aimait tendrement le comte de *Strafford* , dévoué si généreusement à son service , & la chambre des communes , pour ce dévouement même , accusa *Strafford* de haute trahison. On lui imputa quelques malversations inévitables dans ces tems de troubles , mais commises toutes pour le service du roi , & sur - tout effacées par la grandeur d'ame avec laquelle il l'avait secouru.

CH.
CLXXIX.

Requêtes
pour faire la
guerre civile.

CH.
CLXXIX.

1641.

Les pairs le condamnèrent ; il fallait le consentement du roi pour l'exécution. Le peuple féroce demandait ce sang à grands cris. *Strafford* poussa la vertu jusqu'à supplier lui-même le roi de consentir à sa mort ; & le roi poussa la faiblesse jusqu'à signer cet acte fatal , qui apprit aux Anglais à répandre un sang plus précieux.



CHAPITRE CLXXX.

Des malheurs & de la mort de CHARLES I.

L'ANGLETERRE, l'Écosse & l'Irlande étaient alors partagées en factions violentes, ainsi que l'était la France ; mais celles de la France n'étaient que des cabales de princes, & de seigneurs, contre un premier ministre qui les écrâsait ; & les partis qui divisaient le royaume de *Charles I*, étaient des convulsions générales dans tous les esprits, une ardeur violente & réfléchie de changer la constitution de l'État, un dessein mal conçu chez les royalistes d'établir le pouvoir despotique, la fureur de la liberté dans la nation, la soif de l'autorité dans la chambre des communes, le desir vague dans les évêques d'écrâser le parti calviniste puritain, le projet formé chez les puritains d'humilier les évêques ; & enfin le plan suivi & caché de ceux qu'on appelait *indépendans*, qui consistait à se servir des fautes de tous les autres, pour devenir leurs maîtres.

CH.
CLXXX.

Caractère
des troubles
d'Angleterre.

Au milieu de tous ces troubles,

Octobre ;
1641.

CH.
CLXXX.

Massacres catholiques en
Irlande.

les catholiques d'Irlande crurent avoir trouvé enfin le tems de secouer le joug de l'Angleterre. La religion & la liberté, ces deux sources des plus grandes actions, les précipitèrent dans une entreprise horrible, dont il n'y a d'exemple que dans la *S.-Barthelemi*. Ils complotèrent d'assassiner en un jour tous les protestans de leur isle, & en effet, ils en égorgèrent plus de quarante mille. Ce massacre n'a pas, dans l'histoire des crimes, la même célébrité que la *S.-Barthelemi*; il fut pourtant aussi général & aussi distingué par toutes les horreurs qui peuvent signaler un tel fanatisme. Mais cette dernière conspiration de la moitié d'un peuple contre l'autre, pour cause de religion, se faisait dans une isle alors peu connue des autres nations; elle ne fut point autorisée par des personnages aussi considérables qu'une *Catherine de Médicis*, un roi de France, un duc de *Guise*: les victimes immolées n'étaient pas aussi illustres, quoiqu'aussi nombreuses. La scène ne fut pas moins souillée de sang; mais le théâtre n'attirait pas les yeux de l'Europe. Tout retentit encore des fureurs de la *S.-Barthelemi*, & les massacres d'Irlande sont presque oubliés.

Si on comptait les meurtres que le fanatisme a commis depuis les querelles d'*Athanase* & d'*Arius* jusqu'à nos jours, on verrait que ces querelles ont plus servi que les combats à dépeupler la terre; car dans les batailles on ne détruit que l'espèce mâle, toujours plus nombreuse que la femelle; mais dans les massacres faits pour la religion, les femmes sont immolées comme les hommes.

CH.
CLXXX.

Massacres religieux, source de dépopulation.

PENDANT qu'une partie du peuple Irlandais égorgeait l'autre, le roi *Charles I* était en Écosse, à peine pacifiée, & la chambre des communes gouvernait l'Angleterre. Ces catholiques Irlandais, pour se justifier de ce massacre, prétendirent avoir reçu une commission du roi même pour prendre les armes; & *Charles*, qui demandait du secours contre eux à l'Écosse & à l'Angleterre, se vit accusé du crime même qu'il voulait punir. Le parlement d'Écosse le renvoie avec raison au parlement de Londres, parce que l'Irlande appartient en effet à l'Angleterre, & non pas à l'Écosse. Il retourne donc à Londres. La chambre basse croyant, ou feignant de croire, qu'il a part en effet à la rébellion des Irlandais, n'envoie

CH.
CLXXX.

que peu d'argent & peu de troupes dans cette isle, pour ne pas dégarnir le royaume, & fait au roi la remontrance la plus terrible.

Chambre basse, puissante.

ELLE lui signifie, " qu'il faut désormais mais qu'il n'ait pour conseil que ceux que le parlement lui nommera ; & en cas de refus elle le menace de prendre des mesures ". Trois membres de la chambre allèrent lui présenter à genoux cette requête qui lui déclarait la guerre. *Olivier Cromwell* était déjà dans ce tems-là admis dans la chambre basse ; & il dit que, *si ce projet de remontrance ne passait pas dans la chambre, il vendrait le peu qu'il avait de bien, & se retirerait de l'Angleterre.*

Cromwell
commence.

Ce discours prouve qu'il était alors fanatique de la liberté ; que son ambition développée foula depuis aux pieds.

CHARLES n'osait pas alors dissoudre le parlement : on ne lui eût pas obéi. Il avait pour lui plusieurs officiers de l'armée assemblée auparavant contre l'Écosse, assidus auprès de sa personne. Il était soutenu par les évêques & les seigneurs catholiques épars dans Londres ; eux qui avaient voulu dans

la *conspiration des poudres* exterminer la famille royale, se livraient alors à ses intérêts ; tout le reste était contre le roi. Déjà le peuple de Londres, excité par les puritains de la chambre basse, remplissait la ville de séditions : il criait à la porte de la chambre des pairs, *Point d'évêques, point d'évêques*. Douze prélats intimidés résolurent de s'absenter, & protestèrent contre tout ce qui se ferait pendant leur absence. La chambre des pairs les envoya à la Tour, & bientôt après les autres évêques se retirèrent du parlement.

CH.
CLXXX.

DANS ce déclin de la puissance du roi, un de ses favoris, le lord *Digbi*, lui donna le fatal conseil de la soutenir par un coup d'autorité. Le roi oublia que c'était précisément le tems où il ne fallait pas la compromettre. Il alla lui-même dans la chambre des communes, pour y faire arrêter cinq sénateurs les plus opposés à ses intérêts, & qu'il accusait de haute trahison. Ces cinq membres s'étaient évadés ; toute la chambre se récria sur la violation de ses privilèges. Le roi, comme un homme égaré qui ne sait plus à quoi se prendre, va de la chambre des com-

Conduite du
roi, pas trop
bonne.

CH.
CLXXX.

munes à l'hôtel-de-ville, lui demander du secours. Le conseil de la ville ne lui répond que par des plaintes contre lui-même. Il se retire à Vindsor, & là ne pouvant plus soutenir la démarche qu'on lui avait conseillée, il écrit à la chambre basse, *qu'il se désiste de ses procédures contre ses membres, & qu'il prendra autant de soin des privilèges du parlement que de sa propre vie.* Sa violence l'avait rendu odieux, & le pardon qu'il en demandait le rendait méprisable.

LA chambre basse commençait alors à gouverner l'État. Les pairs sont en parlement *pour eux-mêmes* ; c'est l'ancien droit des barons, & des seigneurs de fiefs ; les communes sont en parlement pour les villes & les bourgs dont elles sont députées. Le peuple avait bien plus de confiance dans ses députés qui le représentent, que dans les pairs. Ceux-ci, pour regagner le crédit qu'ils perdaient insensiblement, entraient dans les sentimens de la nation, & soutenaient l'autorité d'un parlement, dont ils étaient originairement la partie principale.

PENDANT cette anarchie les rebelles d'Irlande triomphent ; &, teints du sang

de leurs compatriotes , ils s'autorisent encore du nom du roi , & sur-tout de celui de la reine sa femme , parce qu'elle était catholique. Les deux chambres du parlement proposent d'armer les milices du royaume ; bien entendu qu'elles ne mettront à leur tête que des officiers dépendans du parlement. On ne pouvait rien faire , selon la loi , sans le consentement du roi au sujet des milices. Le parlement s'attendait bien qu'il ne souscrirait pas à un établissement fait contre lui-même. Ce prince se retire , ou plutôt fuit vers le nord d'Angleterre. Sa femme , *Henriette de France* , fille de *Henri IV* , qui avait presque toutes les qualités du roi son père , l'activité & l'intrépidité , l'insinuation , & même la galanterie , secourut en héroïne un époux à qui d'ailleurs elle était infidelle. Elle vend ses meubles & ses pierreries , emprunte de l'argent en Angleterre , en Hollande , donne tout à son mari , passe en Hollande elle-même pour solliciter des secours par le moyen de la princesse *Marie* , sa fille , femme du prince d'Orange. Elle négocie dans les cours du Nord : elle cherche par-tout de l'appui , excepté dans sa patrie , où le cardinal

CH.
CLXXX.

de *Richelieu* son ennemi, & le roi son frère étaient mourans.

Hotham, à
genoux, chas-
se son roi.

LA guerre civile n'était point encore déclarée. Le parlement avait de son autorité mis un gouverneur, nommé le chevalier *Hotham*, dans Hull, petite ville maritime de la province d'Yorck. Il y avait depuis long-tems des magazins d'armes & de munitions. Le roi s'y transporte, & veut y entrer. *Hotham* fait fermer les portes; &, conservant encore du respect pour la personne du roi son maître, il se met à genoux sur les remparts, en lui demandant pardon de lui désobéir. On lui résista depuis moins respectueusement. Les manifestes du roi & du parlement inondent l'Angleterre. Les seigneurs attachés au roi se rendent auprès de lui. Il fait venir de Londres le grand sceau du royaume, sans lequel on avait cru qu'il n'y a point de loi; mais les loix que le parlement faisait contre lui n'en étaient pas moins promulguées. Il arbora son étendard royal à Nottingham; mais cet étendard ne fut d'abord entouré que de quelques milices sans armes. Enfin, avec les secours que lui fournit la reine sa femme, avec les présens de l'université d'Oxford, qui

lui donna toute son argenterie , & avec tout ce que ses amis lui fournirent , il eut une armée d'environ quatorze mille hommes.

CH.
CLXXX.

LE parlement , qui disposait de l'argent de la nation, en avait une plus considérable. *Charles* protesta d'abord en présence de la sienne , qu'il *maintiendrait les loix du royaume , & les privilèges même du parlement armé contre lui ; & qu'il vivrait & mourrait dans la véritable religion protestante*. C'est ainsi que les princes , en fait de religion , obéissent plus aux peuples que les peuples ne leur obéissent. Quand une fois ce qu'on appelle *le dogme* est enraciné dans une nation , il faut que le souverain dise qu'il mourra pour ce dogme. Il est plus aisé de tenir ce discours que d'éclairer le peuple.

LES armées du roi furent presque toujours commandées par le prince *Robert* , frère de l'infortuné *Frédéric* , électeur Palatin , prince d'un grand courage , renommé d'ailleurs pour ses connaissances dans la physique , dans laquelle il fit des découvertes.

LES combats de *Vorcester* & d'*Edgehill* , furent d'abord favorables à la cause du roi. Il s'avança jusqu'auprès

1642.
Le roi quel-
que tems
vainqueur ,
mais inutile-
ment,

CH.
CLXXX.

de Londres. La reine sa femme lui amena de Hollande des soldats, de l'artillerie, des armes, des munitions. Elle repart sur le champ pour aller chercher de nouveaux secours, qu'elle amena quelques mois après. On reconnaissait dans cette activité courageuse la fille de *Henri IV*. Les parlementaires ne furent point découragés; ils sentaient leurs ressources: tout vaincus qu'ils étaient, ils agissaient comme des maîtres contre lesquels le roi était révolté.

Ils condamnaient à la mort pour crime de haute trahison les sujets qui voulaient rendre au roi des villes; & le roi ne voulut point alors user de représailles contre ses prisonniers. Cela seul peut justifier aux yeux de la postérité, celui qui fut si criminel aux yeux de son peuple. Les politiques le justifient moins d'avoir trop négocié, tandis qu'il devait selon eux profiter d'un premier succès, & n'employer que ce courage actif & intrépide qui seul peut finir de pareils débats.

1643.
Parlement
plus ferme
que le roi.

CHARLES & le prince *Robert*, quoique battus à Newbury, eurent pourtant l'avantage de la campagne. Le parlement n'en fut que plus opiniâtre. On voyait, ce qui est très-rare,

une compagnie plus ferme & plus inébranlable dans ses vues , qu'un roi à la tête de son armée.

CH.
CLXXX.

LES puritains , qui dominaient dans les deux chambres , levèrent enfin le masque : ils s'unirent solennellement avec l'Écosse , & signèrent le fameux *Convenant* par lequel ils s'engagèrent à détruire l'épiscopat. Il était visible , par ce convenant , que l'Écosse & l'Angleterre , puritaines , voulaient s'ériger en république. C'était l'esprit du calvinisme : il tenta long-tems en France cette grande entreprise ; il l'exécuta en Hollande ; mais en France & en Angleterre on ne pouvait arriver à ce but si cher aux peuples qu'à travers des flots de sang.

1648.

TANDIS que le presbytérianisme armait ainsi l'Angleterre & l'Écosse , le catholicisme servait encore de prétexte aux rebelles d'Irlande , qui , teints du sang de quarante mille compatriotes , continuaient à se défendre contre les troupes envoyées par le parlement de Londres. Les guerres de religion sous *Louis XIII* étaient routes récentes ; & l'invasion des Suédois en Allemagne sous prétexte de religion , durait encore dans toute sa force. C'était une

CH.
CLXXX.

chose bien déplorable que les Chrétiens eussent cherché, durant tant de siècles, dans le dogme, dans le culte, dans la discipline, dans la hiérarchie, de quoi ensanglanter presque sans relâche la partie de l'Europe où ils sont établis.

LA fureur de la guerre civile était nourrie par cette austérité sombre & atroce que les puritains affectaient. Le parlement prit ce tems pour faire brûler par le bourreau un petit livre du roi *Jacques I*, dans lequel ce monarque savant soutenait qu'il était permis de se divertir le dimanche après le service divin. On croyait par-là servir la religion, & outrager le roi régnant. Quelque-tems après ce même parlement s'avisa d'indiquer un jour de jeûne par semaine, & d'ordonner qu'on payât la valeur du repas qu'on se retranchait, pour subvenir à la guerre civile.

Excès de ridicule.

DE tant de troubles qui ont si souvent bouleversé l'Angleterre avant qu'elle ait pris la forme stable & heureuse qu'elle a de nos jours, les troubles de ces années, jusqu'à la mort du roi, furent les seuls où l'excès du ridicule se mêle aux excès de la fureur. Ce ridicule que les réformateurs avaient tant reproché à la communion romaine,

devint le partage des presbytériens. Les évêques se conduisirent en lâches ; ils devaient mourir pour défendre une cause qu'ils croyaient juste : mais les presbytériens se conduisirent en insensés ; leurs habillemens, leurs discours, leurs basses allusions aux passages de l'évangile, leurs contorsions, leurs sermons, leurs prédictions, tout en eux aurait mérité, dans des tems plus tranquilles, d'être joué à la foire de Londres, si cette farce n'avait pas été trop dégoûtante. Mais malheureusement l'absurdité de ces fanatiques se joignait à la fureur ; les mêmes hommes dont les enfans se feraient moqués, imprimaient la terreur en se baignant dans le sang ; & ils étaient à la fois les plus fous de tous les hommes, & les plus redoutables.

IL ne faut pas croire que dans aucune des factions, ni en Angleterre, ni en Irlande, ni en Écosse, ni auprès du roi, ni parmi ses ennemis, il y eût beaucoup de ces esprits déliés, qui, dégagés des préjugés de leur parti, se servent des erreurs & du fanatisme des autres pour les gouverner. Ce n'était pas là le génie de ces nations. Presque tout le monde était de bonne-foi dans

CH.
CLXXX.

Esprit des
sectes.

CH.
CLXXX.

le parti qu'il avait embrassé. Ceux qui en changeaient pour des mécontentemens particuliers, changeaient presque tous avec hauteur. Les *indépendans* étaient les seuls qui cachassent leurs desseins ; premièrement, parce qu'étant à peine comptés pour Chrétiens, ils auraient trop révolté les autres sectes ; en second lieu, parce qu'ils avaient des idées fanatiques de l'égalité primitive des hommes, & que ce système d'égalité choquait trop l'ambition des autres.

UNE des grandes preuves de cette atrocité inflexible répandue alors dans les esprits, c'est le supplice de l'archevêque de Cantorbéri *Guillaume Laud*, qui, après avoir été quatre ans en prison, fut enfin condamné par le parlement. Le seul crime bien constaté qu'on lui reprocha, était de s'être servi de quelques cérémonies de l'Église romaine, en consacrant une église de Londres. La sentence porta qu'il serait pendu, & qu'on lui arracherait le cœur pour lui en battre les joues ; supplice ordinaire des traîtres : on lui fit grace en lui coupant la tête.

Archevêque
à l'échaffaud.

CHARLES, voyant les parlemens d'Angleterre & d'Écosse réunis contre

lui, pressé entre les armées de ces deux royaumes, crut devoir faire au moins une trêve avec les catholiques rebelles d'Irlande, afin d'engager à sa cause une partie des troupes Anglaises qui servaient dans cette île. Cette politique lui réussit. Il eut à son service, non-seulement beaucoup d'Anglais de l'armée d'Irlande, mais encore un grand nombre d'Irlandais qui vinrent grossir son armée. Alors le parlement l'accusa hautement d'avoir été l'auteur de la rébellion d'Irlande & du massacre. Malheureusement ces troupes nouvelles, sur lesquelles il devait tant compter, furent entièrement défaites par le Lord *Fairfax*, l'un des Généraux parlementaires; & il ne resta au roi que la douleur d'avoir donné à ses ennemis le prétexte de l'accuser d'être complice des Irlandais.

CH,
CLXXX.

1644.

IL marchait d'infortune en infortune. Le prince *Robert*, ayant soutenu long-tems l'honneur des armes royales, est battu auprès d'Yorck, & son armée est dissipée par *Manchester* & *Fairfax*. *Charles* se retire dans Oxford, où il est bientôt assiégé. La reine fuit en France. Le danger du roi excite, à la vérité, ses amis à faire de nouveaux ef-

1644.

CH.
CLXXX.

Cromwell
gagne une ba-
taille.

27 Octobre,
1644.

forts. Le siège d'Oxford fut levé. Il rassembla des troupes ; il eut quelques succès. Cette apparence de fortune ne dura pas. Le parlement était toujours en état de lui opposer une armée plus forte que la sienne. Les Généraux *Effex*, *Manchester*, & *Valler* attaquèrent *Charles* à Newbury, sur le chemin d'Oxford. *Cromwell* était colonel dans leur armée ; il s'était déjà fait connaître par des actions d'une valeur extraordinaire. On a écrit qu'à cette bataille de Newbury, le corps que *Manchester* commandait ayant plié, & *Manchester* lui-même étant entraîné dans la fuite, *Cromwell* courut à lui tout blessé, & lui dit : *Vous vous trompez, mylord : ce n'est pas de ce côté que sont les ennemis* ; qu'il le ramena ensuite au combat, & qu'enfin on ne dut qu'à *Cromwell* le succès de cette journée. Ce qui est certain, c'est que *Cromwell*, qui commençait à avoir autant de crédit dans la chambre des communes, qu'il avait de réputation dans l'armée, accusa son Général de n'avoir pas fait son devoir.

LE penchant des Anglais pour des choses inouïes fit éclater alors une étrange nouveauté, qui développa le caractère

caractère de *Cromwell*, & qui fut à la fois l'origine de sa grandeur, de la chute du parlement & de l'épiscopat, du meurtre du roi & de la destruction de la monarchie. La secte des *indépendans* commençait à faire quelque bruit. Les presbytériens les plus emportés s'étaient jetés dans ce parti : ils ressemblaient aux quakers, en ce qu'ils ne voulaient d'autres prêtres qu'eux-mêmes, ni d'autre explication de l'évangile, que celle de leurs propres lumières : ils différaient d'eux en ce qu'ils étaient aussi turbulens que les quakers étaient pacifiques. Leur projet chimérique était l'égalité entre tous les hommes ; mais ils allaient à cette égalité par la violence. *Olivier Cromwell* les regarda comme des instrumens propres à favoriser ses desseins.

LA ville de Londres, partagée entre plusieurs factions, se plaignait alors du fardeau de la guerre civile que le parlement appesantissait sur elle. *Cromwell* fit proposer à la chambre des communes par quelques *indépendans*, de réformer l'armée, & de s'engager eux & les pairs à renoncer à tous les emplois civils & militaires. Tous ces emplois étaient entre les mains des mem-

CH.
CLXXX.

Désintéressement du parlement, chose unique.

CH
CLXXX.

bres des deux chambres. Trois pairs étaient Généraux des armées parlementaires. La plupart des colonels & des majors, des trésoriers, des munitionnaires, des commissaires de toute espèce, étaient de la chambre des communes. Pouvait-on se flatter d'engager par la force de la parole tant d'hommes puissans à sacrifier leurs dignités & leurs revenus ? C'est pourtant ce qui arriva dans une seule séance. La chambre des communes sur-tout fut éblouie de l'idée de régner sur les esprits du peuple, par un désintéressement sans exemple. On appela cet acte *l'acte du renoncement à soi-même*. Les pairs hésitèrent ; mais la chambre des communes les entraîna. Les lords *Effex*, *Damby*, *Fairfax*, *Manchester* se déposèrent eux-mêmes du généralat ; & le chevalier *Fairfax*, fils du Général, n'étant point de la chambre des communes, fut nommé seul commandant de l'armée.

1645.

C'ÉTAIT ce que voulait *Cromwell* : il avait un empire absolu sur le chevalier *Fairfax* : il en avait un si grand dans la chambre, qu'on lui conserva un régiment, quoiqu'il fût membre du parlement, & même il fut ordonné au

Général de lui confier le commandement de la cavalerie qu'on envoyait alors à Oxford. Le même homme qui avait eu l'adresse d'ôter à tous les sénateurs tous les emplois militaires, eut celle de faire conserver dans leurs postes les officiers du parti des *indépendans* ; & dès-lors on s'aperçut bien que l'armée devait gouverner le parlement. Le nouveau Général *Fairfax*, aidé de *Cromwell*, réforma toute l'armée, incorpora des régimens dans d'autres, changea tous les corps, établit une discipline nouvelle. Ce qui, dans tout autre tems, eût excité une révolte, se fit alors sans résistance.

CETTE armée, animée d'un nouvel esprit, marcha droit au roi près d'Oxford ; & alors se donna la bataille décisive de Nazeby. *Cromwell*, Général de la cavalerie, après avoir mis en déroute celle du roi, revint défaire son infanterie, & eut presque seul l'honneur de cette célèbre journée. L'armée royale, après un grand carnage, fut ou prisonnière, ou dispersée. Toutes les villes se rendirent à *Fairfax* & à *Cromwell*. Le jeune prince de Galles, qui fut depuis *Charles II*, partageant de bonne heure les infortunes de son père, fut

CH
CLXXX.

Victoire décisive de *Cromwell*.

1645.
14 Juin.

CH.
CLXXX.

obligé de s'enfuir dans la petite île de Scilley. Le roi se retira enfin dans Oxford avec les débris de son armée, & demanda au parlement la paix, qu'on était bien loin de lui accorder. La chambre des communes insultait à sa disgrâce. Le Général avait envoyé à cette chambre la cassette du roi, trouvée sur le champ de bataille, remplie de lettres de la reine sa femme. Quelques-unes de ces lettres n'étaient que des expressions de tendresse & de douleur. La chambre les lut avec ces railleries amères qui sont le partage de la férocité.

Le roi livré
par les Écos-
sais.

LE roi était dans Oxford, ville presque sans fortifications, entre l'armée victorieuse des Anglais, & celle des Écossais payée par les Anglais. Il crut trouver sa sûreté dans l'armée Écossaise moins acharnée contre lui. Il se livra entre ses mains; mais la chambre des communes ayant donné à l'armée Écossaise deux cent mille livres sterling d'arrérages, & lui en devant encore autant, le roi cessa dès-lors d'être libre.

16 Février,
1645.

LES Écossais le livrèrent au commissaire du parlement Anglais, qui d'abord ne sut comment il devait traiter son roi prisonnier. La guerre paraissait finie; l'armée d'Écosse, payée, retour-

nait en son pays ; le parlement n'avait plus à craindre que sa propre armée , qui l'avait rendu victorieux. *Cromwell* & ses *indépendans* y étaient les maîtres. Ce parlement , ou plutôt la chambre des communes , toute-puissante encore à Londres , & sentant que l'armée allait l'être , voulut se débarrasser de cette armée devenue si dangereuse à ses maîtres : elle vota d'en faire marcher une partie en Irlande , & de licentier l'autre. On peut bien croire que *Cromwell* ne le souffrit pas. C'était-là le moment de la crise ; il forma un conseil d'officiers , & un autre de simples soldats nommés *Agitateurs* , qui d'abord firent des remontrances , & qui bientôt donnèrent des loix. Le roi était entre les mains de quelques commissaires du parlement , dans un château nommé Holmby. Des soldats du conseil des *Agitateurs* , allèrent l'enlever au parlement dans ce château , & le conduisirent à Newmarket.

APRÈS ce coup d'autorité , l'armée marcha vers Londres. *Cromwell* , voulant mettre dans ses violences des formes usitées , fit accuser par l'armée onze membres du parlement , ennemis ouverts du parti indépendant. Ces mem-

CH.
CLXXX.

Cromwell
commence à
tyranniser.

CN.
CLXXX.

1647.

Le roi prisonnier.

Applanis-
seurs.

bres n'osèrent plus, dès ce moment, rentrer dans la chambre. La ville de Londres ouvrit enfin les yeux, mais trop tard, & trop inutilement, sur tant de malheurs : elle voyait un parlement oppresseur opprimé par l'armée, son roi captif entre les mains des soldats, ses citoyens exposés. Le conseil de ville assemble ses milices ; on entoure à la hâte Londres de retranchemens : mais l'armée étant arrivée aux portes, Londres les ouvrit, & se tut. Le parlement remit la Tour au Général *Fairfax*, remercia l'armée d'avoir désobéi, & lui donna de l'argent.

IL restait toujours à savoir ce qu'on ferait du roi prisonnier, que les *indépendans* avaient transféré à la maison royale de Hamptoncourt. *Cromwell* d'un côté, les presbytériens de l'autre, traitaient secrètement avec lui. Les Écossais lui proposaient de l'enlever. *Charles*, craignant également tous les partis, trouva le moyen de s'enfuir de Hamptoncourt, & de passer dans l'île de Vight, où il crut trouver un asyle, & où il ne trouva qu'une nouvelle prison.

DANS cette anarchie d'un parlement factieux & méprisé, d'une ville divi-

lée, d'une armée audacieuse, d'un roi fugitif & prisonnier, le même esprit qui animait depuis long-tems les *indépendans*, saisit tout-à-coup plusieurs soldats de l'armée; ils se nommèrent les *Applannisseurs*, nom qui signifiait qu'ils voulaient tout mettre au niveau, & ne reconnaître aucun maître au-dessus d'eux, ni dans l'Armée, ni dans l'État, ni dans l'Église. Ils ne faisaient que ce qu'avait fait la chambre des communes: ils imitaient leurs officiers: & leur droit paraissait aussi bon que celui des autres; leur nombre était considérable. *Cromwell*, voyant qu'ils étaient d'autant plus dangereux qu'ils se servaient de ses principes, & qu'ils allaient lui ravir le fruit de tant de politique & de tant de travaux, prit tout d'un coup le parti de les exterminer au péril de sa vie. Un jour qu'ils s'assembaient, il marche à eux à la tête de son régiment des *Frères rouges*, avec lesquels il avait toujours été victorieux; leur demande au nom de DIEU ce qu'ils veulent, & les charge avec tant d'impétuosité, qu'ils résistèrent à peine. Il en fit pendre plusieurs, & dissipa ainsi une faction dont le crime était de l'avoir imité.

1647.
Audace de
Cromwell.

CETTE action augmenta encore son

 CH.
CLXXX.

pouvoir dans l'armée, dans le parlement, & dans Londres. Le chevalier *Fairfax* était toujours Général, mais avec bien moins de crédit que lui. Le roi prisonnier dans l'isle de Vight, ne cessait de faire des propositions de paix, comme si on eût été encore en guerre, & comme si on eût voulu l'écouter. Le duc d'Yorck, un de ses fils, qui fut depuis *Jacques II*, âgé alors de quinze ans, prisonnier au palais de *S.-James*, se sauva plus heureusement de sa prison, que son père ne s'était sauvé de Hamptoncourt : il se retira en Hollande; & quelques partisans du roi ayant dans ce tems-là même gagné une partie de la flotte Anglaise, cette flotte fit voile au port de la Brille, où ce jeune prince était retiré. Le prince de Galles, son frère, & lui montèrent sur cette flotte pour aller au secours de leur père; & ce secours hâta sa perte.

Les Écossais, honteux de passer dans l'Europe pour avoir vendu leur maître, assemblaient de loin quelques troupes en sa faveur. Plusieurs jeunes seigneurs les secondaient en Angleterre. *Cromwell* marche à eux à grandes journées, avec une partie de l'armée. Il les défait entièrement à Preston, & prend

prisonnier le duc *Hamilton*, Général des Écossais. La ville de Colchester dans le comté d'Essex, ayant pris le parti du roi, se rendit à discrétion au Général *Fairfax*; & ce Général fit exécuter à ses yeux, comme des traîtres, plusieurs seigneurs qui avaient soulevé la ville en faveur de leur prince.

CH.
CLXXX.

PENDANT que *Fairfax* & *Cromwell* achevaient ainsi de tout soumettre, le parlement, qui craignait encore plus *Cromwell* & les indépendans qu'il n'avait craint le roi, commençait à traiter avec lui, & cherchait tous les moyens possibles de se délivrer d'une armée dont il dépendait plus que jamais. Cette armée, qui revenait triomphante, demande enfin qu'on mette le roi en justice, comme la cause de tous les maux; que ses principaux partisans soient punis; qu'on ordonne à ses enfans de se soumettre, sous peine d'être déclarés traîtres. Le parlement ne répond rien. *Cromwell* se fait présenter des requêtes par tous les régimens de son armée, pour qu'on fasse le procès au roi. Le Général *Fairfax*, assez aveuglé pour ne pas voir qu'il agissait pour *Cromwell*, fait transférer le monarque prisonnier de l'isle de Wight au château de

L'armée demande qu'on fasse justice du roi.

CH.
CLXXX.

Hulst, & de-là à Vindfor, sans daigner seulement en rendre compte au parlement. Il mène l'armée à Londres, saisit tous les postes, oblige la ville de payer quarante mille livres sterling.

Parlement
méprisé &
forcé.

LE lendemain la chambre des communes veut s'assembler ; elle trouve des soldats à la porte qui chassent la plupart de ces membres presbytériens, les anciens auteurs de tous les troubles dont ils étaient alors les victimes ; on ne laisse entrer que les *indépendans* & les presbytériens rigides, ennemis toujours implacables de la royauté. Les membres exclus protestent ; on déclare leur protestation séditieuse. Ce qui restait de la chambre des communes n'était plus qu'une troupe de bourgeois esclaves de l'armée ; les officiers membres de cette chambre y dominaient ; la ville était asservie à l'armée ; & ce même conseil de ville, qui n'a-guère avait pris le parti du roi, dirigé alors par les vainqueurs, demanda, par une requête, qu'on lui fît son procès.

Juges du roi.

LA chambre des communes établit un comité de trente-huit personnes, pour dresser contre le roi des accusations juridiques : on érige une cour de

justice nouvelle composée de *Fairfax*, de *Cromwell*, d'*Ireton*, gendre de *Cromwell*, de *Wailer*, & de cent quarante-sept autres juges. Quelques pairs, qui s'assembloient encore dans la chambre-haute seulement pour la forme, tous les autres s'étant retirés, furent sommés de joindre leur assistance juridique à cette chambre illégale; aucun d'eux ne voulut y consentir. Leur refus n'empêcha point la nouvelle cour de justice de continuer ses procédures.

ALORS la chambre basse déclara enfin que le pouvoir souverain réside originellement dans le peuple, & que les représentans du peuple avaient l'autorité légitime : c'était une question que l'armée jugeait par l'organe de quelques citoyens; c'était renverser toute la constitution de l'Angleterre. La nation est, à la vérité, représentée légalement par la chambre des communes, mais elle l'est aussi par un roi & par les pairs. On s'est toujours plaint dans les autres États, quand on a vu des particuliers jugés par des commissaires; & c'étaient ici des commissaires nommés par la moindre partie du parlement, qui jugeaient leur souverain. Il n'est pas douteux que la chambre des com-

CH.
CLXXX.

Puissance reconnue originellement dans le peuple.

CH.
CLXXX.

munes ne crût en avoir le droit ; elle était composée d'*indépendans*, qui pensaient tous que la nature n'avait mis aucune différence entre le roi & eux, & que la seule qui subsistait était celle de la victoire. Les mémoires de *Ludlow*, colonel alors dans l'armée, & l'un des juges, font voir combien leur fierté était flattée en secret, de condamner en maîtres celui qui avait été le leur. Ce même *Ludlow*, presbytérien rigide, ne laisse pas douter que le fanatisme n'eût part à cette catastrophe. Il développe tout l'esprit du tems en citant ce passage de l'ancien Testament : *Le pays ne peut être purifié de sang que par le sang de celui qui l'a répandu.*

Janvier,
1648.
Procès criminel du roi.

ENFIN *Fairfax*, *Cromwell*, les *indépendans*, les *presbytériens*, croyaient la mort du roi nécessaire à leur dessein d'établir une république. *Cromwell* ne se flattait certainement pas alors de succéder au roi, il n'était que lieutenant-général dans une armée pleine de factions. Il espérait avec grande raison, dans cette armée & dans la république, le crédit attaché à ses grandes actions militaires & à son ascendant sur les esprits : mais s'il avait formé

dès-lors le dessein de se faire reconnaître pour le souverain de trois royaumes, il n'aurait pas mérité de l'être. L'esprit humain dans tous les genres ne marche que par degrés, & ces degrés amenèrent nécessairement l'élévation de *Cromwell*, qui ne la dut qu'à sa valeur & à la fortune.

CHARLES I, roi d'Écosse, d'Angleterre & d'Irlande, fut exécuté par la main du bourreau dans la place de Vittehall; son corps fut transporté à la chapelle de Vindsor; mais on n'a jamais pu le retrouver. Plus d'un roi d'Angleterre avait été déposé anciennement par des arrêts du parlement; des femmes de rois avaient péri par le dernier supplice : des commissaires Anglais avaient jugé à mort la reine d'Écosse, *Marie Stuart*, sur laquelle ils n'avaient d'autre droit que celui des brigands sur ceux qui tombent entre leurs mains; mais on n'avait vu encore aucun peuple faire périr son propre roi sur un échafaud avec l'appareil de la justice. Il faut remonter jusqu'à trois-cents ans avant notre ère, pour trouver dans la personne d'*Agis*, roi de Lacédémone, l'exemple d'une pareille catastrophe.

CH.
CLXXX.

1649.
10 Février.
On lui tran-
che la tête.

CHAPITRE CLXXXI.

De Cromwell.

CH.
CLXXXI.

République.

APRÈS le meurtre de *Charles I*, la chambre des communes défendit sous peine de mort de reconnaître pour roi ni son fils, ni aucun autre. Elle abolit la chambre haute où il ne siégeait plus que seize pairs du royaume, & resta ainsi souveraine en apparence de l'Angleterre & de l'Irlande.

CETTE chambre, qui devait être composée de cinq cent treize membres, ne l'était alors que d'environ quatre-vingts. Elle fit un nouveau grand sceau, sur lequel étaient gravés ces mots : *Le parlement de la république d'Angleterre*. On avait déjà abbattu la statue du roi élevée dans la bourse de Londres, & on avait mis en sa place cette inscription, *Charles le dernier roi, & le premier tyran*.

CETTE même chambre condamna à mort plusieurs seigneurs qui avaient été faits prisonniers en combattant pour le roi. Il n'était pas étonnant qu'on violât les loix de la guerre, après

avoir violé celles des nations ; & , pour les enfreindre plus pleinement encore , le duc *Hamilton* , Écossais , fut du nombre des condamnés. Ce traitement servit beaucoup à déterminer les Écossais à reconnaître pour leur roi *Charles II* ; mais en même tems l'amour de la liberté était si profondément gravé dans tous les cœurs , qu'ils bornèrent le pouvoir royal , autant que le parlement d'Angleterre l'avait limité dans les premiers troubles. L'Irlande reconnaissait le nouveau roi sans conditions. *Cromwell* alors se fit nommer gouverneur d'Irlande : il partit avec l'élite de son armée , & fut suivi de sa fortune ordinaire.

CH.
CLXXXI.

1649.

CEPENDANT *Charles II* était rappelé en Écosse par le parlement , mais aux mêmes conditions que ce parlement Écossais avait faites au roi son père. On voulait qu'il fût presbytérien , comme les Parisiens avaient voulu que *Henri IV* , son grand-père , fût catholique. On restreignait en tout l'autorité royale ; *Charles* la voulait pleine & entière. L'exemple de son père n'affaiblissait point en lui des idées qui semblent nées dans le cœur des monarques. Le premier fruit de sa nomina-

CH.
CLXXXI.

tion au trône d'Écosse , était déjà une guerre civile. Le marquis de *Montross* , homme célèbre dans ces tems-là , par son attachement à la famille royale , & par sa valeur , avait amené d'Allemagne & du Danemarck quelques soldats dans le Nord d'Écosse ; & , suivi des montagnards , il prétendait joindre aux droits du roi celui de conquête ; il fut défait , pris , & condamné par le parlement d'Écosse à être pendu à une potence haute de trente pieds , à être ensuite écartelé , & ses membres à être attachés aux portes des quatre principales villes , pour avoir contrevenu à ce qu'on appelait la *Loi nouvelle* , ou *Convenant presbytérien*. Ce brave homme dit à ses juges , qu'il n'était fâché que de n'avoir pas assez de membres pour être attachés à toutes les portes des villes de l'Europe , comme des monumens de sa fidélité pour son roi. Il mit même cette pensée en assez beaux vers en allant au supplice. C'était un des plus agréables esprits qui cultivassent alors les lettres , & l'ame la plus héroïque qui fût dans les trois royaumes. Le clergé presbytérien le conduisit à la mort en l'insultant , & en prononçant sa damnation.

CHARLES II, n'ayant pas d'autre ressource, vint de Hollande se remettre à la discrétion de ceux qui venaient de faire pendre son Général, & son appui; & entra dans Édimbourg par la porte où les membres de *Montrofs* étaient exposés.

LA nouvelle république d'Angleterre se prépara dès ce moment à faire la guerre à l'Écosse, ne voulant pas que dans la moitié de l'isle, il y eût un roi qui prétendît l'être de l'autre. Cette nouvelle république soutenait la révolution avec autant de conduite, qu'elle l'avait faite avec fureur. C'était une chose inouïe de voir un petit nombre de citoyens obscurs, sans aucun chef à leur tête, tenir tous les pairs du royaume dans l'éloignement & dans le silence, dépouiller tous les évêques, contenir les peuples, entretenir en Irlande environ seize mille combattans & autant en Angleterre, maintenir une grande flotte bien pourvue, & payer exactement toutes les dépenses, sans qu'aucun des membres de la chambre s'enrichît au dépens de la nation. Pour subvenir à tant de fraix, on employait avec une économie sévère les revenus autrefois attachés à la couronne, & les ter-

CH.
CLXXXI.

1659.

CH.
CLXXXI.

res des évêques & des chapitres qu'on vendit pour dix années. Enfin la nation payait une taxe de cent vingt mille livres sterling par mois ; taxe dix fois plus forte que cet impôt de la marine que *Charles I* s'était arrogé , & qui avait été la première cause de tant de désastres.

Ce parlement d'Angleterre n'était pas gouverné par *Cromwell* , qui alors était en Irlande avec son gendre *Ireton* ; mais il était dirigé par la faction des *indépendans* , dans laquelle il conservait toujours un grand crédit. La chambre résolut de faire marcher une armée contre l'Écosse , & d'y faire servir *Cromwell* sous le Général *Fairfax*. *Cromwell* reçut ordre de quitter l'Irlande qu'il avait presque soumise. Le Général *Fairfax* ne voulut point marcher contre l'Écosse : il n'était point *indépendant* , mais *presbytérien*. Il prétendait qu'il ne lui était pas permis d'aller attaquer ses frères , qui n'attaquaient point l'Angleterre. Quelques représentations qu'on lui fît , il demeura inflexible , & se démit du généralat pour passer le reste de ses jours en paix. Cette résolution n'était point extraordinaire , dans un tems & dans un pays où

chacun se conduisait suivant ses principes.

C'EST-LA l'époque de la grande fortune de *Cromwell*. Il est nommé Général à la place de *Fairfax*. Il se rend en Écosse avec une armée accoutumée à vaincre depuis près de dix ans. D'abord il bat les Écossais à *Dombar*, & se rend maître de la ville d'Édimbourg. De-là il suit *Charles II*, qui s'était avancé jusqu'à *Vorcester* en Angleterre, dans l'espérance que les Anglais de son parti viendraient l'y joindre ; mais ce prince n'avait avec lui que de nouvelles troupes sans discipline. *Cromwell* l'attaqua sur les bords de la *Saverne*, & remporta presque sans résistance la victoire la plus complète qui eût jamais signalé sa fortune. Environ sept mille prisonniers furent menés à Londres, & vendus pour aller travailler aux plantations Anglaises en Amérique. C'est, je crois, la première fois qu'on a vendu des hommes comme des esclaves chez les Chrétiens, depuis l'abolition de la servitude. L'armée victorieuse se rend maîtresse de l'Écosse entière. *Cromwell* poursuit le roi par-tout.

L'IMAGINATION, qui a produit tant de romans, n'a guère inventé d'aven-

CH.
CLXXXI.

Juin, 1650.

1650.
13 Septemb.
N. S.

CH.
CLXXXI.

tures plus singulières, ni des dangers plus pressans, ni des extrêmités plus cruelles, que tout ce que *Charles II* essuya en fuyant la poursuite du meurtrier de son père. Il fallut qu'il marchât presque seul par les routes les moins fréquentées, exténué de fatigue & de faim, jusques dans le comté de *Strafford*. Là, au milieu d'un bois, poursuivi par les soldats de *Cromwell*, il se cacha dans le creux d'un chêne, où il fut obligé de passer un jour & une nuit. Ce chêne se voyait encore au commencement de ce siècle. Les astronomes l'ont placé dans les constellations du Pôle-Austral, & ont ainsi éternisé la mémoire de tant de malheurs. Ce prince, errant de village en village, déguisé, tantôt en postillon, tantôt en fille, tantôt en bucheron, se sauva enfin dans une petite barque, & arriva en Normandie après six semaines d'aventures incroyables.

Novembre,
1650.

CROMWELL, cependant, revint à Londres en triomphe. La plupart des députés du parlement, leur orateur à la tête; le conseil de ville, précédé du maire, allèrent au-devant de lui à quelques milles de Londres. Son premier soin, dès qu'il fut dans la ville, fut

de porter le parlement à un abus de la victoire, dont les Anglais devaient être flattés. La chambre réunit l'Écosse à l'Angleterre comme un pays de conquête, & abolit la royauté chez les vaincus, comme elle l'avait exterminée chez les vainqueurs.

JAMAIS l'Angleterre n'avait été plus puissante que depuis qu'elle était républicque. Ce parlement, tout républicain, forma le projet singulier de joindre les sept Provinces-unies à l'Angleterre, comme il venait d'y joindre l'Écosse. Le stadthouder *Guillaume II*, gendre de *Charles I*, venait de mourir, après avoir voulu se rendre souverain en Hollande, comme *Charles* en Angleterre, & n'ayant pas mieux réussi que lui. Il laissait un fils au berceau; & le parlement espérait que les Hollandais se passeraient de Stadthouder, comme l'Angleterre se passait de monarque; & que la nouvelle républicque de l'Angleterre, de l'Écosse & de la Hollande, pourrait tenir la balance de l'Europe: mais les partisans de la maison d'*Orange* s'étant opposés à ce projet, qui tenait beaucoup de l'enthousiasme de ces tems-là, ce même enthousiasme porta le parlement An

CH.
CLXXXI.

Octobre,
1650.

1655

CH.
CLXXXI.

glais à déclarer la guerre à la Hollande. On se battit sur mer avec des succès balancés. Les plus sages du parlement, redoutant le grand crédit de *Cromwell*, ne continuaient cette guerre que pour avoir un prétexte d'augmenter la flotte aux dépens de l'armée, & de détruire ainsi peu-à-peu la puissance dangereuse du Général.

30 Avril,
1653.

CROMWELL les pénétra, comme ils l'avaient pénétré : ce fut alors qu'il développa tout son caractère : *Je suis*, dit-il au major-général Vernon, *poussé à un dénouement qui me fait dresser les cheveux à la tête*. Il se rendit au parlement, suivi d'officiers & de soldats choisis, qui s'emparèrent de la porte. Dès qu'il eut pris sa place : *Je crois*, dit-il, *que ce parlement est assez mûr pour être dissous*. Quelques membres lui ayant reproché son ingratitude, il se met au milieu de la chambre : *Le Seigneur*, dit-il, *n'a plus besoin de vous ; il a choisi d'autres instrumens pour accomplir son ouvrage*. Après ce discours fanatique, il les charge d'injures, dit à l'un qu'il est un ivrogne ; à l'autre, qu'il mène une vie scandaleuse ; que l'évangile les condamne ; & qu'ils aient à se dissoudre sur le

champ. Ses officiers & ses soldats entrent dans la chambre : *Qu'on emporte la masse du parlement*, dit-il ; *qu'on nous défasse de cette marotte*. Son major-général, *Harisson*, va droit à l'orateur, & le fait descendre de la chaire avec violence. *Vous m'avez forcé*, s'écria *Cromwell*, *à en user ainsi ; car j'ai prié le Seigneur toute la nuit qu'il me fît plutôt mourir que de commettre une telle action*. Ayant dit ces paroles, il fit sortir tous les membres du parlement l'un après l'autre, ferma la porte lui-même, & emporta la clef dans sa poche.

CE qui est bien plus étrange, c'est que, le parlement étant détruit avec cette violence, & nulle autorité législative n'étant reconnue, il n'y eut point de confusion. *Cromwell* assembla le conseil des officiers. Ce furent eux qui changèrent véritablement la constitution de l'État, & il n'arrivait en Angleterre que ce qu'on a vu dans tous les pays de la terre, où le fort a donné la loi au faible. *Cromwell* fit nommer, par ce conseil, cent quarante-quatre députés du peuple, qu'on prit pour la plupart dans les boutiques & dans les ateliers des artisans. Le plus accrédité

CH.
CLXXXI.

22 Décemb.
1653.
N. S.

de ce nouveau parlement d'Angleterre, était un marchand de cuir nommé *Barebone* ; c'est ce qui fit qu'on appela cette assemblée le *parlement des Barebone* (a). *Cromwell*, en qualité de Général, écrivit une lettre circulaire à tous ces députés, & les somma de venir gouverner l'Angleterre, l'Écosse & l'Irlande. Au bout de cinq mois, ce prétendu parlement, aussi méprisé qu'incapable, fut obligé de se casser lui-même, & de remettre à son tour le pouvoir souverain au conseil de guerre. Les officiers seuls déclarèrent alors *Cromwell* protecteur des trois royaumes. On envoya chercher le maire de Londres & les aldermans. *Cromwell* fut installé à Vittehall dans le palais des rois, où il prit dès-lors son logement. On lui donna le titre d'*altesse*, & la ville de Londres l'invita à un festin, avec les mêmes honneurs qu'on rendait aux monarques. C'est ainsi qu'un citoyen obscur du pays de Galles parvint à se faire roi sous un autre nom, par sa valeur secondée de son hypocrisie.

Il était âgé alors de près de cinquante-

(a) Cela signifie *os décharné*.

trois ans , & en avait passé quarante-deux sans aucun emploi , ni civil , ni militaire. A peine était-il connu en 1642 , lorsque la chambre des communes, dont il était membre, lui donna une commission de major de cavalerie. C'est de-là qu'il parvint à gouverner la chambre & l'armée , & que , vainqueur de *Charles I* & de *Charles II* , il monta en effet sur le trône , & régna sans être roi , avec plus de pouvoir & plus de bonheur qu'aucun roi. Il choisit d'abord parmi les seuls officiers , compagnons de ses victoires , quatorze conseillers , à chacun desquels il assigna mille livres sterling de pension. Les troupes étaient toujours payées un mois d'avance , les magasins fournis de tout ; le trésor public dont il disposait , était rempli de trois cent mille livres sterling : il en avait cent cinquante mille en Irlande. Les Hollandais lui demandèrent la paix , & il en dicta les conditions , qui furent , qu'on lui paierait trois cent mille livres sterling ; que les vaisseaux des Provinces-unies baisseraient pavillon devant les vaisseaux Anglais ; & que le jeune prince d'Orange ne serait jamais rétabli dans les charges de ses ancêtres. C'est ce même

CH.
CLXXXI.

prince qui détrôna depuis *Jacques II*, dont *Cromwell* avait détrôné le père.

TOUTES les nations courtisèrent à l'envi le protecteur. La France rechercha son alliance contre l'Espagne, & lui livra la ville de Dunkerque (a). Ses flottes prirent sur les Espagnols la Jamaïque, qui est restée à l'Angleterre. L'Irlande fut entièrement soumise, & traitée comme un pays de conquête. On donna aux vainqueurs les terres des vaincus, & ceux qui étaient les plus attachés à leur patrie périrent par la main des bourreaux.

CROMWELL, gouvernant en roi, assemblait des parlemens; mais il s'en rendait le maître, & les cassait à sa volonté. Il découvrit toutes les conspirations contre lui, & prévint tous les soulèvemens. Il n'y eut aucun pair du royaume dans ces parlemens qu'il convoquait: tous vivaient obscurément dans leurs terres. Il eut l'adresse d'engager un de ces parlemens à lui offrir le titre de roi, afin de le refuser, & de mieux conserver la puissance réelle. Il menait dans le palais des rois une vie sombre & retirée,

1656.

(a) Voyez le siècle de *Louis XIV*.

fans aucun fafte , fans aucun excès. Le
 général *Ludlow* , son lieutenant en Ir-
 lande , rapporte que , quand le protec-
 teur y envoya son fils *Henri Cromwell* ,
 il l'envoya avec un seul domestique.
 Ses mœurs furent toujours austères ;
 il était sobre , tempérant ; œconome ,
 fans être avide du bien d'autrui ; labo-
 rieux , & exact dans toutes les affaires.
 Sa dextérité ménageait toutes les sectes ,
 ne persécutant ni les catholiques , ni
 les anglicans , qui alors à peine osaient
 paraître : il avait des chapelains de tous
 les partis ; enthousiaste avec les fanati-
 ques ; maintenant les *presbytériens* ,
 qu'il avait trompés & accablés , & qu'il
 ne craignait plus ; ne donnant sa con-
 fiance qu'aux *indépendans* , qui ne pou-
 vaient subsister que par lui , & se mo-
 quant d'eux quelquefois avec les *théis-
 tes*. Ce n'est pas qu'il vît de bon œuil
 la religion du théïsme , qui , étant sans
 fanatisme , ne peut guères servir qu'à
 des philosophes , & jamais à des con-
 quérans.

IL y avait peu de ces philosophes , &
 il se délassait quelquefois avec eux aux
 dépens des insensés , qui lui avaient
 frayé le chemin du trône , l'évangile à
 la main. C'est par cette conduite qu'il

CH.
CLXXXI.

13 Septemb.
1658.

conserva jusqu'à sa mort son autorité cimentée de sang, & maintenue par la force & par l'artifice.

LA nature, malgré sa sobriété, avait fixé la fin de sa vie à cinquante-huit ans. Il mourut d'une fièvre ordinaire, causée probablement par l'inquiétude attachée à la tyrannie : car dans les derniers tems il craignait toujours d'être assassiné ; il ne couchait jamais deux nuits de suite dans la même chambre. Il mourut, après avoir nommé *Richard Cromwell* son successeur. A peine eut-il expiré, qu'un de ses chapelains, presbytérien, nommé *Herry*, dit aux assistants : *Ne vous allarmez pas ; s'il a protégé le peuple de DIEU tant qu'il a été parmi nous, il le protégera bien davantage à présent qu'il est monté au ciel, où il sera assis à la droite de JÉSUS-CHRIST.* Le fanatisme était si puissant, & *Cromwell* si respecté, que personne ne rit d'un pareil discours.

QUELQUES intérêts divers qui partageassent tous les esprits, *Richard Cromwell* fut proclamé paisiblement protecteur dans Londres. Le conseil ordonna des funérailles plus magnifiques que pour aucun roi d'Angleterre. On choisit pour modèle les solemnités pra-

tiquées à la mort du roi d'Espagne *Philippe II*. Il est à remarquer qu'on avait représenté *Philippe II* en purgatoire pendant deux mois dans un appartement tendu de noir , éclairé de peu de flambeaux ; & qu'ensuite on l'avait représenté dans le ciel , le corps étant sur un lit brillant d'or , dans une salle tendue de même , éclairée de cinq-cents flambeaux , dont la lumière , renvoyée par des plaques d'argent , égalait l'éclat du soleil. Tout cela fut pratiqué pour *Olivier Cromwell* : on le vit sur son lit de parade , la couronne en tête & un sceptre d'or à la main. Le peuple ne fit nulle attention , ni à cette imitation d'une pompe catholique , ni à la profusion. Le cadavre , embaumé , que *Charles II* fit exhumer depuis & porter au gibet , fut enterré dans le tombeau des rois.

CH.
CLXXXI.



CHAPITRE CLXXXII.

De l'Angleterre sous CHARLES II.

CH.
CLXXXII.

LE second protecteur, *Richard Cromwell*, n'ayant pas les qualités du premier, ne pouvait en avoir la fortune. Son sceptre n'était point soutenu par l'épée ; & n'ayant ni l'intrépidité, ni l'hypocrisie d'*Olivier*, il ne fut, ni se faire craindre de l'armée, ni en imposer aux partis & aux sectes qui divisaient l'Angleterre. Le conseil guerrier d'*Olivier Cromwell* brava d'abord *Richard*. Ce nouveau protecteur prétendit s'affermir en convoquant un parlement, dont une chambre, composée d'officiers, représentait les pairs d'Angleterre ; & dont l'autre, formée de députés Anglais, Écossais & Irlandais, représentait les trois royaumes : mais les chefs de l'armée le forcèrent de dissoudre ce parlement. Ils rétablirent eux-mêmes l'ancien parlement qui avait fait couper la tête à *Charles I*, & qu'en suite *Olivier Cromwell* avait dissous avec tant de hauteur. Ce parlement était tout républicain, aussi-bien que

l'armée. On ne voulait point de roi ; mais on ne voulait pas non-plus de protecteur. Ce parlement, qu'on appela le *croupion* , semblait idolâtre de la liberté ; & , malgré son enthousiasme fanatique , il se flattait de gouverner , haïssant également les noms de roi , & de protecteur , & d'évêque , & de pair ; ne parlant jamais qu'au nom du peuple , pour être plus maître du peuple. Les officiers demandèrent à la fois au parlement établi par eux , que tous les partisans de la maison royale fussent à jamais privés de leurs emplois , & que *Richard Cromwell* fût privé du protectorat. Ils le traitaient honorablement , demandant pour lui vingt mille livres sterling de rente , & huit mille pour sa mère : mais le parlement ne donna à *Richard Cromwell* que deux mille livres une fois payées , & lui ordonna de sortir dans six jours de la maison des rois ; il obéit sans murmurer , & vécut en particulier paisible.

ON n'entendait point parler alors des pairs , ni des évêques. *Charles II* paraissait abandonné de tout le monde , aussi-bien que *Richard Cromwell* ; & on croyait dans toutes les cours de l'Europe , que la république Anglaise

12 Mai,
1659.

CH.
CLXXXII.

subsisterait. Le célèbre *Monck*, officier-général sous *Cromwell*, fut celui qui rétablit le trône : il commandait en Écosse l'armée qui avait subjugué le pays. Le parlement de Londres ayant voulu casser quelques officiers de cette armée, ce Général se résolut à marcher en Angleterre pour tenter la fortune. Les trois royaumes alors n'étaient qu'une anarchie. Une partie de l'armée de *Monck*, restée en Écosse, ne pouvait la tenir dans la sujétion. L'autre partie, qui suivait *Monck* en Angleterre, avait en tête celle de la république. Le parlement redoutait ces deux armées, & voulait en être le maître. Il y avait là de quoi renouveler toutes les horreurs des guerres civiles.

MONCK, ne se sentant pas assez puissant pour succéder aux deux protecteurs, forma le dessein de rétablir la famille royale ; &, au-lieu de répandre du sang, il embrouilla tellement les affaires par ses négociations, qu'il augmenta l'anarchie, & mit la nation au point de désirer un roi. A peine y eut-il du sang répandu. *Lambert*, un des Généraux de *Cromwell*, & des plus ardens républicains, voulut en vain renouveler la guerre ; il fut prévenu

avant qu'il eût rassemblé un assez grand nombre des anciennes troupes de *Cromwell*, & fut battu & pris par celles de *Monck*. On assembla un nouveau parlement. Les pairs, si long-tems oisifs & oubliés, revinrent enfin dans la chambre haute. Les deux chambres reconnurent *Charles II* pour roi, & il fut proclamé dans Londres.

CH.
CLXXXII.

CHARLES II, rappelé ainsi en Angleterre, sans y avoir contribué que de son consentement, & sans qu'on lui eût fait aucune condition, partit de Bréda où il était retiré. Il fut reçu aux acclamations de toute l'Angleterre : il ne paraissait pas qu'il y eût eu de guerre civile. Le parlement exhuma le corps d'*Olivier Cromwell*, d'*Ireton* son gendre, d'un nommé *Bradshaw*, président de la chambre, qui avait jugé *Charles I*. On les traîna au gibet sur la claie. De tous les juges de *Charles I* qui vivaient encore, il n'y en eut que dix qu'on exécuta : aucun d'eux ne témoigna le moindre repentir, aucun ne reconnut le roi régnant : tous remercièrent Dieu de mourir martyrs pour la plus juste & la plus noble des causes. Non seulement ils étaient de la faction intraitable des indépendans, mais de la secte des ana-

8 Mai, 1660.

CH.
CLXXXII.

baptistes, qui attendaient fermement le second avènement de JÉSUS-CHRIST, & la cinquième monarchie.

IL n'y avait plus que neuf évêques en Angleterre ; le roi en complètra bientôt le nombre. L'ordre ancien fut rétabli ; on vit les plaisirs & la magnificence d'une cour succéder à la triste férocité qui avait régné si long-tems. *Charles II* introduisit la galanterie & les fêtes dans le palais de Vittehall, souillé du sang de son père. Les *indépendans* ne parurent plus ; les *puritains* furent contenus. L'esprit de la nation parut d'abord si changé, que la guerre civile précédente fut tournée en ridicule. Ces sectes sombres & sévères, qui avaient mis tant d'enthousiasme dans les esprits, furent l'objet de la raillerie des courtisans & de toute la Jeunesse.

Théisme.

*W. Boute au
mot Th*

Le théisme, dont le roi faisait une profession assez ouverte, fut la religion dominante au milieu de tant de religions. Ce théisme a fait depuis des progrès prodigieux dans le reste du monde. Le comte de *Shaftsburi*, le petit-fils du ministre, l'un des plus grands soutiens de cette religion, dit formellement dans ses *caractéristiques*, qu'on ne saurait trop respecter ce grand nom de

Théiste. Une foule d'illustres écrivains en a fait profession ouverte. La plupart des sociniens se sont enfin rangés à ce parti. On reproche à cette secte si étendue de n'écouter que la raison, & d'avoir secoué le joug de la foi. Il n'est pas possible à un Chrétien d'excuser leur indocilité. Mais la fidélité de ce grand tableau que nous traçons de la vie humaine, ne permet pas qu'en condamnant leur erreur, on ne rende justice à leur conduite. Il faut avouer que, de toutes les sectes, c'est la seule qui n'ait point troublé la société par des disputes; la seule qui, en se trompant, ait toujours été sans fanatisme. Il est impossible même qu'elle ne soit pas paisible. Ceux qui la professent sont unis avec tous les hommes, dans le principe commun à tous les siècles, & à tous les pays, dans l'adoration d'un seul DIEU; ils diffèrent des autres hommes, en ce qu'ils n'ont ni dogmes, ni temples, ne croyant qu'un DIEU juste, tolérant tout le reste, & découvrant rarement leur sentiment. Ils disent que cette religion pure, aussi ancienne que le monde, fut long-tems la seule véritable avant que DIEU lui-même en donnât une autre au peuple Hébreu. Ils se fon-

CH.
CLXXXII.

Théistes.

CH.
CLXXXII.

dent sur ce que les lettrés de la Chine l'ont toujours professée ; mais ces lettrés de la Chine ont un culte public , & les théistes d'Europe n'ont qu'un culte secret ; chacun adorant DIEU en particulier , & ne faisant aucun scrupule d'assister aux cérémonies publiques : du moins, il n'y a eu jusqu'ici qu'un très-petit nombre de ceux qu'on nomme *unitaires*, qui se soient assemblés. Mais ceux-là se disent Chrétiens primitifs , plutôt que théistes.

Société royale
le rend servi-
ce à l'esprit
humain.

LA société royale de Londres déjà formée , mais qui ne s'établit par des lettres-patentes qu'en 1660 , commença à adoucir les mœurs en éclairant les esprits. Les belles-lettres renaquirent & se perfectionnèrent de jour en jour. On n'avait guères connu, du tems de *Cromwell* , d'autre science & d'autre littérature , que celle d'appliquer des passages de l'ancien & du nouveau Testament aux dissensions publiques , & aux révolutions les plus atroces. On s'appliqua alors à connaître la nature , & à suivre la route que le chancelier *Bacon* avait montrée. La science des mathématiques fut portée bientôt à un point que les *Archimèdes* n'avaient pu même deviner. Un grand-homme a connu enfin

les loix primitives, jusqu'alors cachées, de la constitution générale de l'univers ; & , tandis que toutes les autres nations se repaissaient de fables , les Anglais trouvèrent les plus sublimes vérités. Tout ce que les recherches de plusieurs siècles avaient connu en physique , n'approchait pas de la seule découverte de la nature de la lumière. Les progrès furent rapides & immenses en vingt ans : c'est-là un mérite, une gloire, qui ne passeront jamais. Le fruit du génie & de l'étude reste ; & les effets de l'ambition , du fanatisme & des passions , s'anéantissent avec les tems qui les ont produits. L'esprit de la nation acquit , sous le règne de *Charles II* , une réputation immortelle , quoique le gouvernement n'en eût point.

L'ESPRIT Français , qui régnait à la cour , la rendit aimable & brillante ; mais en l'assujettissant à des mœurs nouvelles , elle l'asservit aussi aux intérêts de *Louis XIV* ; & le gouvernement Anglais , vendu long-tems à celui de France , fit quelquefois regretter le tems où l'usurpateur *Cromwell* rendait sa nation respectable.

Esprit Français à la cour.

Le parlement d'Angleterre , & celui d'Écosse , rétablis , s'empresèrent d'ac-

CH.
CLXXXII.

Revenu du
roi.

corder au roi , dans chacun de ces deux royaumes , tout ce qu'ils pouvaient lui donner , comme une espèce de réparation du meurtre de son père. Le parlement d'Angleterre sur-tout , qui seul pouvait le rendre puissant , lui assigna un revenu de douze-cent mille livres sterling , pour lui & pour toutes les parties de l'administration , indépendamment des fonds destinés pour la flotte ; jamais *Élisabeth* n'en avait eu tant. Cependant *Charles II*, prodigue , fut toujours indigent. La nation ne lui pardonna pas de vendre , pour moins de deux cent quarante mille livres sterling , Dunkerque acquise par les négociations & les armes de *Cromwell*.

LA guerre qu'il eut d'abord contre les Hollandais , fut très-onéreuse , puisqu'elle coûta sept millions & demi de livres sterling au peuple ; & elle fut honteuse , puisque l'amiral *Ruiter* entra jusques dans le port de Chatam , & y brula les vaisseaux Anglais.

Accidens.
1666.

DES accidens funestes se mêlèrent à ces désastres. Une peste ravagea Londres au commencement de ce règne , & la ville presque entière fut détruite par un incendie. Ce malheur arrivé après la contagion , & au fort d'une guerre

malheureuse contre la Hollande , paraissait irréparable. Cependant , à l'étonnement de l'Europe , Londres fut rebâtie en trois années , beaucoup plus belle , plus régulière , plus commode qu'elle n'était auparavant. Un seul impôt sur le charbon , & l'ardeur des citoyens , suffirent à ce travail immense. Ce fut un grand exemple de ce que peuvent les hommes , & qui rend croyable ce qu'on rapporte des anciennes villes de l'Asie & de l'Égypte, construites avec tant de célérité.

Ni ces accidens , ni ces travaux , ni la guerre de 1672 contre la Hollande , ni les cabales dont la cour & le parlement furent remplis, ne déroberent rien aux plaisirs & à la gaieté que *Charles II* avait amenés en Angleterre , comme des productions du climat de la France , où il avait demeuré plusieurs années. Une maîtresse Française , l'esprit Français, & sur-tout l'argent de la France , dominaient à la cour.

MALGRÉ tant de changemens dans les esprits , ni l'amour de la liberté & de la faction ne changea dans le peuple , ni la passion du pouvoir absolu dans le roi , & dans le duc d'Yorck son frère. On vit enfin , au milieu des

CH.
CLXXXII.

Troubles

CH.
CLXXXII.

plaisirs, la confusion, la division, la haine des partis & des sectes, désoler encore les trois royaumes. Il n'y eut plus, à la vérité, de grandes guerres civiles, comme du tems de *Cromwell*; mais une suite de complots, de conspirations, de meurtres juridiques ordonnés en vertu des loix interprétées par la haine, & enfin plusieurs assassinats, auxquels la nation n'était point encore accoutumée, noircirent, quelque tems, le règne de *Charles II.* Il semblait, par son caractère doux & aimable, formé pour rendre sa nation heureuse, comme il faisait les délices de ceux qui l'approchaient. Cependant le sang coulait sur les échaffauds, sous ce bon prince, comme sous les autres. La religion seule fut la cause de tant de désastres, quoique *Charles* fût très-philosophe.

Conjuration
nommée pa-
piste.

IL n'avait point d'enfant; & son frère, héritier présomptif de la couronne, avait embrassé ce qu'on appelle en Angleterre la *secte papiste*, objet de l'exécration de presque tout le parlement & de la nation. Dès qu'on fut cette défection, la crainte d'avoir un jour un papiste pour roi, aliéna presque tous les esprits. Quelques malheureux de la lie du peuple, apostés par la faction

opposée à la cour , dénoncèrent une conspiration bien plus étrange encore que celle des poudres. Ils affirmèrent par serment que les papistes devaient tuer le roi , & donner la couronne à son frère ; que le pape *Clément X* , dans une congrégation qu'on appelle de *la propagande* , avait déclaré , en 1675 , que le royaume d'Angleterre appartenait aux papes , par un droit imprescriptible ; qu'il en donnait la lieutenance au jésuite *Oliva* , Général de l'Ordre ; que ce jésuite remettait son autorité au duc d'Yorck , vassal du pape ; qu'on devait lever une armée en Angleterre pour détrôner *Charles II* ; que le jésuite *la Chaise* , confesseur de *Louis XIV* , avait envoyé dix mille louis d'or à Londres pour commencer les opérations ; que le jésuite *Comiers* avait acheté un poignard , une livre sterling , pour assassiner le roi , & qu'on en avait offert dix mille à un médecin pour l'empoisonner. Ils produisaient les noms , & les commissions de tous les officiers , que le Général des jésuites avait nommés pour commander l'armée papiste.

JAMAIS accusation ne fut plus absurde. Le fameux Irlandais , qui voyait à cinquante pieds sous terre la femme

CH.
CLXXXII.

Horreurs
ridicules.

CH.
CLXXXII.

qui accoucha tous les huit jours d'un lapin dans Londres ; celui qui promit à la ville assemblée d'entrer dans une bouteille de deux pintes ; & , parmi nous, l'affaire de notre bulle *Unigenitus*, nos convulsions, & nos accusations contre les philosophes , n'ont pas été plus ridicules. Mais quand les esprits sont échauffés , plus une opinion est impertinente , plus elle a de crédit.

TOUTE la nation fut allarmée. La cour ne put empêcher le parlement de procéder avec la sévérité la plus prompte. Il se mêla une vérité à tous ces mensonges incroyables , & dès-lors tous ces mensonges parurent vrais. Les délateurs prétendaient que le Général des jésuites avait nommé pour son secrétaire d'État en Angleterre , un nommé *Coleman*, attaché au duc d'Yorck ; on saisit les papiers de ce *Coleman*, on trouva des lettres de lui au père *la Chaise*, conçues en ces termes :

NOUS poursuivons une grande entreprise ; il s'agit de convertir trois royaumes , & peut-être de détruire à jamais l'hérésie ; nous avons un prince zélé , &c. Il faut envoyer beaucoup d'argent au roi : l'argent est la logique qui persuade tout à notre cour.

IL est évident par ces lettres , que le parti catholique voulait avoir le dessus ; qu'il attendait beaucoup du duc d'Yorck ; que le roi lui-même favoriserait les catholiques , pourvû qu'on lui donnât de l'argent ; qu'enfin les jésuites faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour servir le pape en Angleterre. Tout le reste était si manifestement faux ; les contradictions des délateurs étaient si grossières , qu'en tout autre tems on n'aurait pu s'empêcher d'en rire.

MAIS les lettres de *Coleman* , & l'assassinat d'un de ses juges , firent tout croire des papistes. Plusieurs accusés périrent sur l'échaffaud ; cinq jésuites furent pendus & écartelés. Si on s'était contenté de les juger comme perturbateurs du repos public , entretenant des correspondances illicites , & voulant abolir la religion établie par la loi , leur condamnation eût été dans toutes les règles ; mais il ne fallait pas les pendre en qualité de capitaines & d'aumôniers de l'armée papale , qui devait subjuguier trois royaumes. Le zèle contre le papisme fut porté si loin , que la chambre des communes vota presque unanimement l'exclusion du duc d'Yorck , & le déclara incapable d'être jamais roi

CH.
CLXXXII.

Supplices;

1679.

Duc d'Yorck,
exclus du trône.

CH.
CLXXXII.

Le catho-
licisme déclaré
idolâtre.

d'Angleterre. Ce prince ne confirma que trop, quelques années après, la sentence de la chambre des communes.

L'ANGLETERRE, ainsi que tout le Nord, la moitié de l'Allemagne, les sept Provinces-unies, & les trois quarts de la Suisse, s'étaient contentés jusques-là de regarder la religion catholique romaine comme une idolâtrie. Mais cette flétrissure n'avait encore passé nulle part en loi de l'État. Le parlement d'Angleterre ajouta à l'ancien serment du test, l'obligation d'abhorrer le papisme comme idolâtre.

QUELLES révolutions dans l'esprit humain ! Les premiers Chrétiens accusèrent le sénat de Rome d'adorer des statues qu'il n'adorait certainement pas. Le christianisme subsista trois-cents ans sans images ; douze empereurs chrétiens traitèrent d'idolâtres ceux qui priaient devant des figures de saints. Ce culte fut ensuite reçu dans l'Occident, & dans l'Orient, abhorré après dans la moitié de l'Europe. Enfin Rome chrétienne, qui fonde sa gloire sur la destruction de l'idolâtrie, est mise au rang des païens, par les loix d'une nation puissante, respectée aujourd'hui dans l'Europe.

L'ENTHOUSIASME de la nation ne se borna pas à des démonstrations de haine & d'horreur contre le papisme ; les accusations, les supplices continuèrent.

CE qu'il y eut de plus déplorable, ce fut la mort du lord *Stafford*, vieillard zélé pour l'État, attaché au roi, mais retiré des affaires, & achevant sa carrière honorable dans l'exercice paisible de toutes les vertus. Il passait pour papiste, & ne l'était pas. Les délateurs l'accusèrent d'avoir voulu engager l'un d'eux à tuer le roi. L'accusateur ne lui avait jamais parlé, & cependant il fut cru ; l'innocence du lord *Stafford* parut en vain dans tout son jour ; il fut condamné, & le roi n'osa lui donner sa grace : faiblesse infâme, dont son père avait été coupable & qui perdit son père. Cet exemple prouva que la tyrannie d'un corps est toujours plus impitoyable que celle d'un roi ; il y a mille moyens d'appaîser un prince, il n'y en a point d'adoucir la férocité d'un corps entraîné par les préjugés. Chaque membre, enivré de cette fureur commune, la reçoit & la redouble dans les autres membres, & se porte à l'inhumanité sans crainte, parce que personne ne répond pour le corps entier.

CH.
CLXXXII.

PENDANT que les papistes & les anglicans donnaient à Londres cette sanglante scène, les presbytériens d'Écosse en donnaient une non moins absurde, & plus abominable. Ils assassinèrent l'archevêque de *S.-André*, primat d'Écosse; car il y avait encore des évêques dans ce pays, & l'archevêque de *S.-André* avait conservé ses prérogatives. Les presbytériens rassemblèrent le peuple après cette belle action, & la comparèrent hautement dans leurs sermons à celles de *Jahel*, d'*Aod*, & de *Judith*, auxquelles elle ressemblait en effet. Ils menèrent leurs auditeurs au sortir du sermon, tambour battant, à Glasgow, dont ils s'emparèrent. Ils jurèrent de ne plus obéir au roi comme chef suprême de l'Église anglicane; de ne reconnaître jamais son frère pour roi, de n'obéir qu'au Seigneur, & d'immoler au Seigneur tous les prélats qui s'opposeraient aux saints.

1679.

LE roi fut obligé d'envoyer contre les saints, le duc de *Monmouth*, son fils naturel, avec une petite armée. Les presbytériens marchèrent contre lui au nombre de huit mille hommes, commandés par des ministres du S.-Évangile. Cette armée s'appellait *l'armée du*

Seigneur. Il y avait un vieux ministre qui monta sur un petit tertre , & qui se fit soutenir les mains comme *Aaron* , pour obtenir une victoire sûre. L'armée du Seigneur fut mise en déroute dès les premiers coups de canon. On fit douze-cents prisonniers. Le duc de *Monmouth* les traita avec humanité ; il ne fit pendre que deux prêtres , & donna la liberté à tous les prisonniers qui voulurent jurer de ne plus troubler la patrie au nom de DIEU ; neuf-cents firent le serment ; trois-cents jurèrent qu'il valait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes , & qu'ils aimaient mieux mourir que de ne pas tuer les anglicans & les papistes. On les transporta en Amérique ; & , leur vaisseau ayant fait naufrage , ils reçurent au fond de la mer la couronne du martyr.

CET esprit de vertige dura encore quelque tems en Angleterre , en Écosse , en Irlande. Mais enfin , le roi appaisa tout , moins par sa prudence , peut-être , que par son caractère aimable , dont la douceur & les graces prévalurent , & changèrent insensiblement la férocité atrabilaire de tant de factieux , en des mœurs plus sociables.

CHARLES II paraît être le premier

CH.
CLXXXII.

roi d'Angleterre qui ait acheté par des pensions secrètes les suffrages des membres du parlement, du moins dans un pays où il n'y a presque rien de secret ; cette méthode n'avait jamais été publique ; on n'avait point de preuve que les rois ses prédécesseurs eussent pris ce parti, qui abrège les difficultés, & qui prévient les contradictions.

Le second parlement, convoqué en 1679, procéda contre dix-huit membres des communes du parlement précédent, qui avait duré dix-huit années. On leur reprocha d'avoir reçu des pensions ; mais comme il n'y avait point de loi qui défendît de recevoir des gratifications de son souverain, on ne put les poursuivre.

Plus de par-
lement.

1681.

CEPENDANT *Charles II*, voyant que la chambre des communes, qui avait détrôné & fait mourir son père, voulait déshériter son frère de son vivant ; & craignant pour lui-même les suites d'une telle entreprise, cassa le parlement, & régna sans en assembler désormais.

Tout fut tranquille dès le moment que l'autorité royale & la parlementaire ne se choquèrent plus. Le roi fut réduit enfin à vivre avec économie de son re-
venu,

venu , & d'une pension de cent mille livres sterling , que lui faisait *Louis XIV.* Il entretenait seulement quatre mille hommes de troupes , & on lui reprochait cette garde , comme s'il eût eu sur pied une puissante armée. Les rois n'avaient ordinairement avant lui que cent hommes pour leur garde ordinaire.

ON ne connut alors en Angleterre que deux partis politiques ; celui des *Toris* , qui embrassaient une soumission entière aux rois ; & celui des *Wighs* , qui soutenaient les droits des peuples , & qui limitaient ceux du pouvoir souverain. Ce dernier parti l'a presque toujours emporté sur l'autre.

MAIS ce qui a fait la puissance de l'Angleterre , c'est que tous les partis ont également concouru , depuis le tems d'*Elizabeth* , à favoriser le commerce. Le même parlement qui fit couper la tête à son roi , fut occupé d'établissements maritimes , comme si on eût été dans les tems les plus paisibles. Le sang de *Charles I* était encore fumant , quand ce parlement , quoique presque tout composé de fanatiques , fit en 1650 le fameux acte de la navigation , qu'on attribue au seul *Cromwell* , & auquel il n'eut d'autre part que celle d'en être fa-

CH.
CLXXXII.

État florissant de l'Angleterre.

CH.
CLXXXII.

ché, parce que cet acte, très-préjudiciable aux Hollandais, fut une des causes de la guerre entre l'Angleterre & les sept Provinces ; & que cette guerre, en portant toutes les grandes dépenses du côté de la marine, tendait à diminuer l'armée de terre dont *Cromwell* était Général. Cet acte de la navigation a toujours subsisté dans toute sa force. L'avantage de cet acte consiste à ne permettre qu'aucun vaisseau étranger puisse apporter en Angleterre des marchandises qui ne sont pas du pays auquel appartient le vaisseau.

Commerce.

IL y eut, dès le tems de la reine *Élizabeth*, une compagnie des Indes, antérieure même à celle de Hollande, & on en forma même encore une nouvelle du tems du roi *Guillaume*. Depuis 1597 jusqu'en 1612, les Anglais furent seuls en possession de la pêche de la baleine ; mais leurs plus grandes richesses vinrent toujours de leurs troupeaux. D'abord ils ne sûrent que vendre les laines ; mais, depuis *Élizabeth*, ils manufacturèrent les plus beaux draps de l'Europe. L'agriculture, long-tems négligée, leur a tenu lieu enfin des mines du Portugal. La culture des terres a été sur-tout encouragée, lorsqu'on a commencé,

Agriculture.

en 1689 , à donner des récompenses à l'exportation des grains. Le gouvernement a toujours accordé , depuis ce tems-là, cinq schellins pour chaque mesure de froment portée à l'étranger, lorsque cette mesure , qui contient vingt-quatre boisseaux de Paris, ne vaut à Londres que deux livres huit sols sterling. La vente de tous les autres grains a été encouragée à proportion ; & , dans les derniers tems , il a été prouvé dans le parlement que l'exportation des grains avait valu , en quatre années , cent soixante-dix millions trois-cents trente mille livres de France.

L'ANGLETERRE n'avait pas encore toutes ces grandes ressources du tems de *Charles II* : elle était encore tributaire de l'industrie de la France , qui tirait d'elle plus de huit millions chaque année par la balance du commerce. Les manufactures de toiles , de glaces , de cuivre , d'airain , d'acier , de papier , de chapeaux même , manquaient aux Anglais. C'est la révocation de l'édit de Nantes qui leur a donné presque toute cette nouvelle industrie.

On peut juger par ce seul trait si les flatteurs de *Louis XIV* ont eu raison de le louer d'avoir privé la France de

CH.
CLXXXII.

citoyens utiles. Aussi, en 1687, la nation Anglaise, sentant de quel avantage lui seraient les ouvriers Français réfugiés chez elle, leur a donné quinze cent mille francs d'aumônes, & a nourri treize mille de ces nouveaux citoyens dans la ville de Londres, aux dépens du public, pendant une année entière.

CETTE application au commerce dans une nation guerrière, l'a mise enfin en état de soudoyer une partie de l'Europe contre la France. Elle a, de nos jours, multiplié son crédit, sans augmenter ses fonds, au point que les dettes de l'État aux particuliers ont monté à cent de nos millions de rente. C'est précisément la situation où s'est trouvé le royaume de France, dans lequel l'État, sous le nom du roi, doit à-peu-près la même somme par année aux rentiers, & à ceux qui ont acheté des charges. Cette manœuvre inconnue à tant d'autres nations, & sur-tout à celles de l'Asie, a été le triste fruit de nos guerres, & le dernier effort de l'industrie politique ; industrie non moins dangereuse que la guerre même.

CHAPITRE CLXXXIII.

De l'Italie , & principalement de Rome , à la fin du seizième siècle. Du concile de Trente. De la réforme du calendrier , &c.

AUTANT que la France & l'Allemagne furent bouleversées à la fin du seizième & au commencement du dix-septième siècle , languissantes , sans commerce , privées des arts & de toute police , abandonnées à l'anarchie ; autant les peuples d'Italie commencèrent , en général , à jouir du repos , & cultivèrent à l'envi les arts de goût , qui ailleurs étaient ignorés , ou grossièrement exercés. Naples & Sicile furent sans révolutions ; on n'y eut même aucune inquiétude. Quand le pape *Paul IV* , poussé par ses neveux , voulut ôter ces deux royaumes à *Philippe II* , par les armes de *Henri II* , roi de France , il prétendait les transférer au duc d'Anjou , qui fut depuis *Henri III* , moyennant vingt-mille ducats de tribut annuel au lieu de six mille , & surtout à condition que ses neveux y au-

CH.
CLXXXIII.

CH.
CLXXXIII.

Papes veulent
avoir Naples.

raient des principautés considérables & indépendantes.

CE royaume était alors le seul au monde qui fût tributaire. On prétendait que la cour de Rome voulait qu'il cessât de l'être, & qu'il fût enfin réuni au S.-Siège ; ce qui aurait pu rendre les papes assez puissans pour tenir en maîtres la balance de l'Italie. Mais il était impossible que ni *Paul IV*, ni toute l'Italie ensemble, ôtaient Naples à *Philippe II*, pour l'ôter ensuite au roi de France, & dépouiller les deux plus puissans monarques de la chrétienté. L'entreprise de *Paul IV* ne fut qu'une témérité malheureuse. Le fameux duc d'*Albe*, alors vice-roi de Naples, consulta aux démarches de ce pontife, en faisant fondre les cloches, & tout le bronze de Bénévent qui appartenait au S.-Siège, pour en faire des canons. Cette guerre fut presque aussi-tôt finie que commencée. Le duc d'*Albe* se flat-
tait de prendre Rome, comme elle avait été prise sous *Charles-Quint*, & du tems des *Othons*, & d'*Arnoud*, & de tant d'autres : mais il alla, au bout de quelques mois, baiser les pieds du pontife ; on rendit les cloches à Bénévent, & tout fut fini.

CE fut un spectacle affreux, après la mort de *Paul IV*, que la condamnation de ses deux neveux, le prince de *Palliano*, & le cardinal *Caraffa*: le sacré collège vit avec horreur ce cardinal condamné par les ordres de *Pie IV*, à mourir par la corde, comme était mort le cardinal *Petrucci* sous *Léon X*; mais une action de cruauté ne fit pas un règne cruel, & la nation Romaine ne fut pas tyrannisée: elle se plaignit seulement que le pape vendît les charges du palais, abus qui augmenta dans la suite.

LE concile de Trente fut terminé sous *Pie IV* d'une manière paisible (a); il ne produisit aucun effet nouveau, ni parmi les catholiques qui croyaient tous les articles de foi enseignés par ce concile, ni parmi les protestans qui ne les croyaient pas: il ne changea rien aux usages des nations catholiques, qui adoptaient quelques règles de discipline différentes de celles du concile.

LA France sur-tout conserva ce qu'on appelle les libertés de son Église, qui sont en effet les libertés de sa nation.

CH.
CLXXXIII.
Cardinaux
pendus.
Mars,
1560.

Concile de
Trente.
1563.

Libertés gal-
licanes.

(a) La rédaction des disputes & des actes de ce concile, se trouve au chapitre 172.

CH.
CLXXXIII.

Vingt-quatre articles qui choquent les droits de la juridiction civile , ne furent jamais adoptés en France : les principaux de ces articles donnaient aux seuls évêques l'administration de tous les hôpitaux , attribuaient au seul pape le jugement des causes criminelles de tous les évêques, soumettaient les laïcs, en plusieurs cas , à la juridiction épiscopale. Voilà pourquoi la France rejetta toujours le concile dans la discipline qu'il établit. Les rois d'Espagne le recurent dans tous leurs États avec le plus grand respect , & les plus grandes modifications , mais secretes & sans éclat. Venise imita l'Espagne. Les catholiques d'Allemagne demandèrent encore l'usage de la coupe , & le mariage des prêtres. *Pie IV* accorda la communion sous les deux espèces , par des brefs à l'empereur *Maximilien II* & à l'archevêque de Mayence : mais il fut inflexible sur le célibat des prêtres. L'histoire des papes en donne pour raison , que *Pie IV*, étant délivré du concile , n'en avait plus rien à craindre : *de-là vient* , ajoute l'auteur , *que ce pape , qui violait les loix divines & humaines , faisait le scrupuleux sur le célibat.* Il est très-faux que *Pie IV* violât les loix divines &

humaines ; & il est très-évident qu'en conservant l'ancienne discipline du célibat sacerdotal, depuis si long-tems établie dans l'Occident , il se conformait à une opinion devenue une loi de l'Église.

Tous les autres usages de la discipline ecclésiastique particulière à l'Allemagne subsistèrent. Les questions préjudiciables à la puissance séculière , ne réveillèrent plus ces guerres qu'elles avaient autrefois fait naître. Il y eut toujours des difficultés , des épines entre la cour de Rome & les cours catholiques ; mais le sang ne coula point pour ces petits démêlés. L'interdit de Venise sous *Paul V* a été depuis la seule querelle éclatante. Les guerres de religion en Allemagne & en France occupaient alors assez ; & la cour de Rome ménageait d'ordinaire les souverains catholiques , de peur qu'ils ne devinssent protestans. Malheur seulement aux princes faibles , quand ils avaient en tête un prince puissant comme *Philippe* , qui était le maître au conclave.

Il manqua à l'Italie la police générale : ce fut-là son véritable fléau : elle fut infestée long-tems de brigands au

CH.
CLXXXIII.

Italie sans
police.

CH.
CLXXXIII.

milieu des arts, & dans le sein de la paix, comme la Grèce l'avait été dans les tems sauvages. Des frontières du Milanais au fond du royaume de Naples, des troupes de bandits courans sans cesse d'une province à une autre, achetaient la protection des petits princes, ou les forçaient à les tolérer. On ne put les exterminer dans l'État du S.-Siège, jusqu'au règne de *Sixte-Quint*; & après lui ils reparurent quelquefois. Ce fatal exemple encourageait les particuliers à l'assassinat : l'usage du stilet n'était que trop commun dans les villes, tandis que les bandits couraient les campagnes; les écoliers de Padoue s'étaient accoutumés à assommer les passans sous les arcades qui bordent les rues.

MALGRÉ ces désordres trop communs, l'Italie était le pays le plus florissant de l'Europe, s'il n'était pas le plus puissant. On n'entendait plus parler de ces guerres étrangères qui l'avaient désolée depuis le règne du roi de France *Charles VIII*, ni de ces guerres intestines de principauté contre principauté, & de ville contre ville : on ne voyait plus de ces conspirations autrefois si fréquentes. Naples, Veni-

se , Rome , Florence , attiraient les étrangers par leur magnificence , & par la culture de tous les arts. Les plaisirs de l'esprit n'étaient encore bien connus que dans ce climat. La religion s'y montrait aux peuples sous un appareil imposant , nécessaire aux imaginations sensibles. Ce n'était qu'en Italie qu'on avait élevé des temples dignes de l'antiquité ; & S.-Pierre de Rome les surpassait tous. Si les pratiques superstitieuses , de fausses traditions , des miracles supposés subsistaient encore , les sages les méprisaient , & savaient que les abus ont été de tous les tems l'amusement de la populace.

CH.
CLXXXIII.
Arts cultivés.

PEUT-ÊTRE les écrivains ultramontains qui ont tant déclamé contre ces usages , n'ont pas assez distingué entre le peuple & ceux qui le conduisent. Il n'aurait pas fallu mépriser le sénat de Rome , parce que les malades guéris par la nature tapissaient de leurs offrandes les temples d'*Esculape* ; parce que mille tableaux votifs de voyageurs échappés aux naufrages ornaient , ou défiguraient les autels de *Neptune* ; & que , dans *Egnatia* , l'encens brûlait & fumait de lui-même sur une pierre sacrée. Plus d'un protestant , après avoir

Superstitions.

CH.
CLXXXIII.

gouté les délices du séjour de Naples, s'est répandu en invectives contre les trois miracles qui se font à jour nommé dans cette ville, quand le sang de *S.-Janvier*, de *S.-Jean-Baptiste*, & de *S.-Etienne*, conservé dans des bouteilles, se liquéfie étant approché de leurs têtes. Ils accusent ceux qui président à ces églises, d'imputer à la Divinité des prodiges inutiles. Le savant & sage *Addisson*, dit qu'il n'a jamais vu *a more blounding trik*, un tour plus grossier. Tous ces auteurs pouvaient observer que ces institutions ne nuisent point aux mœurs, qui doivent être le principal objet de la police civile & ecclésiastique; que probablement les imaginations ardentes des climats chauds ont besoin de signes visibles qui les mettent continuellement sous la main de la Divinité; & qu'enfin ces signes ne pouvaient être abolis que quand ils seraient méprisés du même peuple qui les révere.

Pie V.

A *Pie IV*, succéda ce dominicain *Gisleri*, *Pie V*, si haï dans Rome même, pour y avoir fait exercer avec trop de cruauté le ministère de l'inquisition, publiquement combattu ailleurs par les tribunaux séculiers. La fameuse bulle,

In Cænâ Domini, émanée sous *Paul III*, & publiée par *Pie V*, dans laquelle on brave tous les droits des souverains, révolta plusieurs cours, & fit élever contre elle les voix de plusieurs universités.

CH.
CLXXXIII.

L'EXTINCTION de l'Ordre des *humiliés* fut un des principaux évènements de son pontificat. Les religieux de cet Ordre, établis principalement au Milanais, vivaient dans le scandale; *S.-Charles Boromée*, archevêque de Milan, voulut les réformer; quatre d'entre eux conspirèrent contre sa vie; l'un des quatre lui tira un coup d'arquebuse dans son palais, pendant qu'il faisait la prière. Ce saint homme, qui ne fut que légèrement blessé, demanda au pape la grace des coupables: mais le pape punnit leur attentat par le dernier supplice, & abolit l'Ordre entier. Ce pontife envoya quelques troupes en France au secours du roi *Charles IX* contre les huguenots de son royaume. Elles se trouvèrent à la bataille de Moncontour. Le gouvernement de la France était alors parvenu à cet excès de subvertissement, que deux mille soldats du pape étaient un secours utile.

S.-Charles Boromée.

1571.

MAIS ce qui consacra la mémoire de

CH.
CLXXXIII.

Pie V, ce fut son empressement à défendre la chrétienté contre les Turcs, & l'ardeur dont il pressa l'armement de la flotte qui gagna la bataille de Lépante. Son plus bel éloge vint de Constantinople même, où l'on fit des réjouissances publiques de sa mort.

Réforme du
calendrier.

GRÉGOIRE XIII, *Buoncompagno*, successeur de *Pie V*, rendit son nom immortel par la réforme du calendrier, qui porte son nom; & en cela il imita *Jules César*. Ce besoin où les nations furent toujours de réformer l'année, montre bien la lenteur des arts les plus nécessaires. Les hommes avaient su ravager le monde d'un bout à l'autre, avant d'avoir su connaître les tems & régler les jours. Les anciens Romains n'avaient d'abord connu que dix mois lunaires, & une année de trois cent quatre jours; ensuite leur année fut de trois cent cinquante-cinq. Tous les remèdes à cette fausse computation furent autant d'erreurs. Les pontifes, depuis *Numa Pompilius*, furent les astronomes de la nation, ainsi qu'ils l'avaient été chez les Babyloniens, chez les Égyptiens, chez les Perses, chez presque tous les peuples de l'Asie. La science des tems les rendait plus vénérables au

peuple , rien ne conciliant plus l'autorité que la connaissance des choses utiles inconnues au vulgaire.

CH.
CLXXXIII.

COMME chez les Romains le suprême pontificat était toujours entre les mains d'un sénateur , *Jules César* , en qualité de pontife , réforma le calendrier autant qu'il le put ; il se servit de *Sozigène* , mathématicien Grec d'Alexandrie. *Alexandre* avait transporté dans cette ville les sciences & le commerce ; c'était la plus célèbre école de mathématiques , & c'était-là que les Égyptiens , & même les Hébreux , avaient enfin puisé quelques connaissances réelles. Les Égyptiens avaient su auparavant élever des masses énormes de pierres ; mais les Grecs leur enseignèrent tous les beaux arts , ou plutôt les exercèrent chez eux sans pouvoir former d'élèves Égyptiens. En effet , on ne compte chez ce peuple d'esclaves efféminés aucun homme distingué dans les arts de la Grèce.

Histoire du
calendrier.

LES pontifes chrétiens réglèrent l'année ainsi que les pontifes de l'ancienne Rome , parce que c'était à eux d'indiquer les célébrations des fêtes. Le premier concile de Nicée en 325 , voyant le dérangement que le tems apportait

CH.
CLXXXIII.

au calendrier de *César*, consulta comme lui les Grecs d'Alexandrie ; ces Grecs répondirent que l'équinoxe du printems arrivait alors le 21 Mars ; & les pères réglèrent le tems de la fête de Pâques suivant ce principe.

DEUX légers mécomptes dans le calcul de *Jules César*, & dans celui des astronomes consultés par le concile, augmentèrent dans la suite des siècles. Le premier de ces mécomptes vient du fameux nombre d'or de l'Athénien *Méton* ; il donne dix-neuf années à la révolution par laquelle la lune revient au même point du ciel : il ne s'en manque qu'une heure & demie ; méprise insensible dans un siècle, & considérable après plusieurs siècles. Il en était de même de la révolution apparente du soleil, & des points qui fixent les équinoxes & les solstices. L'équinoxe du printems au siècle du concile de Nicée, arrivait le 21 Mars ; mais au tems du concile de Trente, l'équinoxe avait avancé de dix jours, & tombait à l'onze de ce mois. La cause de cette précession des équinoxes, inconnue à toute l'antiquité, n'a été découverte que de nos jours : cette cause est un mouvement particulier à la terre, mouvement dont

la période s'achève en vingt-cinq mille neuf-cents années , & qui fait passer successivement les équinoxes & les solstices , par tous les points du zodiaque. Ce mouvement est l'effet de la gravitation , dont le seul *Newton* a connu & calculé les phénomènes , qui semblaient hors de la portée de l'esprit humain.

IL ne s'agissait pas , du tems de *Grégoire XIII*, de songer à deviner la cause de cette précession des équinoxes , mais de mettre ordre à la confusion qui commençait à troubler sensiblement l'année civile. *Grégoire* fit consulter tous les célèbres astronomes de l'Europe. Un médecin nommé *Lilio* , né à Rome , eut l'honneur de fournir la manière la plus simple & la plus facile de rétablir l'ordre de l'année , telle qu'on la voit dans le nouveau calendrier ; il ne fallait que retrancher dix jours à l'année 1582 , où l'on était pour lors , & prévenir le dérangement dans les siècles avenir par une précaution aisée. Ce *Lilio* a été depuis ignoré ; & le calendrier porte le nom du pape *Grégoire* , ainsi que le nom de *Sozigène* fut couvert par celui de *César*. Il n'en était pas ainsi chez les anciens Grecs ; la gloire de l'invention demeurait aux artistes.

CH.
OLXXXIII.

Résistance au
calendrier.

3 Novemb.
1582.

GRÉGOIRE XIII eut celle de pres-
ser la conclusion de cette réforme né-
cessaire ; il eut plus de peine à la faire
recevoir par les nations, qu'à la faire
rédiger par les mathématiciens. La
France résista quelques mois ; & enfin ,
sur un édit de *Henri III* , enregistré au
parlement de Paris , on s'accoutuma à
compter comme il le fallait ; mais l'em-
pereur *Maximilien II* ne put persua-
der à la diète d'Augsbourg que l'équi-
noxe était avancé de dix jours. On crai-
gnit que la cour de Rome , en instrui-
sant les hommes , ne prît le droit de les
maîtriser. Ainsi l'ancien calendrier sub-
sista encore quelque tems chez les ca-
tholiques même de l'Allemagne. Les
protestans de toutes les communions
s'obstinèrent à ne pas recevoir , des
mains du pape , une vérité qu'il aurait
fallu recevoir des Turcs , s'ils l'avaient
proposée.

1575.
Ambassade
du Japon au
pape.

LES derniers jours du pontificat de
Grégoire XIII furent célèbres par cette
ambassade d'obédience qu'il reçut du
Japon. Rome faisait des conquêtes spi-
rituelles à l'extrémité de la terre ; tan-
dis qu'elle faisait tant de pertes en Eu-
rope. Trois rois ou princes du Japon ,
alors divisé en plusieurs souverainetés ,

envoyèrent chacun un de leurs plus proches parens, saluer le roi d'Espagne, *Philippe II*, comme le plus puissant de tous les rois chrétiens, & le pape comme père de tous les rois. Les lettres de ces trois princes au pape, commençaient toutes par un acte d'adoration envers lui. La première du roi de Bongo était écrite : *A l'adorable qui tient sur terre la place du roi du ciel* ; elle finit par ces mots : *Je m'adresse avec crainte & respect à votre sainteté, que j'adore, & dont je baise les pieds très-saints*. Les deux autres disent à-peu-près la même chose. L'Espagne se flattait alors que le Japon deviendrait une de ses provinces, & le S.-Siège voyait déjà le tiers de cet Empire soumis à sa juridiction ecclésiastique.

Le peuple Romain eût été très-heureux sous le gouvernement de *Grégoire XIII*, si la tranquillité publique de ses États n'avait pas été quelquefois troublée par les bandits. Il abolit quelques impôts onéreux, & ne démembra point l'État en faveur de son bâtard, comme avaient fait quelques-uns de ses prédécesseurs.

CHAPITRE CLXXXIV.

De SIXTE-QUINT.

CH.
CLXXXIV.

LE règne de *Sixte-Quint* a plus de célébrité que celui de *Grégoire XIII* & de *Pie V*, quoique ces deux pontifes aient fait de plus grandes choses ; l'un s'étant signalé par la bataille de Lépante, dont il fut le premier mobile ; & l'autre par la réforme des tems. Il arrive quelquefois, que le caractère d'un homme, & la singularité de son élévation, arrêtent sur lui les yeux de la postérité, plus que les actions mémorables des autres. La disproportion qu'on croit voir entre la naissance de *Sixte-Quint*, fils d'un pauvre vigneron, & l'élévation à la dignité suprême, augmente sa réputation ; cependant nous avons vu que jamais une naissance obscure & basse ne fut regardée comme un obstacle au pontificat, dans une religion & dans une cour, où toutes les places sont réputées le prix du mérite, quoiqu'elles soient aussi celui de la brigade. *Pie V* n'était guères d'une famille plus relevée ; *Adrien VI*, fut le

fils d'un artisan ; *Nicolas V* était né dans l'obscurité ; le père du fameux *Jean XXII* , qui ajouta un troisième cercle à la tiare , & qui porta trois couronnes , sans posséder aucune terre , raccommodait des fouliers à Cahors ; c'était le métier du père d'*Urbain IV*. *Adrien IV* , l'un des plus grands papes , fils d'un mendiant , avait été mendiant lui-même. L'histoire de l'Église est pleine de ces exemples , qui encouragent la simple vertu , & qui confondent la vanité humaine. Ceux qui ont voulu relever la naissance de *Sixte-Quint* , n'ont pas songé qu'en cela ils rabaisaient sa personne ; ils lui ôtaient le mérite d'avoir vaincu les premières difficultés. Il y a plus loin d'un gardeur de porcs , tel qu'il le fut dans son enfance , aux simples places qu'il eut dans son Ordre , que de ces places au trône de l'Église. On a composé sa vie à Rome , sur des journaux , qui n'apprennent que des dates , & sur des panégyriques qui n'apprennent rien. Le cordelier qui a écrit la vie de *Sixte-Quint* , commence par dire qu'il a l'honneur de parler du plus haut , du meilleur , du plus grand des pontifes , des princes & des sages , du glorieux & de l'immortel *Sixte*. Il s'ôte

CH. /
CLXXXIV.

Papes nés
dans l'obscurité.

Tempesti ,
cordelier , a
écrit en cor-
delier.

CH.
CLXXXIV.

lui-même tout crédit par ce début.

L'ESPRIT de *Sixte-Quint* & de son règne, est la partie essentielle de son histoire : ce qui le distingue des autres papes, c'est qu'il ne fit rien comme les autres. Agir toujours avec hauteur, & même avec violence, quand il est un simple moine ; dompter tout d'un coup la fougue de son caractère, dès qu'il est cardinal ; se donner quinze ans pour incapable d'affaires, & sur-tout de régner, afin de déterminer un jour en sa faveur les suffrages de tous ceux qui compteraient régner sous son nom ; reprendre toute sa hauteur au moment même qu'il est sur le trône ; mettre dans son pontificat une sévérité inouïe, & de la grandeur dans toutes ses entreprises ; embellir Rome, & laisser le trésor pontifical très-riche ; licentier d'abord les soldats, les gardes même de ses prédécesseurs, & dissiper les bandits par la seule force des loix, sans avoir de troupes ; se faire craindre de tout le monde par sa place, & par son caractère ; c'est-là ce qui mit son nom parmi les noms illustres, du vivant même de *Henri IV* & d'*Élizabeth*. Les autres souverains risquaient alors leur trône, quand ils tentaient quelque entreprise sans le se-

cours de ces nombreuses armées qu'ils ont entretenues depuis : il n'en était pas ainsi des souverains de Rome, qui, réunissant le sacerdoce & l'empire, n'avaient pas même besoin d'une garde.

SIXTE-QUINT se fit une grande réputation, en embellissant & en polissant Rome, comme *Henri IV* embellissait & polissait Paris : mais ce fut-là le moindre mérite de *Henri*, & c'était le premier de *Sixte*. Aussi ce pape fit, en ce genre, de bien plus grandes choses que le roi de France : il commandait à un peuple bien plus paisible, & alors infiniment plus industrieux ; & il avait, dans les ruines, & dans les exemples de l'ancienne Rome, & encore dans les travaux de ses prédécesseurs, tout l'encouragement à ses grands desseins.

Du tems des *Césars* Romains, quatorze aqueducs immenses, soutenus sur des arcades, voituraient des fleuves entiers à Rome, l'espace de plusieurs milles & y entretenaient continuellement cent cinquante fontaines jaillissantes, & cent dix-huit grands bains publics ; outre l'eau nécessaire à ces mers artificielles, sur lesquelles on représentait des batailles navales. Cent mille statues ornaient les places publiques, les carre-

CH.
CLXXXIV.

Police de
Rome.

Ouvrages
Romains.

CH.
CLXXXIV.

fours, les temples, les maisons. On voyait quatre-vingt-dix colosses élevés sur des portiques : quarante-huit obélisques de marbre granite, taillés dans la haute Égypte, étonnaient l'imagination, qui concevait à peine comment on avait pu transporter, du tropique aux bords du Tibre, ces masses prodigieuses. Il restait aux papes de restaurer quelques aqueducs, de relever quelques obélisques ensevelis sous des décombres, de déterrer quelques statues.

SIXTE-QUINT rétablit la fontaine *Mazia*, dont la source est à vingt milles de Rome, auprès de l'ancienne Préneste, & il la fit conduire par un aqueduc de treize mille pas : il fallut élever des arcades dans un chemin de sept milles de longueur ; un tel ouvrage, qui eût été peu de chose pour l'Empire Romain, était beaucoup pour Rome, pauvre, & resserrée.

CINQ obélisques furent relevés par ses soins. Le nom de l'architecte *Fontana* qui les rétablit, est encore célèbre à Rome ; celui des artistes qui les taillèrent, qui les transportèrent de si loin, n'est pas connu. On lit dans quelques voyageurs, & dans cent auteurs qui les ont copiés, que, quand il fallut élever
sur

sur son piédestal l'obélisque du Vatican , les cordes attachées aux poulies se trouvèrent trop longues ; & que, malgré la défense sous peine de mort de parler pendant cette opération , un homme du peuple s'écria , *Mouillez les cordes*. Ces contes , qui rendent l'histoire ridicule , sont le fruit de l'ignorance ; les cabestans dont on se servait ne pouvaient avoir besoin de ce ridicule secours.

CH.
CLXXXIV.

L'OUVRAGE qui donna quelque supériorité à Rome moderne sur l'ancienne , fut la coupole de S.-Pierre de Rome. Il ne restait dans le monde que trois monumens antiques de ce genre , une partie du dôme du temple de *Minerve* dans Athènes , celui du Panthéon à Rome , & celui de la grande mosquée de Constantinople , autrefois *Ste.-Sophie* , ouvrage de *Justinien*. Mais ces coupoles assez élevées dans l'intérieur , étaient trop écrasées au-dehors. Le *Brunelleschi* , qui rétablit l'architecture en Italie au quatorzième siècle , remédia à ce défaut par un coup de l'art , en établissant deux coupoles l'une sur l'autre , dans la cathédrale de Florence ; mais ces coupoles tenaient encore un peu du gothique , & n'étaient pas dans

Coupole de
S.-Pierre.

CH.
CLXXXIV.

les nobles proportions. *Michel-Ange Buonarota*, peintre, sculpteur, & architecte, également célèbre dans ces trois genres, donna, dès le tems de *Jules II*, le dessin des deux dômes de *S.-Pierre*; & *Sixte-Quint* fit construire en vingt-deux mois cet ouvrage, dont rien n'approche.

Bibliothèque
du Vatican.

LA bibliothèque commencée par *Nicolas V*, fut tellement augmentée alors, que *Sixte-Quint* peut passer pour en être le vrai fondateur. Le vaisseau qui la contient est encore un beau monument. Il n'y avait point alors dans l'Europe de bibliothèque ni si ample, ni si curieuse : mais la ville de Paris l'a emporté depuis sur Rome en ce point ; & , si l'architecture de la bibliothèque royale de Paris n'est pas comparable à celle du Vatican, les livres y sont en beaucoup plus grand nombre, bien mieux arrangés, & prêtés aux particuliers avec une toute autre facilité.

Peuple
pauvre.

LE malheur de *Sixte-Quint* & de ses États, fut que toutes ses grandes fondations appauvrirent son peuple ; au lieu que *Henri IV* soulagea le sien. L'un & l'autre, à leur mort, laissèrent à-peu-près la même somme en argent comptant ; car quoique *Henri IV* eût

quarante millions en réserve, dont il pouvait disposer, il n'y en avait qu'environ vingt dans les caves de la Bastille; & les cinq millions d'écus d'or que *Sixte* mit dans le château S.-Ange, revenaient, à-peu-près, à vingt millions de nos livres d'alors. Cet argent ne pouvait être ravi à la circulation, dans un État presque sans commerce & sans manufactures, tel que celui de Rome, sans appauvrir les habitans. *Sixte*, pour amasser ce trésor, & pour subvenir à ses dépenses, fut obligé de donner encore plus d'étendue à la vénalité des emplois que n'avaient fait ses prédécesseurs. *Sixte IV*, *Jules II*, *Léon X*, avaient commencé; *Sixte* aggrava beaucoup ce fardeau: il créa des rentes à huit, à neuf, à dix pour cent, pour le paiement desquelles les impôts furent augmentés. Le peuple oublia qu'il embellissait Rome; il sentit seulement qu'il l'appauvissait, & ce pontife fut plus haï qu'admiré.

IL faut toujours regarder les papes sous deux aspects; comme souverains d'un État, & comme chefs de l'Église. *Sixte-Quint*, en qualité de premier pontife, voulut renouveler les tems de *Grégoire VII*. Il déclara *Henri IV*,

M ij

CH.
CLXXXIV.

Témérité de
Sixte-Quint.

CH.
CLXXXIV.

alors roi de Navarre, incapable de succéder à la couronne de France. Il priva la reine *Élizabeth* de ses royaumes par une bulle ; & , si la flotte invincible de *Philippe II* eût abordé en Angleterre , la bulle eût pu être mise à exécution. La manière dont il se conduisit avec *Henri III*, après l'assassinat du duc de *Guise* & du cardinal , son frère , ne fut pas si emportée. Il se contenta de le déclarer excommunié , s'il ne faisait pénitence de ces deux meurtres. C'était imiter *Saint Ambroise* ; c'était agir comme *Alexandre III* , qui exigea une pénitence publique du meurtre de *Becquet* , canonisé sous le nom de *Thomas de Canterburi*. Il était avéré que le roi de France *Henri III* venait d'assassiner dans sa propre maison deux princes , dangereux à la vérité , mais auxquels on n'avait point fait le procès , & qu'il eût été très-difficile de convaincre de crime en justice réglée. Ils étaient les chefs d'une ligue funeste , mais que le roi lui-même avait signée. Toutes les circonstances de ce double assassinat étaient horribles ; & , sans entrer ici dans les justifications prises de la politique & du malheur des tems , la sûreté du genre-humain semblait deman-

der un frein à de pareilles violences. *Sixte-Quint* perdit le fruit de sa démarche austère & inflexible, en ne soutenant que les droits de la tiare & du sacré collège, & non ceux de l'Humanité; en ne blâmant pas le meurtre du duc de *Guise* autant que celui du cardinal; en n'insistant que sur la prétendue immunité de l'Eglise, sur le droit que les papes réclamaient de juger les cardinaux; en commandant au roi de France de relâcher le cardinal de *Bourbon* & l'archevêque de Lyon, qu'il retenait en prison par les raisons d'Etat les plus fortes; enfin, en lui ordonnant de venir dans l'espace de soixante jours expier son crime dans Rome. Il est très-vrai que *Sixte-Quint*, & chef des Chrétiens, pouvait dire à un prince chrétien : *Purgez-vous devant DIEU d'un double homicide* : mais il ne pouvait pas lui dire : *C'est à moi seul de juger vos sujets ecclésiastiques ; c'est à moi de vous juger dans ma cour.*

Ce pape parut encore moins conserver la grandeur & l'impartialité de son ministère, quand, après le parricide du moine *Jacques Clément*, il prononça devant les cardinaux ces propres paroles, fidèlement rapportées par le se-

Abus du
pontificat.

CH.
CLXXXIV.

crétaire du consistoire : *Cette mort , dit-il , qui donne tant d'étonnement & d'admirarion , sera crue à peine de la postérité. Un très-puissant roi , entouré d'une forte armée , qui a réduit Paris à lui demander miséricorde , est tué d'un seul coup de couteau par un pauvre religieux. Certe , ce grand exemple a été donné , afin que chacun connaisse la force des jugemens de DIEU. Ce discours du pape parut horrible , en ce qu'il semblait regarder le crime d'un scélérat insensé , comme une inspiration de la providence.*

SIXTE était en droit de refuser les vains honneurs d'un service funèbre à *Henri III* , qu'il regardait comme exclus de la participation aux prières. Aussi dit-il dans le même consistoire : *Je les dois au roi de France : mais je ne les dois pas à Henri de Valois impénitent.*

(Siste-Quint
refuse de ser-
vir l'Espagne
& la ligue
contre *Henri*
IV.

Tout cède à l'intérêt : ce même pape qui avait privé si fièrement *Élizabeth* & le roi de Navarre de leurs royaumes , qui avait signifié au roi *Henri III* qu'il fallait venir répondre à Rome dans soixante jours , ou être excommunié , refusa pourtant , à la fin , de prendre le parti de la ligue & de l'Espagne

contre *Henri IV*, alors hérétique. Il sentait que, si *Philippe II* réussissait, ce prince, maître à la fois de la France, du Milanais, & de Naples, le ferait bientôt du S.-Siège & de toute l'Italie.

Sixte-Quint fit donc ce que tout homme sage eût fait à sa place ; il aima mieux s'exposer à tous les ressentimens de *Philippe II*, que de se ruiner lui-même en prêtant la main à la ruine de *Henri IV*. Il mourut dans ces inquiétudes, n'osant secourir *Henri IV*, & craignant *Philippe II*. Le peuple Romain, qui gémissait sous le fardeau des taxes, & qui haïssait un gouvernement triste & dur, éclata à la mort de *Sixte* ; on eut beaucoup de peine à l'empêcher de troubler la pompe funèbre, & de déchirer en pièces celui qu'il avait adoré à genoux. Ses trésors furent tous dissipés un an après sa mort, ainsi que ceux de *Henri IV*. Destinée ordinaire, qui fait voir assez la vanité des desseins des hommes.

26 Août,
1590.



CHAPITRE CLXXXV.

*Des successeurs de SIXTE-QUINT.*CH.
CLXXXV.*Grégoire
XIV.*

ON voit combien l'éducation , la patrie , tous les préjugés , gouvernent les hommes. *Grégoire XIV*, né Milanais , & sujet du roi d'Espagne , fut gouverné par la faction Espagnole , à laquelle *Sixte* , né sujet de Rome , avait résisté. Il immola tout à *Philippe II*. Une armée d'Italiens fut levée pour aller ravager la France aux dépens de ce même trésor que *Sixte-Quint* avait amassé pour défendre l'Italie ; & , cette armée ayant été battue & dissipée , il ne resta à *Grégoire XIV* que la honte de s'être appauvri pour *Philippe II* , & d'être dominé par lui.

Clément
VIII.

CLÉMENT VIII, *Aldobrandin* , né Florentin , se conduisit avec plus d'esprit & d'adresse : il connut très-bien que l'intérêt du S.-Siège était de tenir autant qu'il pouvait la balance entre la France & la maison d'*Autriche*. Ce pape accrût le domaine ecclésiastique du duché de Ferrare. C'était encore un effet de ces loix féodales si épineuses

& si contestées, & c'était une suite évidente de la faiblesse de l'Empire. La comtesse *Mathilde*, dont nous avons tant parlé, avait donné aux papes, Ferrare, Modène & Reggio, avec bien d'autres terres. Les empereurs réclamèrent toujours contre la donation de ces domaines, qui étaient des fiefs de la couronne de Lombardie. Ils devinrent, malgré l'Empire, fiefs du S.-Siège, comme Naples, qui relevait du pape, après avoir relevé des empereurs. Ce n'est que de nos jours que Modène & Reggio ont été enfin solennellement déclarés fiefs impériaux. Mais depuis *Grégoire VII* ils étaient, ainsi que Ferrare, dépendans de Rome; & la maison de *Modène*, autrefois propriétaire de ces terres, ne les possédait plus qu'à titre de vicaire du S.-Siège. En vain la cour de Vienne, & les diètes impériales, prétendaient toujours la suzeraineté. *Clement VIII* enleva Ferrare à la maison d'*Est*; & ce qui pouvait produire une guerre violente, ne produisit que des protestations. Depuis ce tems, Ferrare fut presque déserte.

Ce pape fit la cérémonie de donner l'absolution & la discipline à *Henri IV*, en la personne des cardinaux du *Perron*

1597.

Clément donna la discipline à *Henri IV*, sur le dos de *Perron* & *Offat*.

1595.

CH.
CLXXXV.

& d'*Ossat* ; mais on voit combien la cour de Rome craignait toujours *Philippe II*, par les ménagemens & les artifices dont usa *Clément VIII* pour parvenir à réconcilier *Henri IV* avec l'Église. Ce prince avait abjuré solennellement la religion réformée ; & cependant les deux tiers des cardinaux persistèrent dans un consistoire à lui refuser l'absolution. Les ambassadeurs du roi eurent beaucoup de peine à empêcher que le pape se servît de cette formule : *Nous réhabilitons Henri dans sa royauté*. Le ministère de Rome voulait bien reconnaître *Henri* pour roi de France , & opposer ce prince à la maison d'*Autriche* ; mais , en même tems , il soutenait ; autant qu'il pouvait , son ancienne prétention de disposer des royaumes.

Paul V.

Sous *Borghese* , *Paul V*, renaquit l'ancienne querelle de la juridiction séculière & de l'ecclésiastique , qui avait fait verser autrefois tant de sang. Le sénat de Venise avait défendu les nouvelles donations aux églises , faites sans son concours , & sur-tout l'aliénation des biens-fonds en faveur des moines. Il se crut aussi en droit de faire arrêter & de juger un chanoine de *Vicence* , &

un abbé de Nervèse , convaincus de rapines & de meurtres.

Le pape écrivit à la république que les décrets & l'emprisonnement des deux ecclésiastiques blessaient l'honneur de Dieu ; il exigea que les ordonnances du sénat fussent remises à son nonce , & qu'on lui rendît aussi les deux coupables , qui ne devaient être justiciables que de la cour Romaine.

PAUL V, qui , peu de tems auparavant , avait fait plier la république de Gènes dans une occasion pareille , crut que Venise aurait la même condescendance. Le sénat envoya un ambassadeur extraordinaire pour soutenir ses droits. *Paul* répondit à l'ambassadeur , que ni les droits , ni les raisons de Venise ne valaient rien , & qu'il fallait obéir. Le sénat n'obéit point. Le doge & les sénateurs furent excommuniés , & tout l'État de Venise mis en interdit ; c'est-à-dire , qu'il fût défendu au clergé , sous peine de damnation éternelle , de dire la messe , de faire le service , d'administrer aucun sacrement , & de prêter son ministère à la sépulture des morts. C'était ainsi que *Grégoire VII* & ses successeurs en avaient usé envers plusieurs empereurs , bien sûrs alors

CH.
CLXXXV.

Querelle de
Paul V avec
Venise.

17 Avril ;
1606.

CH.
CLXXXV.

que les peuples aimeraient mieux abandonner leurs empereurs que leurs églises, & comptant toujours sur des princes prêts à envahir les domaines des excommuniés. Mais les tems étaient changés : *Paul V*, par cette violence, hazardait qu'on lui obéît, que Venise fît fermer toutes les églises, & renonçât à la religion catholique : elle pouvait aisément embrasser la grecque, ou la luthérienne, ou la calviniste ; & on parlait, en effet, alors de se séparer de la communion du pape. Le changement ne se fût pas fait sans troubles, le roi d'Espagne aurait pu en profiter. Le sénat se contenta de défendre la publication du monitoire dans toute l'étendue de ses terres. Le grand-vicaire de l'évêque de Padoue, à qui cette défense fut signifiée, répondit au podestat qu'il ferait ce que Dieu lui inspirerait ; mais le podestat ayant répliqué que Dieu avait inspiré au conseil des dix de faire pendre quiconque désobéirait, l'interdit ne fut publié nulle part ; & la cour de Rome fut assez heureuse pour que tous les Vénitiens continuassent à vivre en catholiques malgré elle.

Moines chassés de Venise.

Il n'y eut que quelques Ordres religieux qui obéirent. Les Jésuites ne

voulurent pas donner l'exemple les premiers. Leurs députés se rendirent à l'assemblée générale des capucins ; ils leur dirent que *dans cette grande affaire l'univers avait les yeux sur les capucins, & qu'on attendait leur démarche pour savoir quel parti on devait prendre.* Les capucins ne balancèrent pas à fermer leurs églises. Les jésuites & les théatins fermèrent alors les leurs. Le sénat les fit tous embarquer pour Rome ; & les jésuites furent bannis à perpétuité.

Parmi tant de moines , qui , depuis leur fondation , avaient trahi leur patrie pour les intérêts des papes , il s'en trouva un à Venise qui fut citoyen , & qui acquit une gloire durable , en défendant ses souverains contre les prétentions Romaines ; ce fut le célèbre *Sarpi* , si connu sous le nom de *Fra-Paolo*. Il était théologien de la république ; ce titre de théologien ne l'empêcha pas d'être un excellent jurisconsulte. Il soutint la cause de Venise avec toute la force de la raison , & avec une modération & une finesse qui rendaient cette raison victorieuse. Deux sujets du pape & un prêtre de Venise subornèrent deux assassins pour tuer *Fra-Paolo*. Ils le percèrent de trois coups de

CH.
CLXXXV.

stilet, & s'enfuirent dans une barque à dix rames, qui leur était préparée. Un assassinat si bien concerté, la fuite des meurtriers assurée avec tant de précautions & de fraix, marquaient évidemment qu'ils avaient obéi aux ordres de quelques hommes puissans; on accusa les jésuites, on soupçonna le pape: le crime fut désavoué par la cour Romaine, & par les jésuites. *Fra-Paolo*, qui réchappa de ses blessures, garda long-tems un des stilets dont il avait été frappé, & mit au-dessous cette inscription: *stilo della chiesa romana*.

Henri IV
médiateur entre Venise & Rome.

Le roi d'Espagne excitait le pape contre les Vénitiens, & le roi *Henri IV* se déclarait pour eux. Les Vénitiens armèrent à Vérone, à Padoue, à Bergame, à Brescia; ils levèrent quatre mille soldats en France. Le pape, de son côté, ordonna la levée de quatre mille Corfès, & de quelques Suisses catholiques. Le cardinal *Borghèse* devait commander cette petite armée. Les Turcs remercièrent DIEU solennellement de la discorde qui divisait le pape & Venise. Le roi *Henri IV* eut la gloire, comme je l'ai déjà dit, d'être l'arbitre du différend, & d'exclure *Philippe III* de la médiation. *Paul V* essuya la mortifi-

cation de ne pouvoir même obtenir que l'accommodement se fît à Rome. Le cardinal de *Joyeuse*, envoyé par le roi de France à Venise, révoqua, au nom du pape, l'excommunication & l'interdit. Le pape, abandonné par l'Espagne, ne montra plus que de la modération, & les jésuites restèrent bannis de la république pendant plus de cinquante ans : ils n'y ont été rappelés qu'en 1657, à la prière du pape *Alexandre VII* : mais ils n'ont jamais pu y rétablir leur crédit.

CH.
CLXXXV.

1607.

PAUL V, depuis ce tems, ne voulut plus faire aucune décision qui pût compromettre son autorité ; on le pressa en vain de faire un article de foi de l'immaculée conception de la *Ste-Vierge* : il se contenta de défendre d'enseigner le contraire en public, pour ne pas choquer les dominicains, qui prétendent qu'elle a été conçue, comme les autres, dans le péché originel. Les dominicains étaient alors très-puissans en Espagne & en Italie.

IL s'appliqua à embellir Rome, à rassembler les plus beaux ouvrages de sculpture & de peinture. Rome lui doit ses plus belles fontaines, sur-tout celle qui fait jaillir l'eau d'un vase antique

Paul embellit Rome.

CH.
CLXXXV.

Urbain aussi.

tiré des thermes de *Vespasien*, & celle qu'on appelle l'*Acqua Paola*, ancien ouvrage d'*Auguste*, que *Paul V* rétablit ; il y fit conduire l'eau par un aqueduc de trente-cinq mille pas, à l'exemple de *Sixte-Quint*. C'était à qui laisserait dans Rome les plus nobles monumens. Il acheva le palais de Monte-Cavallo. Le palais *Borghese* est un des plus considérables. Rome, sous chaque pape, devenait la plus belle ville du monde. *Urbain VIII* construisit ce grand autel de *S.-Pierre*, dont les colonnes & les ornemens paraîtraient par-tout ailleurs des ouvrages immenses, & qui n'ont là qu'une juste proportion : c'est le chef-d'œuvre du Florentin *Bernini*, digne de mêler ses ouvrages avec ceux de son compatriote *Michel-Ange*.

CET *Urbain VIII*, dont le nom était *Barberino*, aimait tous les arts : il réussissait dans la poésie latine. Les Romains, dans une profonde paix, jouissaient de toutes les douceurs que les talens répandent dans la société, & de la gloire qui leur est attachée. *Urbain* réunit à l'État Ecclésiastique le duché d'Urbino, Pesaro, Sinigaglia, après l'extinction de la maison de *la Rovere*, qui tenait ces principautés en fief du

S.-Siège. La domination des pontifes Romains devint donc toujours plus puissante depuis *Alexandre VI*. Rien ne troubla plus la tranquillité publique ; à peine s'aperçut-on de la petite guerre qu'*Urbain VIII*, ou plutôt ses deux neveux , firent à *Édouard*, duc de Parme, pour l'argent que ce duc devait à la chambre apostolique sur son duché de Castro. Ce fut une guerre peu sanglante & passagère, telle qu'on la devait attendre de ces nouveaux Romains, dont les mœurs doivent être nécessairement conformes à l'esprit de leur gouvernement. Le cardinal *Barberin*, auteur de ces troubles, marchait à la tête de sa petite armée avec des indulgences. La plus forte bataille qui se donna, fut entre quatre ou cinq-cents hommes de chaque parti. La forteresse de Piégaia se rendit à discrétion, dès qu'elle vit approcher l'artillerie : cette artillerie consistait en deux coulevrines. Cependant il fallut, pour étouffer ces troubles, qui ne méritent point de place dans l'histoire, plus de négociations que s'il s'était agi de l'ancienne Rome & de Carthage. On ne rapporte cet événement que pour faire connaître le génie de Rome moderne, qui

CH.
CLXXXV.

Petite guerre.

CH.
CLXXXV.

Petites oc-
cupations.

finit tout par la négociation , comme l'ancienne Rome finissait tout par des victoires.

LES cérémonies de la religion , celles des préséances , les arts , les antiquités , les édifices , les jardins , la musique , les assemblées occupèrent le loisir des Romains , tandis que la guerre de trente ans ruina l'Allemagne , que le sang des peuples & du roi coulait en Angleterre , & que , bientôt après , la guerre civile de la fronde désola la France.

Misère des
peuples.

MAIS si Rome était heureuse par sa tranquillité , & illustre par ses monumens , le peuple , au fond , était dans la misère. L'argent qui servit à élever tant de chef-d'œuvres d'architecture , retournait aux autres nations , par le désavantage du commerce.

LES papes étaient obligés d'acheter , des étrangers , le bled dont manquent les Romains , & qu'on revendait en détail dans la ville. Cette coutume dure encore aujourd'hui : il y a des États que le luxe enrichit , il y en a d'autres qu'il appauvrit. La splendeur de quelques cardinaux , & des parens des papes , servait à faire mieux remarquer l'indigence des autres citoyens , qui pourtant , à la vue de tant de beaux édifi-

cès, semblaient s'enorgueillir dans leur pauvreté, d'être habitans de Rome.

CH.
CLXXXV.

LES voyageurs qui allaient admirer cette ville, étaient étonnés de ne voir d'Orviette à Terracine, dans l'espace de plus de cent milles, qu'un terrain dépeuplé d'hommes & de bestiaux. La campagne de Rome, il est vrai, est un pays inhabitable, infecté par des mairais croupissans, que les anciens Romains avaient desséchés. Rome, d'ailleurs, est dans un terrain ingrat, sur le bord d'un fleuve qui à peine est navigable. Sa situation entre sept montagnes, était plutôt celle d'un repaire, que d'une ville. Ses premières guerres furent les pillages d'un peuple qui ne pouvait guères vivre que de rapine; &, lorsque le dictateur *Camille* eut pris Veies, à quelques lieues de Rome dans l'Ombrie, tout le peuple Romain voulut quitter son territoire stérile, & ses sept montagnes, pour se transplanter au pays de Veies. On ne rendit, depuis, les environs de Rome fertiles, qu'avec l'argent des nations vaincues, & par le travail d'une foule d'esclaves. Mais ce terrain fut plus couvert de palais, que de moissons. Il a repris enfin son premier état de campagne déserte.

CH.
CLXXXV.

LE S.-Siège possédait ailleurs de riches contrées, comme celle de Bologne. L'évêque de Salisbury, *Burnet*, attribue la misère du peuple, dans les meilleurs cantons de ce pays, aux taxes & à la forme du gouvernement. Il a prétendu, avec presque tous les écrivains, qu'un prince électif qui règne peu d'années, n'a ni le pouvoir, ni la volonté de faire de ces établissemens utiles, qui ne peuvent devenir avantageux qu'avec le tems. Il a été plus aisé de relever les obélisques, & de construire des palais & des temples, que de rendre la nation commerçante & opulente. Quoique Rome fût la capitale des peuples catholiques, elle était cependant moins peuplée que Venise & Naples, & fort au-dessous de Paris & de Londres; elle n'approchait pas d'Amsterdam pour l'opulence, & pour les arts nécessaires qui la produisent. On ne comptait à la fin du dix-septième siècle qu'environ cent-vingt mille habitans dans Rome, par le dénombrement imprimé des familles, & ce calcul se trouvait encore vérifié par les registres des naissances. Il naissait, année commune, trois mille six-cents enfans : ce nombre des naissances multiplié par

Dépopula-
tion de Ro-
me.

trente-quatre, donne toujours, à-peu-près, la somme des habitans, & cette somme est ici de cent vingt-deux mille quatre-cents. *Paul Jove*, dans son histoire de *Léon X*, rapporte que, du tems de *Clément VII*, Rome ne possédait que trente-deux mille habitans. Quelle différence de ces tems avec ceux des *Traians*, & des *Antonins* ! Environ huit-mille Juifs établis à Rome, n'étaient pas compris dans ce dénombrement : ces Juifs ont toujours vécu paisiblement à Rome, ainsi qu'à Livourne. On n'a jamais exercé contre eux en Italie les cruautés qu'ils ont souffertes en Espagne & en Portugal. L'Italie était le pays de l'Europe où la religion inspirait alors le plus de douceur.

ROME fut le seul centre des arts & de la politesse jusqu'au siècle de *Louis XIV*, & c'est ce qui déterminait la reine *Christine* à y fixer son séjour. Mais bientôt l'Italie fut égalée dans plus d'un genre par la France, & surpassée de beaucoup dans quelques-uns. Les Anglais eurent sur elle autant de supériorité par les sciences que par le commerce. Rome conserva la gloire de ses antiquités & des travaux qui la distinguèrent depuis *Jules II*.

CHAPITRE CLXXXVI.

Suite de l'Italie au dix-septième siècle.

D E L A T O S C A N E .

CH.
CLXXXVI.

LA Toscane était, comme l'État du pape, depuis le seizième siècle, un pays tranquille & heureux. Florence, rivale de Rome, attirait chez elle la même foule d'étrangers, qui venaient admirer les chef-d'œuvres antiques & modernes dont elle était remplie. On y voyait cent-soixante statues publiques. Les deux seules qui décoraient Paris, celle de *Henri IV*, & le cheval qui porte la statue de *Louis XIII*, avaient été fondues à Florence; & c'étaient des présens des grands-ducs.

Le commerce avait rendu la Toscane si florissante & ses souverains si riches, que le grand-duc *Cosme II* fut en état d'envoyer vingt-mille hommes au secours du duc de Mantoue, contre le duc de Savoie en 1613, sans mettre aucun impôt sur ses sujets : exemple rare chez les nations plus puissantes.

LA ville de Venise jouissait d'un avantage plus singulier ; c'est que , depuis le quatorzième siècle , sa tranquillité intérieure ne fut pas altérée un seul moment ; nul trouble , nulle sédition , nul danger dans la ville. Si on allait à Rome & à Florence pour y voir les grands monumens des beaux-arts , les étrangers s'empressaient d'aller goûter dans Venise la liberté & les plaisirs ; & on y admirait encore , ainsi qu'à Rome , d'excellens morceaux de peinture. Les arts de l'esprit y étaient cultivés ; les spectacles y attiraient les étrangers. Rome était la ville des cérémonies , & Venise la ville des divertissemens : elle avait fait la paix avec les Turcs après la bataille de Lépante , & son commerce , quoique déchu , était encore considérable dans le Levant : elle possédait Candie , & plusieurs isles , l'Istrie , la Dalmatie , une partie de l'Albanie , & tout ce qu'elle conserve de nos jours en Italie.

Au milieu de ces prospérités , elle fut sur le point d'être détruite par une conspiration qui n'avait point d'exemple depuis la fondation de la république.

Venise florissante.

Conjuration
de Bedmar.
1618.

CH.
CLXXXVI.

L'abbé de *S.-Réal*, qui a écrit cet événement célèbre avec le style de *Salluste*, y a mêlé quelques embellissemens de roman, mais le fonds en est très-vrai. Venise avait eu une petite guerre avec la maison d'*Autriche* sur les côtes de l'Istrie. Le roi d'Espagne, *Philippe III*, possesseur du Milanais, était toujours l'ennemi secret des Vénitiens. Le duc d'*Osune*, vice-roi de Naples, *Don Pèdre de Tolède*, gouverneur de Milan, & le marquis de *Bedmar*, ambassadeur d'Espagne à Venise, depuis cardinal de *la Cueva*, s'unirent tous trois pour anéantir la république; les mesures étaient si extraordinaires, & le projet si hors de vraisemblance, que le sénat, tout vigilant & tout éclairé qu'il était, ne pouvait en concevoir de soupçon. Venise était gardée par sa situation, & par les lagunes qui l'environnent. La fange de ces lagunes, que les eaux portent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ne laisse jamais le même chemin ouvert aux vaisseaux; il faut chaque jour indiquer une route nouvelle. Venise avait une flotte formidable sur les côtes d'Istrie, où elle faisait la guerre à l'archiduc d'Autriche *Ferdinand*, qui fut depuis l'empereur *Ferdinand II*.

Il paraisſait impoſſible d'entrer dans Veniſe : cependant le marquis de *Bedmar* rasſemble des étrangers dans la ville , attirés les uns par les autres , juſqu'au nombre de cinq-cents. Les principaux conjurés les engagent ſous différens prétextes , & ſ'afſûrent de leur ſervice avec l'argent que l'ambafſadeur fournit. On doit mettre le feu à la ville en pluſieurs endroits à la fois ; des troupes du Milanaïs doivent arriver par la terre ferme : des matelots gagnés doivent montrer le chemin à des barques chargées de ſoldats , que le duc d'*Oſſone* a envoyées à quelques lieues de Veniſe. Le capitaine *Jacques Pierre* , un des conjurés , officier de marine au ſervice de la république , & qui commandait douze vaiſſeaux pour elle , ſe charge de faire brûler ces vaiſſeaux , & d'empêcher par ce coup extraordinaire le reſte de la flotte de venir à tems au ſecours de la ville. Tous les conjurés étant des étrangers de nations différentes , il n'eſt pas ſurprenant que le complot fût découvert. Le procureur *Nani* , hiftorien célèbre de la république , dit que le ſénat fut inſtruit de tout par pluſieurs perſonnes : il ne parle point de ce prétendu remords que ſen-

CH
CLXXXVI.

tit un des conjurés, nommé *Jaffier*, quand *Renaud*, leur chef, les harangua pour la dernière fois, & qu'il leur fit, dit-on, une peinture si vive des horreurs de leur entreprise, que ce *Jaffier*, au-lieu d'être encouragé, se livra au repentir. Toutes ces harangues sont de l'imagination des écrivains : on doit s'en défier, en lisant l'histoire : il n'est ni dans la nature des choses, ni dans aucune vraisemblance, qu'un chef de conjurés leur fasse une description pathétique des horreurs qu'ils vont commettre, & qu'il effraye les imaginations qu'il doit enhardir. Tout ce que le sénat put trouver de conjurés fut noyé incontinent dans les canaux de Venise. On respecta dans *Bedmar* le caractère d'ambassadeur qu'on pouvait ne pas ménager; & le sénat le fit sortir secrètement de la ville, pour le dérober à la fureur du peuple.

VENISE, échappée à ce danger, fut dans un état florissant jusqu'à la prise de Candie. Cette république soutint seule la guerre contre l'Empire Turc pendant près de trente ans, depuis 1641 jusqu'à 1669. Le siège de Candie, le plus long & le plus mémorable dont l'histoire fasse mention, dura près de vingt ans;

tantôt tourné en blocus, tantôt ralenti & abandonné, puis recommencé à plusieurs reprises, fait enfin dans les formes deux ans & demi sans relâche, jusqu'à ce que ce monceau de cendres fut rendu aux Turcs avec l'isle presque toute entière en 1669.

CH.
CLXXXVI.

Avec quelle lenteur, avec quelle difficulté le genre-humain se civilise, & la société se perfectionne ! On voyait auprès de Venise, aux portes de cette Italie où tous les arts étaient en honneur, des peuples aussi peu policés que l'étaient alors ceux du Nord. L'Istrie, la Croatie, la Dalmatie étaient presque barbares : c'était pourtant cette même Dalmatie si fertile & si agréable sous l'Empire Romain ; c'était cette terre délicieuse, que *Dioclétien* avait choisie pour sa retraite, dans un tems où ni la ville de Venise, ni ce nom, n'existaient pas encore. Voilà quelle est la vicissitude des choses humaines. Les Morlaques, sur-tout, passaient pour les peuples les plus farouches de la terre. C'est ainsi que la Sardaigne, la Corse, ne se ressentaient, ni des mœurs, ni de la culture de l'esprit, qui faisaient la gloire des autres Italiens. Il en était comme de l'ancienne Grèce, qui voyait

auprès de ses limites des nations encore sauvages.

D E M A L T E.

LES chevaliers de Malte se soutenaient dans cette isle, que *Charles-Quint* leur donna après que *Soliman* les eut chassés de Rhodes en 1523. Le grand-maître, *Villiers L'Isle-Adam*, ses chevaliers, & les Rhodiens attachés à eux, furent d'abord errans de ville en ville, à Messine, à Gallipoli, à Rome, à Viterbe. *L'Isle-Adam* alla jusqu'à Madrid implorer *Charles-Quint*; il passa en France, en Angleterre, tâchant de relever par-tout les débris de son Ordre qu'on croyait entièrement ruiné. *Charles-Quint* fit présent de Malte aux chevaliers en 1525, aussi-bien que de Tripoli; mais Tripoli leur fut bientôt enlevé par les amiraux de *Soliman*. Malte n'était qu'un rocher presque stérile: le travail y avait forcé autrefois la terre à être féconde, quand ce pays était possédé par les Carthaginois; car les nouveaux possesseurs y trouvèrent des débris de colonnes, de grands édifices de marbre, avec des inscriptions en langue punique. Ces restes de

grandeur étaient des témoignages que le pays avait été florissant. Les Romains ne dédaignèrent pas de le prendre sur les Carthaginois; les Arabes s'en emparèrent au neuvième siècle, & le Normand *Roger*, comte de Sicile, l'annexa à la Sicile vers la fin du douzième siècle. Quand *Villiers L'Isle-Adam* eut transporté le siège de son Ordre dans cette île, le même *Soliman*, indigné de voir tous les jours ses vaisseaux exposés aux courses des ennemis qu'il avait cru détruire, voulut prendre Malte comme il avait pris Rhodes. Il envoya trente mille soldats devant cette petite place, qui n'était défendue que par sept-cents chevaliers. Le grand-

CII.
CLXXXVI.

1565

LES Turcs montèrent à l'assaut en plusieurs endroits différens : on les repoussait avec une machine d'une nouvelle invention; c'étaient de grands cercles de bois, couverts de laine enduite d'eau-de-vie, d'huile, de salpêtre, & de poudre à canon; & on jetait ces cercles enflammés sur les assaillans. Enfin, environ six mille hommes de secours étant arrivés de Sicile, les

Siège de
Malte.

CH.
CLXXXVI.

Turcs levèrent le siège. Le principal bourg de Malte , qui avait soutenu le plus d'assauts , fut nommé *la Cité victorieuse* , nom qu'il conserve encore aujourd'hui. Le grand - maître *de la Valette* fit bâtir une cité nouvelle , qui porte le nom de *la Valette* , & qui rendit Malte imprenable. Cette petite isle a toujours , depuis ce tems , bravé toute la puissance Ottomane ; mais l'Ordre n'a jamais été assez riche pour tenter de grandes conquêtes , ni pour équiper des flottes nombreuses. Ce monastère de guerriers ne subsiste guères que des bénéfices qu'il possède dans les États catholiques ; & il a fait bien moins de mal aux Turcs , que les corsaires Algériens n'en ont fait aux Chrétiens.



CHAPITRE CLXXXVII.

De la Hollande au dix-septième siècle.

LA Hollande mérite d'autant plus d'attention, que c'est un État d'une espèce toute nouvelle, devenu puissant sans posséder presque de terrain; riche, en n'ayant pas, de son fonds, de quoi nourrir la vingtième partie de ses habitans, & considérable en Europe par ses travaux au bout de l'Asie. Vous voyez cette république reconnue libre & souveraine par le roi d'Espagne son ancien maître, après avoir acheté sa liberté par quarante ans de guerre. Le travail & la sobriété furent les premiers gardiens de cette liberté. On raconte que le marquis de *Spinola* & le président *Richardot*, allant à la Haie en 1608, pour négocier chez les Hollandais mêmes cette première trêve, ils virent sur leur chemin sortir d'un petit bateau huit ou dix personnes, qui s'assirent sur l'herbe & firent un repas de pain, de fromage, & de bière, chacun portant soi-même ce qui lui était nécessaire. Les ambassadeurs Es-

CH
CLXXXVII.Frugalité,
simplicité &
grandeur.

1609.

CH.
CLXXXVII.

pagnols demandèrent à un payfan , qui étaient ces voyageurs ? Le payfan répondit : *Ce sont les députés des États nos souverains seigneurs & maîtres.* Les ambassadeurs Espagnols s'écrièrent : *Voilà des gens qu'on ne pourra jamais vaincre , & avec lesquels il faut faire la paix.* C'est à-peu-près ce qui était arrivé autrefois à des ambassadeurs de Lacédémone , & à ceux du roi de Perse. Les mêmes mœurs peuvent avoir ramené la même aventure. En général, les particuliers de ces provinces étaient pauvres alors , & l'État riche ; au-lieu que , depuis , les citoyens sont devenus riches , & l'État pauvre. C'est qu'alors les premiers fruits du commerce avaient été consacrés à la défense publique.

CE peuple ne possédait encore ni le cap de Bonne-Espérance , dont il ne s'empara qu'en 1653 sur les Portugais ; ni Cochin & ses dépendances , ni Malacca. Il ne trafiquait point encore directement à la Chine. Le commerce du Japon , dont ils sont aujourd'hui les maîtres , leur fut interdit jusqu'en 1609 par les Portugais , ou plutôt par l'Espagne , maîtresse encore du Portugal. Mais ils avaient déjà conquis les

Moluques : ils commençaient à s'établir à Java ; & la compagnie des Indes , depuis 1602 jusqu'en 1609 , avait déjà gagné plus de deux fois son capital. Des ambassadeurs de Siam avaient déjà fait à ce peuple de commerçans , en 1608 , le même honneur qu'ils firent depuis à *Louis XIV.* Des ambassadeurs du Japon vinrent , en 1609 , conclure aussi un traité à la Haie. L'empereur de Maroc & de Fez leur envoya demander un secours d'hommes & de vaisseaux. Ils augmentaient depuis quarante ans leur fortune & leur gloire par le commerce & par la guerre.

(a) (LA douceur de ce gouvernement, & la tolérance de toutes les manières d'adorer DIEU , dangereuse peut-être ailleurs , mais là , nécessaire , peuplèrent la Hollande d'une foule d'étrangers , & sur-tout de Vallons , que l'inquisition persécutait dans leur patrie , & qui d'esclaves devinrent citoyens.

LA religion calviniste , dominante dans la Hollande , servit encore à sa puissance. Ce pays, alors si pauvre, n'au-

CH.
CLXXXVII.

(a) Tout ce passage , jusqu'à ces mots , *de la campagne*, tiré de l'ancien avant-propos du siècle de *Louis XIV.* , est remis à sa véritable place.

CH.
CLXXXVII.

rait pu ni suffire à la magnificence des prélats, ni nourrir des Ordres religieux ; & cette terre, où il fallait des hommes, ne pouvait admettre ceux qui s'engagent par serment à laisser périr, autant qu'il est en eux, l'espèce humaine. On avait l'exemple de l'Angleterre, qui était d'un tiers plus peuplée, depuis que les ministres des autels jouissaient de la douceur du mariage, & que les espérances des familles n'étaient point ensevelies dans le célibat du cloître.

AMSTERDAM, malgré les incommodités de son port, devint le magasin du monde. Toute la Hollande s'enrichit & s'embellit par des travaux immenses. Les eaux de la mer furent contenues par de doubles digues. Des canaux creusés dans toutes les villes, furent revêtus de pierre ; les rues devinrent de larges quais, ornés de grands arbres. Les barques, chargées de marchandises, abordèrent aux portes des particuliers ; & les étrangers ne se lassent point d'admirer ce mélange singulier formé par les faîtes des maisons, les cîmes des arbres, & les banderoles des vaisseaux, qui donnent à la fois, dans un même lieu, le spectacle de la mer, de la ville & de la campagne.)

MAIS le mal est tellement mêlé avec le bien , les hommes s'éloignent si souvent de leurs principes , que cette république fut près de détruire elle-même la liberté pour laquelle elle avait combattu , & que l'intolérance fit couler le sang chez un peuple dont le bonheur & les loix étaient fondées sur la tolérance. Deux docteurs calvinistes firent ce que tant de docteurs avaient fait ailleurs. *Gomar* & *Armin* disputèrent dans Leyde avec fureur, sur ce qu'ils n'entendaient pas ; & ils divisèrent les Provinces-unies. La querelle fut semblable , en plusieurs points , à celle des *Thomistes* & des *Scotistes* , des *Jansénistes* & des *Molinistes* , sur la prédestination , sur la grace , sur la liberté , sur des questions obscures & frivoles , dans lesquelles on ne fait pas même définir les choses dont on dispute. Le loisir dont on jouit pendant la trêve , donna la malheureuse facilité à un peuple ignorant de s'entêter de ces querelles ; & enfin , d'une controverse scholastique , il se forma deux partis dans l'État. Le prince d'Orange, *Maurice*, était à la tête des *Gomaristes* ; le pensionnaire *Barneveldt* favorisait les *Arminiens*. *Du Maurier* dit avoir appris de l'ambassa-

CH.
CLXXXVII.

Querelles
théologiques
impertinen-
tes & affreu-
ses.

1609 & suiv.

CH.
CLXXXVII.

1618.

deur son père, que, *Maurice* ayant fait proposer au pensionnaire *Barneveldt*, de concourir à donner au prince un pouvoir souverain, ce zélé républicain ne fit voir que le danger & l'injustice, & que dès-lors la ruine de *Barneveldt* fut résolue. Ce qui est avéré, c'est que le stadthouder prétendait accroître son autorité par les *Gomaristes*, & *Barneveldt* la restreindre par les *Arminiens*; c'est que plusieurs villes levèrent des soldats qu'on appelait *Attendans*, parce qu'ils attendaient les ordres du magistrat, & qu'ils ne prenaient point l'ordre du stadthouder; c'est qu'il y eût des séditions sanglantes dans quelques villes, & que le prince *Maurice* poursuivit sans relâche le parti contraire à sa puissance. Il fit enfin assembler un concile calviniste à Dordrecht, composé de toutes les Églises réformées de l'Europe, excepté de celle de France, qui n'avait pas la permission de son roi d'y envoyer des députés. Les pères de ce synode, qui avaient tant crié contre la dureté des pères de plusieurs conciles, & contre leur autorité, condamnèrent les *Arminiens*, comme ils avaient été eux-mêmes condamnés par le concile de Trente. Plus de cent mi-

nistres arminiens furent bannis des sept Provinces. Le prince *Maurice* tira, du corps de la noblesse & des magistrats, vingt-six commissaires, pour juger le grand-pensionnaire *Barnevelt*, le célèbre *Grotius*, & quelques autres du parti. On les avait retenus six mois en prison, avant de leur faire leur procès.

CH.
CLXXXVII.

L'UN des plus grands motifs de la révolte des sept Provinces, & des princes d'Orange contre l'Espagne, fut, d'abord, que le duc d'*Albe* faisait languir long-tems des prisonniers sans les juger, & qu'enfin il les faisait condamner par des commissaires. Les mêmes griefs dont on s'était plaint sous la monarchie Espagnole, renaquirent dans le sein de la liberté. *Barnevelt* eut la tête tranchée dans la Haie, plus injustement encore que les comtes d'*Egmont* & de *Horn* à Bruxelles. C'était un vieillard de soixante & dix ans, qui avait servi quarante ans sa république dans toutes les affaires politiques, avec autant de succès, que *Maurice* & ses frères en avaient eu par les armes. La sentence portait qu'il avait contristé au possible l'Eglise de DIEU. *Grotius*, depuis ambassadeur de Suède en France, & plus illustre par ses ouvrages que par

Meurtre du
vieillard *Bar-*
nevelt.

1619.

CH.
CLXXXVII.

1623.

son ambassade, fut condamné à une prison perpétuelle, dont sa femme eut la hardiesse & le bonheur de le tirer. Cette violence fit naître des conspirations qui attirèrent de nouveaux supplices. Un fils de *Barnevelt* résolut de venger le sang de son père sur celui de *Maurice*. Le complot fut découvert. Ses complices, à la tête desquels était un ministre *Arminien*, périrent tous par la main du bourreau. Ce fils de *Barnevelt* eut le bonheur d'échapper, tandis qu'on faisisait les conjurés : mais son jeune frère eut la tête tranchée, uniquement pour avoir su la même conspiration. *De Thou* mourut en France, précisément pour la même cause. La condamnation du jeune Hollandais était bien plus cruelle ; c'était le comble de l'injustice de le faire mourir, parce qu'il n'avait pas été le délateur de son frère. Si ces tems d'atrocité eussent continué, les Hollandais libres eussent été plus malheureux que leurs ancêtres esclaves du duc d'*Albe*. Ces persécutions gomariennes ressembaient à ces premières persécutions que les protestans avaient si souvent reprochées aux catholiques, & que toutes les sectes avaient exercées les unes envers les autres.

AMSTERDAM , quoique remplie de *Gomaristes* , favorisa toujours les *Arminiens* , & embrassa le parti de la tolérance. L'ambition & la cruauté du prince *Maurice* laissèrent une profonde plaie dans le cœur des Hollandais ; & le souvenir de la mort de *Barnevelt* ne contribua pas peu , dans la suite , à faire exclure du stadthouderat le jeune prince d'Orange , *Guillaume III* , qui fut depuis roi d'Angleterre. Il était encore au berceau , lorsque le pensionnaire de *Vith* stipula dans le traité de paix des États-Généraux avec *Cromwell* en 1653 , qu'il n'y aurait plus de stadthouder en Hollande. *Cromwell* poursuivait encore dans cet enfant , le roi *Charles I* son grand-père , & le pensionnaire de *Vith* vengeait le sang d'un pensionnaire. Cette manœuvre de *Vith* fut enfin la cause funeste de sa mort , & de celle de son frère : mais voilà , à-peu-près , toutes les catastrophes sanglantes causées en Hollande par le combat de la liberté & de l'ambition.

LA compagnie des Indes , indépendante de ces factions , n'en bâtit pas moins Batavia dès l'année 1618 , malgré les rois du pays , & malgré les Anglais qui vinrent attaquer ce nouvel

CH.
CLXXXVII.

Grands éta-
blissemens
des Hollan-
dais.

établissement. La Hollande, marécageuse & stérile en plus d'un canton, se faisait sous le cinquième degré de latitude septentrionale, un royaume dans la contrée la plus fertile de la terre, où les campagnes sont couvertes de riz, de poivre, de canelle, & où la vigne porte deux fois l'année. Elle s'empara depuis de Bantam dans la même isle, & en chassa les Anglais. Cette seule compagnie eut huit grands gouvernemens dans les Indes, en y comptant le cap de Bonne-Espérance, quoiqu'à la pointe de l'Afrique, poste important qu'elle enleva aux Portugais en 1653.

DANS le même tems que les Hollandais s'établissaient ainsi aux extrémités de l'Orient, ils commencèrent à étendre leurs conquêtes du côté de l'Occident en Amérique, après l'expiration de la trêve de douze années avec l'Espagne. La compagnie d'Occident se rendit maîtresse de presque tout le Brésil, depuis 1623, jusqu'en 1636. On vit avec étonnement, par les registres de cette compagnie, qu'elle avait, dans ce court espace de tems, équipé huit-cents vaisseaux, tant pour la guerre, que pour le commerce, & qu'elle en avait enlevé cinq-cent quarante-cinq

aux Espagnols. Cette compagnie l'emportait alors sur celle des Indes Orientales; mais enfin, lorsque le Portugal eut secoué le joug des rois d'Espagne, il défendit mieux qu'eux ses possessions, & regagna le Brésil, où il a trouvé des trésors nouveaux.

La plus fructueuse des expéditions Hollandaises, fut celle de l'amiral *Pierre Hen*, qui enleva tous les galions d'Espagne revenans de la Havane, & rapporta, dans ce seul voyage, vingt millions de nos livres à sa patrie. Les trésors du nouveau monde, conquis par les Espagnols, servaient à fortifier contre eux leurs anciens sujets devenus leurs ennemis redoutables. La république, pendant quatre-vingts ans, si vous en exceptez une trêve de douze années, soutint cette guerre dans les Pays-bas, dans les grandes Indes, & dans le nouveau monde; & elle fut assez puissante pour conclure une paix avantageuse à Munster en 1647, indépendamment de la France son alliée, & long-tems sa protectrice, sans laquelle elle avait promis de ne pas traiter.

BIENTÔT après, en 1652, & dans les années suivantes, elle ne craint point

CH.
CLXXXVII.

1628.
Hollandais
puissans sur-
mer.

CH.
CLXXXVII.

de rompre avec son alliée l'Angleterre ; elle a autant de vaisseaux qu'elle ; son amiral *Tromp* ne cède au fameux amiral *Black*, qu'en mourant dans une bataille. Elle secourut ensuite le roi de Danemarck assiégé dans Copenhague, par le roi de Suède *Charles X*. Sa flotte, commandée par l'amiral *Obdam*, bat la flotte Suédoise, & délivre Copenhague. Toujours rivale du commerce des Anglais, elle leur fait la guerre sous *Charles II*, comme sous *Cromwell*, & avec de bien plus grands succès. Elle devient l'arbitre des couronnes en 1668. *Louis XIV* est obligé par elle de faire la paix avec l'Espagne. Cette même république, auparavant si attachée à la France, est, depuis ce tems-là jusqu'à la fin du dix-septième siècle, l'appui de l'Espagne contre la France même. Elle est long tems une des parties principales dans les affaires de l'Europe. Elle se relève de ses chûtes : & enfin, quoiqu'affaiblie, elle subsiste par le seul commerce, qui a servi à sa fondation, sans avoir fait en Europe aucune conquête que celle de Mastricht, & d'un très-petit & mauvais pays, qui ne sert qu'à défendre ses frontières. On

ne l'a point vu s'aggrandir depuis la paix de Munster ; en cela plus semblable à l'ancienne république de Tyr, puissante par le seul commerce, qu'à celle de Carthage, qui eut tant de possessions en Afrique ; & à celle de Venise, qui s'était trop étendue dans la terre ferme.

CH.
CLXXXVII.



CHAPITRE CLXXXVIII.

Du Danemarck , de la Suède , & de la Pologne , au dix-septième siècle.

CH.
CLXXXVIII.

Le roi de
Danemarck
despotique
par contrat.

VOUS ne voyez point le Danemarck entrer dans le système de l'Europe au seizième siècle. Il n'y a rien de mémorable qui attire les yeux des autres nations, depuis la déposition solennelle du tyran *Christiern II.* Ce royaume , composé du Danemarck & de la Norvège , fut long-tems gouverné à-peu-près comme la Pologne : ce fut une aristocratie à laquelle présidait un roi électif. C'est l'ancien gouvernement de presque toute l'Europe. Mais, dans l'année 1660 , les États assemblés défèrent au roi *Frédéric III* le droit héréditaire & la souveraineté absolue. Le Danemarck devient le seul royaume de la terre où les peuples aient établi le pouvoir arbitraire par un acte solennel. La Norvège , qui a six-cents lieues de long , ne rendait pas cet État puissant : un terrain de rochers stériles ne peut être beaucoup peuplé. Les isles qui

composent le Danemarck sont plus fertiles ; mais on n'en avait pas encore tiré les mêmes avantages qu'aujourd'hui. On ne s'attendait pas alors que les Danois auraient un jour une compagnie des Indes , & un établissement à Tranquebar ; que le roi pourrait entretenir aisément trente vaisseaux de guerre , & une armée de vingt-cinq mille hommes. Les gouvernemens sont comme les hommes : ils se forment tard. L'esprit de commerce , d'industrie , d'économie , s'est communiqué de proche en proche. Je ne parlerai point ici des guerres que le Danemarck a si souvent soutenues contre la Suède ; elles n'ont presque point laissé de grandes traces ; & vous aimez mieux considérer les mœurs & la forme des gouvernemens , que d'entrer dans le détail des meurtres qui n'ont point produit d'événemens dignes de la postérité.

Les rois, en Suède, n'étaient pas plus despotiques qu'en Danemarck aux seizième & dix-septième siècles. Les quatre États , composés de mille gentils-hommes , de cent ecclésiastiques , de cent-cinquante bourgeois , & de deux-cent cinquante paysans , faisaient les loix du royaume. On n'y connaissait,

CH.
CLXXXVIII.

Suède tout
au contraire.

CH.
CLXXXVIII.

1569.

Crimes
atroces.

non plus qu'en Danemarck & dans le Nord, aucun de ces titres de comte, de marquis, de baron, si fréquens dans le reste de l'Europe. Ce fut le roi *Éric*, fils de *Gustave Vasa*, qui les introduisit vers l'an 1561. Cet *Éric*, cependant, était bien loin de régner avec un pouvoir absolu, & il laissa au monde un nouvel exemple des malheurs qui peuvent suivre le desir d'être despotique & l'incapacité de l'être. Le fils du restaurateur de la Suède fut accusé de plusieurs crimes par-devant les États assemblés, & déposé par une sentence unanime, comme le roi *Christiern II* l'avait été en Danemarck : on le condamna à une prison perpétuelle, & on donna la couronne à *Jean* son frère.

COMME votre principal dessein, dans cette foule d'événemens, est de porter la vue sur ceux qui tiennent aux mœurs & à l'esprit du tems, il faut savoir que ce roi *Jean*, qui était catholique, craignant que les partisans de son frère ne le tirassent de la prison, & ne le remissent sur le trône, lui envoya publiquement du poison, comme le sultan envoie un cordeau; & le fit enterrer avec solennité, le visage découvert, afin que personne ne doutât de sa mort,

& qu'on ne pût se servir de son nom pour troubler le nouveau règne.

Le jésuite *Possévin*, que le pape *Grégoire XIII* envoya dans la Suède & dans tout le Nord en qualité de nonce, imposa au roi *Jean*, pour pénitence de cet empoisonnement, de ne faire qu'un repas tous les mercredis; pénitence ridicule, mais qui montre au moins que le crime doit être expié. Ceux du roi *Éric* avaient été punis plus rigoureusement.

CH.
CLXXXVIII.

Pénitence
ridicule.
1580.

Ni le roi *Jean*, ni le nonce *Possévin*, ne purent réussir à faire dominer la religion catholique. Le roi *Jean*, qui ne s'accommodait pas de la luthérienne, tenta de faire recevoir la grecque; mais il n'y réussit pas davantage. Ce roi avait quelque teinture des lettres, & il était presque le seul dans son royaume qui se mêlât de controverse. Il y avait une université à Upsal; mais elle était réduite à deux ou trois professeurs sans étudiants. La nation ne connaissait que les armes; sans avoir pourtant fait encore de progrès dans l'art militaire. On n'avait commencé à se servir d'artillerie que du tems de *Gustave Vasa*; les autres arts étaient si inconnus, que, quand ce roi *Jean* tomba malade en

Usages de la
Suède.

CH.
CLXXXVIII.

1592, il mourut sans qu'on pût lui trouver un médecin ; tout au contraire des autres rois, qui quelquefois en sont trop environnés. Il n'y avait encore, ni médecin, ni chirurgien en Suède. Quelques épiciers vendaient seulement des drogues médicinales, qu'on prenait au hasard. On en usait ainsi dans presque tout le Nord. Les hommes, bien loin d'y être exposés à l'abus des arts, n'avaient pas su encore se procurer les arts nécessaires.

1600.

CEPENDANT la Suède pouvait alors devenir très-puissante. *Sigismond*, fils du roi *Jean*, avait été élu roi de Pologne huit ans avant la mort de son père. La Suède s'emparait alors de la Finlande & de l'Estonie. *Sigismond*, roi de Suède & de Pologne, pouvait conquérir toute la Moscovie, qui n'était alors, ni bien fortifiée, ni bien armée : mais *Sigismond* étant catholique, & la Suède luthérienne, il ne conquit rien, & perdit la couronne de Suède. Les mêmes États qui avaient déposé son oncle *Éric*, le déposèrent aussi, & déclarèrent roi un autre de ses oncles, qui fut *Charles IX*, père du grand *Gustave-Adolphe*. Tout cela ne se passa pas sans les troubles, les guerres, & les conspirations

conspirations qui accompagnent de tels changemens. *Charles IX* n'était regardé que comme un usurpateur par les princes alliés de *Sigismond* ; mais en Suède il était roi légitime.

GUSTAVE-ADOLPHE, son fils, lui succéda sans aucun obstacle, n'ayant pas encore dix-huit ans accomplis, qui est l'âge de la majorité des rois de Suède & de Danemarck, ainsi que des princes de l'Empire. Les Suédois ne possédaient point alors la Scanie, la plus belle de leurs provinces ; elle avait été cédée au Danemarck dès le quatorzième siècle, de sorte que le territoire de Suède était presque toujours le théâtre de toutes les guerres entre les Suédois & les Danois. La première chose que fit *Gustave-Adolphe*, , ce fut d'entrer dans cette province de Scanie ; mais il ne put jamais la reprendre. Ses premières guerres furent infructueuses : il fut obligé de faire la paix avec le Danemarck. Il avait tant de penchant pour la guerre, qu'il alla attaquer les Moscovites au-delà de Nerva, dès qu'il fut délivré des Danois. Ensuite il se jeta sur la Livonie, qui appartenait alors aux Polonais ; & attaquant partout *Sigismond* son cousin, il pénétra

CH.
CLXXXVIII.

1611.
Gustave-Adolphe.

1613.

1620.

CH.
CLXXXVIII.

jusqu'en Lithuanie. L'empereur *Ferdinand II* était allié de *Sigismond*, & craignait *Gustaphe-Adolphe*. Il envoya quelques troupes contre lui. On peut juger de-là que le ministère de France n'eut pas grande peine à faire venir *Gustave* en Allemagne. Il fit avec *Sigismond* & la Pologne une trêve, pendant laquelle il garda ses conquêtes. Vous savez comme il ébranla le trône de *Ferdinand II*, & comme il mourut, à la fleur de son âge, au milieu de ses victoires.

1632.
Christine.

CHRISTINE sa fille, non moins célèbre que lui, ayant régné aussi glorieusement que son père avait combattu, & ayant présidé aux traités de Vestphalie qui pacifièrent l'Allemagne, étonna l'Europe par l'abdication de sa couronne à l'âge de vingt-sept ans. *Pufendorff* dit qu'elle fut obligée de se démettre : mais en même tems il avoue que, lorsque cette reine communiqua pour la première fois sa résolution au sénat en 1651, des sénateurs en larmes la conjurèrent de ne pas abandonner le royaume ; qu'elle n'en fut pas moins ferme dans le mépris de son trône, & qu'enfin ayant assemblé les États, elle quitta la Suède malgré les prières de tous ses

21 Mai,
N. S.
1654.

sujets. Elle n'avait jamais paru incapable de porter le poids de la couronne : mais elle aimait les beaux-arts. Si elle avait été reine en Italie, où elle se retira, elle n'eût point abdicqué. C'est le plus grand exemple de la supériorité réelle des arts, de la politesse, & de la société perfectionnée, sur la grandeur qui n'est que grandeur.

CHARLES X son cousin, duc des Deux-Ponts, fut choisi par les États pour son successeur. Ce prince ne connaissait que la guerre. Il marcha en Pologne, & la conquit avec la même rapidité que nous avons vu *Charles XII*, son petit-fils, la subjuguier ; & il la perdit de même. Les Danois, alors défenseurs de la Pologne, parce qu'ils étaient toujours ennemis de la Suède, tombèrent sur elle ; mais *Charles X*, quoique chassé de la Pologne, marcha sur la mer glacée, d'isle en isle, jusqu'à Copenhague. Cet événement prodigieux fit enfin conclure une paix, qui rendit à la Suède la Scanie, perdue depuis trois siècles.

Son fils *Charles XI* fut le premier roi absolu, & son petit-fils *Charles XII* fut le dernier. Je n'observerai ici qu'une seule chose, qui montre com-

CH.
CLXXXVIII.

1658.

bien l'esprit du gouvernement a changé dans le Nord, & combien il a fallu de tems pour le changer. Ce n'est qu'après la mort de *Charles XII*, que la Suède toujours guerrière s'est enfin tournée à l'agriculture & au commerce, autant qu'un terrain ingrat, & la médiocrité de ses richesses le peut permettre. Les Suédois ont eu enfin une compagnie des Indes, & leur fer, dont ils ne se servaient autrefois que pour combattre, a été porté avec avantage sur leurs vaisseaux, du port de Gottembourg aux provinces méridionales du Mogol & de la Chine.

Gouvernement de la Suède bien changé.

Voici une nouvelle vicissitude, & un nouveau contraste dans le Nord. Cette Suède, despotiquement gouvernée, est devenue de nos jours le royaume de la terre le plus libre, & celui où les rois sont les plus dépendans. Le Danemarck, au contraire, où le roi n'était qu'un doge, où la noblesse était souveraine, & le peuple esclave, devint dès l'an 1661 un royaume entièrement monarchique. Le clergé & les bourgeois aimèrent mieux un souverain absolu, que cent nobles qui voulaient tous commander; ils forcèrent ces nobles à être sujets comme eux, &

à déferer au roi *Frédéric III* une autorité sans borne. Ce monarque fut le seul dans l'univers, qui, par un consentement formel de tous les ordres de l'État, fut reconnu pour souverain absolu des hommes & des loix, *pouvant les faire, les abroger, & les negliger à sa volonté.* On lui donna juridiquement ces armes terribles contre lesquelles il n'y a point de bouclier. Ses successeurs n'en ont point abusé. Ils ont senti que leur grandeur consistait à rendre heureux les peuples. La Suède & le Danemarck sont parvenues à cultiver le commerce par des routes diamétralement opposées; la Suède en se rendant libre, & le Danemarck en cessant de l'être.



CHAPITRE CLXXXIX.

*De la Pologne au dix-septième siècle ,
& des jociniens ou unitaires.*

CH.
CLXXXIX.

Pologne fa-
ge , non con-
quérante.

LA Pologne était le seul pays qui , joignant le nom de république à celui de la monarchie , se donnât toujours un roi étranger , comme les Vénitiens choisissent un Général de terre. C'est encore le seul royaume qui n'ait point eu l'esprit de conquête , occupé seulement de défendre ses frontières contre les Turcs & contre les Moscovites.

LES factions catholique & protestante , qui avaient troublé tant d'États , pénétrèrent enfin chez cette nation. Les protestans furent assez considérables pour se faire accorder la liberté de conscience en 1587 , & leur parti était déjà si fort , que le nonce du pape , *Annibal de Capoue* , n'employa qu'eux pour tâcher de donner la couronne à l'archiduc *Maximilien* , frère de l'empereur *Rodolphe II*. En effet les protestans Polonais élurent ce prince Autrichien , tandis que la faction oppo-

lée choisissait le Suédois *Sigismond*, petit-fils de *Gustave-Vasa*, dont nous avons parlé. *Sigismond* devait être roi de Suède, si les droits du sang avaient été consultés : mais vous avez vu que les États de la Suède disposaient du trône. Il était si loin de régner en Suède, que *Gustave-Adolphe*, son cousin, fut sur le point de le détrôner en Pologne, & ne renonça à cette entreprise que pour aller tenter de détrôner l'empereur.

CH.
CLXXXIX.

C'EST une chose étonnante que les Suédois aient souvent parcouru la Pologne en vainqueurs, & que les Turcs bien plus puissans n'aient jamais pénétré beaucoup au-delà de ses frontières. Le sultan *Osman* attaqua les Polonais avec deux-cent mille hommes, du tems de *Sigismond*, du côté de la Moldavie : les Cosaques, seuls peuples alors attachés à la république & sous sa protection, rendirent par une résistance opiniâtre l'irruption des Turcs inutile. Que peut-on conclure du mauvais succès d'un tel armement, sinon que les capitaines d'*Osman* ne savaient pas faire la guerre ?

Suédois plus
dangereux à
la Pologne
que les Turcs.

SIGISMOND mourut la même année que *Gustave-Adolphe*. Son fils *Ladislas*, qui lui succéda, vit commencer.

^{CH.}
CLXXXIX.

Cosaques.

la fatale défection de ces Cosaques, qui, ayant été si long-tems le rempart de la république, se sont enfin donnés aux Russes & aux Turcs. Ces peuples, qu'il faut distinguer des Cosaques du Tanaïs, habitent les deux rives du Boristhène: leur vie est entièrement semblable à celle des anciens Scythes & des Tartares des bords du Pont-Euxin. Au nord & à l'orient de l'Europe, toute cette partie du monde était encore agreste: c'est l'image de ces prétendus siècles héroïques où les hommes, se bornant au nécessaire, pillaient ce nécessaire chez leurs voisins. Les seigneurs Polonais des palatinats qui touchent à l'Ukraine, voulurent traiter quelques Cosaques comme leurs vassaux, c'est-à-dire, comme des serfs. Toute la nation, qui n'avait de bien que sa liberté, se souleva unanimement, & désola long-tems les terres de la Pologne. Ces Cosaques étaient de la religion grecque, & ce fut encore une raison de plus pour les rendre irréconciliables avec les Polonais. Les uns se donnèrent aux Russes, les autres aux Turcs, à condition toujours de vivre dans leur libre anarchie. Ils ont conservé le peu qu'ils ont de la religion des Grecs, & ils ont en-

fin perdu presque entièrement leur liberté, sous l'Empire de la Russie, qui, après avoir été policé de nos jours, a voulu les policer aussi.

CH.
CLXXXIX.

LE roi *Ladislas* mourut sans laisser d'enfans de sa femme *Marie-Louise de Gonzague*, la même qui avait aimé le grand-écuyer *Cinq-Mars*. *Ladislas* avait deux frères, tous deux dans les ordres, l'un jésuite & cardinal, nommé *Jean-Casimir*; l'autre évêque de Breslau & de Kiovie. Le cardinal & l'évêque disputèrent le trône. *Casimir* fut élu. Il renvoya son chapeau, & prit la couronne de Pologne. Mais après avoir vu, pendant vingt années, son royaume toujours troublé par des factions, dévasté tantôt par le roi de Suède *Charles X*, tantôt par les Moscovites & par les Cosaques, il suivit l'exemple de la reine *Christine*: il abdiqua comme elle, mais avec moins de gloire, & alla mourir à Paris, abbé de S.-Germain-des-Prés.

Jésuite devenu roi.

1648.

1668.

LA Pologne ne fut pas plus heureuse sous son successeur *Michel Coribut*. Tout ce qu'elle a perdu en divers tems, composerait un royaume immense. Les Suédois lui avaient enlevé la Livonie, que les Russes possèdent encore aujourd'hui.

CH.
CLXXIX.

1672.

1674.

d'hui. Ces mêmes Russes , après leur avoir pris autrefois les provinces de Pleskou & de Smolenskou , s'emparèrent encore de presque toute la Kiovie, & de l'Ukraine. Les Turcs prirent, sous le règne de *Michel* , la Podolie & la Volhinie. La Pologne ne put se conserver qu'en se rendant tributaire de la porte Ottomane. Le grand maréchal de la couronne , *Jean Sobieski* , lava cette honte , à la vérité , dans le sang des Turcs , à la bataille de Chokzim : cette célèbre bataille délivra la Pologne du tribut , & valut à *Sobieski* la couronne ; mais apparemment cette victoire si célèbre ne fut pas aussi sanglante & aussi décisive qu'on le dit , puisque les Turcs gardèrent alors la Podolie , & une partie de l'Ukraine , avec l'importante forteresse de Kaminiek qu'ils avaient prise.

Sobieski.

Il est vrai que *Sobieski*, devenu roi, rendit depuis son nom immortel par la délivrance de Vienne : mais il ne put jamais reprendre Kaminiek , & les Turcs ne l'ont rendu qu'après sa mort , à la paix de Carlovitz , en 1699. La Pologne , dans toutes ses secousses , ne changea jamais , ni de gouvernement , ni de loix , ni de mœurs ; ne devint ni

plus riche , ni plus pauvre ; mais la discipline militaire ne s'étant point perfectionnée , & le czar *Pierre* ayant enfin , par le moyen des étrangers , introduit chez lui cette discipline si avantageuse , il est arrivé que les Russes , autrefois méprisés de la Pologne , l'ont forcée, en 1733 , à recevoir le roi qu'ils ont voulu lui donner , & que dix mille Russes ont imposé des loix à la noblesse Polonoise assemblée.

QUANT à la religion , elle causa peu de troubles dans cette partie du monde. Les unitaires eurent quelque tems des églises dans la Pologne , dans la Lithuanie , au commencement du dix-septième siècle. Ces unitaires , qu'on appelle tantôt *Sociniens* , tantôt *Ariens* , prétendaient soutenir la cause de DIEU même , en le regardant comme un Être unique , incommunicable , qui n'avait un fils que par adoption. Ce n'était pas entièrement le dogme des anciens *Eusébiens*. Ils prétendaient ramener sur la terre la pureté des premiers âges du christianisme , renonçant à la magistrature & à la profession des armes. Des citoyens qui se faisaient un scrupule de combattre , ne semblaient pas propres pour un pays où l'on était sans cesse en

CH.
CLXXXIX.

Religion.
Sociniens.

CH.
CLXXXIX.

armes contre les Turcs. Cependant cette religion fut assez florissante en Pologne jusqu'à l'année 1658. On la proscrivit dans ce tems-là, parce que ses sectaires, qui avaient renoncé à la guerre, n'avaient pas renoncé à l'intrigue. Ils étaient liés avec *Ragotski*, prince de Transilvanie, alors ennemi de la république. Cependant ils sont encore en grand nombre en Pologne, quoiqu'ils y aient perdu la liberté de faire une profession ouverte de leurs sentimens.

Une des
erreurs de
Maimbourg.

LE déclamateur *Maimbourg* prétend qu'ils se réfugièrent en Hollande, où il n'y a, dit-il, que la religion catholique qu'on ne tolère pas. Le déclamateur *Maimbourg* se trompe sur cet article, comme sur bien d'autres. Les catholiques sont si tolérés dans les Provinces-unies, qu'ils y composent le tiers de la nation; & jamais les unitaires ou les *sociniens* n'y ont eu d'assemblée publique. Cette religion est étendue sourdement en Hollande, en Transilvanie, en Silésie, en Pologne, mais sur-tout en Angleterre. On peut compter parmi les révolutions de l'esprit humain, que cette religion, qui a dominé dans l'Eglise à diverses fois, pendant trois-cent-cinquante années depuis *Constan-*

tin, se soit reproduite dans l'Europe depuis deux siècles, & soit répandue dans tant de provinces, sans avoir aujourd'hui de temple en aucun endroit du monde. Il semble qu'on ait craint d'admettre, parmi les communions du christianisme, une secte qui avait autrefois triomphé si long-tems de toutes les autres communions.

CH.
CLXXXIX.



CHAPITRE CXC.

De la Russie , aux seizième & dix-septième siècles.

CH. CXC.

Nous ne donnions point alors le nom de Russie à la Moscovie , & nous n'avions qu'une idée vague de ce pays ; la ville de Moscou , plus connue en Europe que le reste de ce vaste Empire , lui faisait donner le nom de Moscovie. Le souverain prend le titre d'empereur de toutes les Russies , parce qu'en effet il y a plusieurs provinces de ce nom qui lui appartiennent , ou sur lesquelles il a des prétentions (a).

LA Moscovie ou Russie se gouvernait au seizième siècle , à-peu-près comme la Pologne. Les boyards , ainsi que les nobles Polonais , comptaient pour toute leur richesse , les habitans de leurs terres. Les cultivateurs étaient leurs esclaves. Le czar était quelquefois choisi par ces boyards ; mais aussi ce czar nommait souvent son successeur ; ce qui n'est jamais arrivé en Pologne. L'artillerie

(a) Voyez l'histoire de *Pierre le grand*.

était très peu en usage au seizième siècle , dans toute cette partie du monde ; la discipline militaire, inconnue : chaque boyard amenait ses payfans au rendez-vous des troupes , & les armait de flèches , de sabres , de bâtons ferrés en forme de piques , & de quelques fusils. Jamais d'opérations régulières en campagne , nuls magasins , point d'hôpitaux : tout se faisait par incursion ; & quand il n'y avait plus rien à piller , le boyard ainsi que le staroste Polonais , & le mirza Tartare , ramenait sa troupe.

LABOURER ses champs , conduire ses troupeaux & combattre : voilà la vie des Russes jusqu'au tems de *Pierre le grand* ; & c'est la vie des trois quarts des habitans de la terre.

LES Russes conquièrent aisément , au milieu du seizième siècle , les royaumes de Cazan & d'Astracan sur les Tartares affaiblis , & plus mal disciplinés qu'eux encore. Mais jusqu'à *Pierre le grand* , ils ne purent se soutenir contre la Suède , du côté de la Finlande ; des troupes régulières devaient nécessairement l'emporter sur eux. Depuis *Jean Basilovits* , ou *Basilides* , qui conquit Astracan & Cazan , une partie de la Livonie , Pleskou , Novogorod , jus-

CH. CXC.

qu'au czar *Pierre*, il n'y a rien eu de considérable.

CE *Basilides* eut une étrange ressemblance avec *Pierre I.* C'est que tous deux firent mourir leur fils. *Jean Basilides*, soupçonnant son fils d'une conspiration pendant le siège de Pleskou, le tua d'un coup de pique ; & , *Pierre* ayant fait condamner le sien à la mort, ce jeune prince ne survécut pas à sa condamnation & à sa grace.

1584.

L'HISTOIRE ne fournit guères d'évènement plus extraordinaire que celui des faux *Démétrius*, qui agita si long-tems la Russie après la mort de *Jean Basilides*. Ce czar laissa deux fils, l'un nommé *Fédor* ou *Théodor*, l'autre *Démétré* ou *Démétrius*. *Fédor* régna ; *Démétré* fut confiné dans un village nommé Uglis avec la czarine sa mère. Jusques-là les mœurs de cette cour n'avaient point encore adopté la politique des sultans, & des anciens empereurs Grecs, de sacrifier les princes du sang à la sûreté du trône. Un premier ministre, nommé *Boris-Gudenou*, dont *Fédor* avait épousé la sœur, persuada au czar *Fédor*, qu'on ne pouvait bien régner qu'en imitant les Turcs, & en assassinant son frère. Ce premier mi-

nistre, *Boris*, envoya un officier dans le village où était élevé le jeune *Démétri*, avec ordre de le tuer. L'officier, de retour, dit qu'il avait exécuté sa commission, & demanda la récompense qu'on lui avait promise. *Boris*, pour toute récompense, fit tuer le meurtrier, afin de supprimer les preuves du crime. On prétend que *Boris*, quelque tems après, empoisonna le czar *Fédor*; &, quoiqu'il en fût soupçonné, il n'en monta pas moins sur le trône.

Il parut alors dans la Lithuanie un jeune homme qui prétendait être le prince *Démétri* échappé à l'assassin. Plusieurs personnes qui l'avaient vu auprès de sa mère, le reconnaissaient à des marques certaines. Il ressemblait parfaitement au prince; il montrait la croix d'or enrichie de pierreries qu'on avait attachée au cou de *Démétri* à son baptême. Un palatin de Sandomir le reconnut d'abord pour le fils de *Jean Basilides*, & pour le véritable czar. Une diète de Pologne examina solennellement les preuves de sa naissance, &, les ayant trouvés incontestables, lui fournit une armée pour chasser l'usurpateur *Boris*, & pour reprendre la couronne de ses ancêtres.

 CH. CXC.

1597.

 Premier *Démétri*, imposteur.

CH. CXC.

CEPENDANT ON traitait en Russie *Démétri* d'imposteur, & même de magicien. Les Russes ne pouvaient croire que *Démétri*, présenté par des Polonais catholiques, & ayant deux jésuites pour conseil, pût être leur véritable roi. Les boyards le regardaient tellement comme étant un imposteur, que, le czar *Boris* mort, ils mirent sans difficulté sur le trône le fils de *Boris*, âgé de quinze ans.

1605.

CEPENDANT *Démétri* s'avancait en Russie avec l'armée Polonoise. Ceux qui étaient mécontents du gouvernement Moscovite, se déclarèrent en sa faveur. Un Général Russe étant en présence de l'armée de *Démétri*, s'écria : *Il est le seul légitime héritier de l'Empire*, & passa de son côté avec les troupes qu'il commandait. La révolution fut bientôt pleine & entière; *Démétri* ne fut plus un magicien. Le peuple de Moscou courut au château, & traîna en prison le fils de *Boris* & sa mère. *Démétri* fut proclamé czar, sans aucune contradiction. On publia que le jeune *Boris* & sa mère s'étaient tués en prison : il est plus vraisemblable que *Démétri* les fit mourir.

1605.

LA veuve de *Jean Basilides*, mère du vrai ou faux *Démétri*, était depuis

long-tems reléguée dans le nord de la Russie ; le nouveau czar l'envoya chercher dans une espèce de carrosse aussi magnifique qu'on en pouvait avoir alors. Il alla plusieurs milles au-devant d'elle : tous deux se reconnurent avec des transports & des larmes en présence d'une foule innombrable ; personne alors dans l'Empire ne douta que *Démétri* ne fût le véritable empereur. Il épousa la fille du palatin de Sandomir son premier protecteur ; & ce fut ce qui le perdit. Le peuple vit avec horreur une impératrice catholique , une cour composée d'étrangers , & sur-tout une église qu'on bâtissait pour des jésuites. *Démétri* dès-lors ne passa plus pour un Russe.

UN boyard , nommé *Zuski* , se mit à la tête de plusieurs conjurés , au milieu des fêtes qu'on donnait pour le mariage du czar : il entre dans le palais le sabre dans une main , & une croix dans l'autre ; on égorge la garde Polonoise. *Démétri* est chargé de chaînes. Les conjurés amènent devant lui la czarine , veuve de *Jean Basilides* , qui l'avait reconnu si solennellement pour son fils. Le clergé l'obligea de jurer sur la croix , & de déclarer enfin si *Démétri* était

 CH. CXG.

1606.

CH. CXC.

son fils, ou non. Alors, soit que la crainte de la mort forçât cette princesse à un faux serment, & l'emportât sur la nature, soit qu'en effet elle rendît gloire à la vérité, elle déclara en pleurant que le czar n'était point son fils; que le véritable *Démétri* avait été en effet assassiné dans son enfance, & qu'elle n'avait reconnu le nouveau czar qu'à l'exemple de tout le peuple, & pour venger le sang de son fils sur la famille des assassins. On prétendit alors que *Démétri* était un homme du peuple, nommé *Griska Utropoya*, qui avait été quelque tems moine dans un couvent de Russie. On lui avait reproché auparavant de n'être pas du rite grec, & de n'avoir rien des mœurs de son pays; & alors on lui reprochait d'être à la fois un paysan Russe & un moine Grec. Quel qu'il fût, le chef des conjurés, *Zuski*, le tua de sa main, & se mit à sa place.

1606.

CE nouveau czar, monté en un moment sur le trône, renvoya dans leur pays le peu de Polonais échappés au carnage. Comme il n'avait d'autre droit au trône, ni d'autre mérite que d'avoir assassiné *Démétri*, les autres boyards, qui de ses égaux devenaient ses sujets,

prétendirent bientôt que le czar assassiné n'était point un imposteur, qu'il était le véritable *Démétri*, & que son meurtrier n'était pas digne de la couronne. Ce nom de *Démétri* devint cher aux Russes. Le chancelier de celui qu'on venait de tuer s'avisa de dire qu'il n'était pas mort, qu'il guérirait bientôt de ses blessures, & qu'il reparaitrait à la tête de ses fidèles sujets.

CE chancelier parcourut la Moscovie, menant avec lui dans une litière un jeune homme auquel il donnait le nom de *Démétri*, & qu'il traitait en souverain. A ce nom seul les peuples se soulevèrent; il se donna des batailles au nom de ce *Démétri* qu'on ne voyait pas, mais, le parti du chancelier ayant été battu, ce second *Démétri* disparut bientôt. Les imaginations étaient si frappées de ce nom, qu'un troisième *Démétri* se présenta en Pologne. Celui-là fut plus heureux que les autres: il fut soutenu par le roi de Pologne *Sigismond*, & vint assiéger le tyran *Zuski* dans Moscou même. *Zuski*, enfermé dans Moscou, tenait encore en sa puissance la veuve du premier *Démétri*, & le palatin de Sandomir, père de cette veuve. Le troisième redemanda la

CH. CXC.

Second *Démétri*, imposteur.

Troisième *Démétri*, imposteur.

CH. CXG.

princesse comme la femme. *Zuski* rendit la fille & le père, espérant peut-être adoucir le roi de Pologne, ou se flattant que la palatine ne reconnaîtrait pas son mari dans un imposteur; mais cet imposteur était victorieux. La veuve du premier *Démétri* ne manqua pas de reconnaître ce troisième pour son véritable époux; &, si le premier trouva une mère, le troisième trouva aussi aisément une épouse. Le beau-père jura que c'était-là son gendre, & les peuples ne doutèrent plus. Les boyards, partagés entre l'usurpateur *Zuski*, & l'imposteur, ne reconnurent ni l'un, ni l'autre. Ils déposèrent *Zuski*, & le mirent dans un couvent. C'était encore une superstition des Russes, comme de l'ancienne Église Grecque, qu'un prince qu'on avait fait moine, ne pouvait plus régner: ce même usage s'était insensiblement établi autrefois dans l'Église Latine. *Zuski* ne reparut plus; & *Démétri* fut assassiné dans un festin par des Tartares.

1610.

Quatrième
Démétri, im-
posteur.

LES boyards alors offrirent leur couronne au prince *Ladislas*, fils de *Sigismond*, roi de Pologne. *Ladislas* se préparait à venir la recevoir, lorsqu'il parut encore un quatrième *Démétri*,

pour la lui disputer. Celui-ci publia que Dieu l'avait toujours conservé, quoiqu'il eût été assassiné à Uglis, par le tyran *Boris* ; à Moscou, par l'usurpateur *Zuski* ; & ensuite par des Tartares. Il trouva des partisans qui crurent ces trois miracles. La ville de Pleskou le reconnut pour czar ; il y établit sa cour quelques années, pendant que les Russes, se repentant d'avoir appelé les Polonais, les chassaient de tous côtés, & que *Sigismond* renonçait à voir son fils *Ladislas* sur le trône des czars. Au milieu de ces troubles, on mit sur le trône le fils du patriarche *Fédor Romanow*. Ce patriarche était parent, par les femmes, du czar *Jean Basilides*. Son fils *Michel Fédorovitz*, c'est-à-dire fils de *Fédor*, fut élu à l'âge de dix-sept ans, par le crédit du père. Toute la Russie reconnut ce *Michel*, & la ville de Pleskou lui livra le quatrième *Démétri*, qui finit par être pendu.

IL en restait un cinquième ; c'était le fils du premier qui avait régné en effet, de celui-là même qui avait épousé la fille du palatin de Sandomir : sa mère l'enleva de Moscou, lorsqu'elle alla trouver le troisième *Démétri*, & qu'elle feignit de le reconnaître pour son

CH. CXC.

Cinquième
Démétri, im-
positeur.

CH. CXC.

1613.

véritable mari. Elle se retira ensuite chez les Cosaques avec cet enfant, qu'on regardait comme le petit-fils de *Jean Basilides*, & qui en effet pouvait bien l'être. Mais, dès que *Michel Fédérovitz* fut sur le trône, il força les Cosaques à lui livrer la mère & l'enfant, & les fit noyer l'un & l'autre.

Sixième *Démétri*, impossible.

ON ne s'attendait pas à un sixième *Démétri*. Cependant sous l'empire de *Michel Fédérovitz* en Russie, & sous le règne de *Ladislas* en Pologne, on vit encore un nouveau prétendant de ce nom à la cour de Russie. Quelques jeunes gens, en se baignant avec un Cosaque de leur âge, apperçurent sur son dos, des caractères Russes, imprimés avec une aiguille; on y lisait, *Démétri, fils du czar Démétri*. Celui-ci passa pour ce même fils de la palatine de Sandomir, que le czar *Fédérovitz* avait fait noyer dans un étang glacé. DIEU avait opéré un miracle pour le sauver; il fut traité en fils du czar, à la cour de *Ladislas*, & on prétendait bien se servir de lui pour exciter de nouveaux troubles en Russie. La mort de *Ladislas*, son protecteur, lui ôta toute espérance. Il se retira en Suède, & de-là dans le Holstein; mais malheureusement

ment pour lui , le duc de *Holstein* ayant envoyé en Moscovie une ambassade , pour établir un commerce de soie de Perse , & son ambassadeur n'ayant réussi qu'à faire des dettes à Moscou , le duc de *Holstein* obtint quittance de la dette en livrant ce dernier *Démétri* , qui fut mis en quartiers.

CH. CXG.

TOUTES ces aventures qui tiennent du fabuleux , & qui sont pourtant très-vraies , n'arrivent point chez les peuples policés , qui ont une forme de gouvernement régulière. Le czar *Alexis* , fils de *Michel Fédérovitch* , & petit-fils du patriarche *Fédor Romanow* , couronné en 1645 , n'est guères connu dans l'Europe que pour avoir été le père de *Pierre le grand*. La Russie , jusqu'au czar *Pierre* , resta presque inconnue aux peuples méridionaux de l'Europe , ensevelie sous un despotisme malheureux du prince sur les boyards , & des boyards sur les cultivateurs. Les abus dont se plaignent aujourd'hui les nations policées , auraient été des loix divines pour les Russes. Il y a quelques réglemens parmi nous qui excitent les murmures des commerçans & des manufacturiers ; mais dans ces pays du Nord il était très-rare d'avoir un

Mœurs de la
Russie en ce
tems-là.

CH. CXC.

lit ; on couchait sur des planches , que les moins pauvres couvraient d'un gros drap acheté aux foires éloignées , ou bien d'une peau d'animal , soit domestique , soit sauvage. Lorsque le comte de *Carlile* , ambassadeur de *Charles II* d'Angleterre à Moscou , traversa tout l'Empire Russe d'Archangel en Pologne en 1663 , il trouva par-tout cet usage , & la pauvreté générale que cet usage suppose , tandis que l'or & les pierreries brillaient à la cour au milieu d'une pompe grossière.

UN Tartare de la Crimée , un Cosaque du Tanaïs , réduit à la vie sauvage du citoyen Russe , était bien plus heureux que ce citoyen , puisqu'il était libre d'aller où il voulait , & qu'il était défendu au Russe de sortir de son pays. Vous connaissez par l'histoire de *Charles XII* , & par celle de *Pierre I* , qui s'y trouve renfermée , quelle différence immense un demi-siècle a produite dans cet Empire. Trente siècles n'auraient pû faire ce qu'a fait *Pierre* , en voyageant quelques années.



CHAPITRE CXCI.

De l'Empire Ottoman au dix-septième siècle. Siège de Candie. Faux messie.

APRÈS la mort de *Sélim II*, les Ottomans conservèrent leur supériorité dans l'Europe & dans l'Asie. Ils étendirent encore leurs frontières sous le règne d'*Amurat III*. Ses Généraux prirent, d'un côté, Raab en Hongrie; &, de l'autre, Tibris en Perse. Les janissaires, redoutables aux ennemis, l'étaient toujours à leurs maîtres : mais *Amurat III* leur fit voir qu'il était digne de leur commander. Ils vinrent un jour lui demander la tête du testerdar, c'est-à-dire, du grand trésorier. Ils étaient répandus en tumulte à la porte intérieure du ferrail, & menaçaient le sultan même; il leur fait ouvrir la porte, suivi de tous les officiers du ferrail; il en tue plusieurs; le reste se dissipe & obéit. Cette milice si fière souffre qu'on exécute à ses yeux les principaux auteurs de l'émeute : mais quelle milice que des soldats que leur maître était obligé

CH. CXCI.

Amurat III.

1585.

1593.

CH. CXCI.

de combattre ! On pouvait quelquefois la réprimer : mais on ne pouvait ni l'accoutumer au joug, ni la discipliner, ni l'abolir, & elle disposa souvent de l'Empire.

Dix-neuf frères étranglés.

MAHOMET III, fils d'*Amurat*, méritait plus qu'aucun sultan que ses janissaires usassent contre lui du droit qu'ils s'arrogeaient de juger leurs maîtres. Il commença son règne, à ce qu'on dit, par faire étrangler dix-neuf de ses frères, & par faire noyer douze femmes de son père qu'on croyait enceintes. On murmura à peine. Il n'y a que les faibles de punis. Ce barbare gouverna avec splendeur. Il protégea la Transilvanie contre l'empereur *Rodolphe II*, qui abandonnait le soin de ses États & de l'Empire ; il dévasta la Hongrie : il prit Agria en personne à la vue de l'archiduc *Mathias*, & son règne affreux ne laissa pas de maintenir la grandeur Ottomane.

1596.

Perfes vainqueurs des Turcs.

1693.

PENDANT le règne d'*Achmet I*, son fils, depuis 1603 jusqu'en 1631, tout dégénère. *Sha-Abbas le grand*, roi de Perse, est toujours vainqueur des Turcs. Il reprend sur eux Tauris, ancien théâtre de la guerre entre les Turcs & les Persans ; il les chasse de routes leurs

conquêtes , & par-là il délivre *Rodolphe* , *Mathias* , & *Ferdinand II* d'inquiétude. Il combat pour les Chrétiens sans le savoir. *Achmet* conclut, en 1615, une paix honteuse avec l'empereur *Mathias* : il lui rend *Agria* , *Canise* , *Pest* , *Albe-Royale* , conquise par ses ancêtres. Tel est le contrepois de la fortune. C'est ainsi que vous avez vu *Ussum Cassan* , *Ismaël Sophi* , arrêter les progrès des Turcs contre l'Allemagne & contre Venise ; & , dans les tems antérieurs , *Tamerlan* sauver Constantinople.

CE qui se passe après la mort d'*Achmet* , nous prouve bien que le gouvernement Turc n'était pas cette monarchie absolue que nos historiens nous ont représentée comme la loi du despotisme établie sans contradiction. Ce pouvoir était entre les mains du sultan , comme un glaive à deux tranchans , qui blessait son maître , quand il était manié d'une main faible. L'Empire était souvent , comme le dit le comte *Marsigli* , une démocratie militaire pire encore que le pouvoir arbitraire. L'ordre de succession n'était point établi ; les janissaires & le divan ne choisirent point pour leur empereur le fils d'*Achmet* ,

CH. CXCI.

Gouvernement Turc pas si despotique qu'on croit.

CH. CXCI.

1617.

qui s'appellait *Osman* ; mais *Mustapha*, frère d'*Achmet*. Ils se dégoûtèrent au bout de deux mois de *Mustapha*, qu'on disait incapable de régner : ils le mirent en prison , & proclamèrent le jeune *Osman*, son neveu, âgé de douze ans : ils régnèrent en effet sous son nom.

Osman
égorgé.
1622.

MUSTAPHA, du fond de sa prison, avait encore un parti. Sa faction persuada aux janissaires que le jeune *Osman* avait dessein de diminuer leur nombre pour affaiblir leur pouvoir. On déposa *Osman* sur ce prétexte ; on l'enferma aux sept Tours ; & le grand-visir *Daout* alla lui-même égorger son empereur. *Mustapha* fut tiré de la prison pour la seconde fois, reconnu sultan, & au bout d'un an déposé encore par les mêmes janissaires qui l'avaient deux fois élu. Jamais prince, depuis *Vitellius*, ne fut traité avec plus d'ignominie. Il fut promené dans les rues de Constantinople monté sur un âne, exposé aux outrages de la populace, puis conduit aux sept Tours, & étranglé dans sa prison.

Mustapha
étranglé.

Amurat IV
conquérant.

Tout change sous *Amurat IV* surnommé *Gasi*, l'intrépide. Il se fait respecter des janissaires, en les occupant contre les Persans, & en les condui-

sant lui-même. Il enlève Erzerom à la Perse. Dix ans après, il prend d'assaut Bagdat, cette ancienne Séleucie, capitale de la Mésopotamie, que nous appelons *Diarbékir*, & qui est demeurée aux Turcs, ainsi qu'Erzerom. Les Persans n'ont cru depuis pouvoir mettre leurs frontières en sûreté, qu'en dévastant trente lieues de leur propre pays par de-là Bagdat, & en faisant une solitude stérile de la plus fertile contrée de la Perse. Les autres peuples défendent leurs frontières par des citadelles; les Persans ont défendu les leurs par des déserts.

DANS le même tems qu'il prenait Bagdat, il envoyait quarante mille hommes au secours du grand-mogol *Shah-Gean*, contre son fils *Aurengzeb*. Si ce torrent, qui se débordait en Asie, fût tombé sur l'Allemagne, occupée alors par les Suédois & les Français, & déchirée par elle-même, l'Allemagne était en risque de perdre la gloire de n'avoir jamais été entièrement subjuguée.

LES Turcs avouent que ce conquérant n'avait de mérite que la valeur, qu'il était cruel, & que la débauche augmentait encore sa cruauté. Un ex-

 CH. CXCI.

 12 Decemb.
1638.

CH. CXCI.

1639.

Ibrahim.

cès de vin termina ses jours & déshonora sa mémoire.

IBRAHIM son fils eut les mêmes vices, avec plus de faiblesse, & nul courage. Cependant, c'est sous ce règne que les Turcs conquièrent l'isle de Candie, & qu'il ne leur resta plus à prendre que la capitale & quelques forteresses qui se défendirent vingt-quatre années. Cette isle de Crète, si célèbre dans l'antiquité par ses loix, par ses arts, & même par ses fables, avait déjà été conquise par les mahométans Arabes au commencement du neuvième siècle. Ils y avaient bâti Candie, qui depuis ce tems donna son nom à l'isle entière. Les empereurs Grecs les en avaient chassés au bout de quatre-vingts-ans; mais lorsque, du tems des croisades, les princes Latins ligués pour secourir Constantinople, envahirent l'Empire Grec, au-lieu de le défendre, Venise fut assez riche pour acheter l'isle de Candie, & assez heureuse pour la conserver.

Le révérend
père *Ottoman*
jacobin, fils
d'*Ibrahim*.

UNE aventure singulière, & qui tient du roman, attira les armes Ottomanes sur Candie. Six galères de Malte s'emparèrent d'un grand vaisseau Turc, & vinrent avec leur prise mouiller dans

un petit port de l'isle nommée Califinène. On prétendit que le vaisseau Turc portait un fils du Grand-Seigneur. Ce qui le fit croire, c'est que le kislara-aga, chef des eunuques noirs, avec plusieurs officiers du ferrail, était dans le navire, & que cet enfant était élevé par lui avec des soins & des respects. Cet eunuque ayant été tué dans le combat, les officiers assurèrent que l'enfant appartenait à *Ibrahim*, & que sa mère l'envoyait en Égypte. Il fut long-tems traité à Malte comme fils du sultan, dans l'espérance d'une rançon proportionnée à sa naissance. Le sultan dédaigna de proposer la rançon, soit qu'il ne voulût point traiter avec les chevaliers de Malte, soit que le prisonnier ne fût point en effet son fils. Ce prétendu prince, négligé enfin par les Maltois, se fit dominicain : on l'a connu long-tems sous le nom du *Père Ottoman* ; & les dominicains se sont toujours vantés d'avoir le fils d'un sultan dans leur ordre.

LA porte ne pouvant se venger sur Malte, qui, de son rocher inaccessible, brave la puissance Turque, fit tomber sa colère sur les Vénitiens ; elle leur reprochait d'avoir, malgré les traités

 CH. CXCI.

CH. CXCI. de paix , reçu dans leur port la prise faite par les galères de Malte. La flotte Turque aborda en Candie. On prit la Canée , & en peu de tems presque toute l'isle.

Ibrahim déposé. *IBRAHIM* n'eut aucune part à cet évènement. On a fait quelquefois les plus grandes choses sous les princes les plus faibles. Les janissaires furent absolument les maîtres du tems d'*Ibrahim* : s'ils firent des conquêtes, ce ne fut pas pour lui , mais pour eux & pour l'Empire. Enfin il fut déposé sur une décision du muphti , & sur un arrêt du divan. L'Empire Turc fut alors une véritable démocratie ; car, après avoir enfermé le sultan dans l'appartement de ses femmes , on ne proclama point d'empereur ; l'administration continua au nom du sultan , qui ne régnait plus.

1649. Nos historiens prétendent qu'*Ibrahim* fut enfin étranglé par quatre muets, dans la fausse supposition que les muets sont employés à l'exécution des ordres sanguinaires qui se donnent dans le ferrail ; mais ils n'ont jamais été que sur le pied des bouffons & des nains ; on ne les emploie à rien de sérieux. Il ne faut regarder que comme un roman, la relation de la mort de ce prince étranglé par quatre

muets ; les annales Turques ne disent point comment il mourut : ce fut un secret du ferrail. Toutes les faussetés qu'on nous a débitées sur le gouvernement des Turcs dont nous sommes si voisins , doivent bien redoubler notre défiance sur l'histoire ancienne. Comment peut-on espérer de nous faire connaître les Scythes , les Gomérîtes , & les Celtes , quand on nous instruit si mal de ce qui se passe autour de nous ? Tout nous confirme que nous devons nous en tenir aux évènements publics dans l'histoire des nations , & qu'on perd son tems à vouloir approfondir les détails secrets , quand ils ne nous ont point été transmis par des témoins oculaires & accrédités.

PAR une fatalité singulière , ce tems , funeste à *Ibrahim*, l'était à tous les rois. Le trône de l'Empire d'Allemagne était ébranlé par la fameuse guerre de trente ans. La guerre civile désolait la France , & forçait la mère de *Louis XIV* à fuir de sa capitale avec ses enfans. *Charles I* à Londres était condamné à mort par ses sujets. *Philippe IV*, roi d'Espagne , après avoir perdu presque toutes ses possessions en Asie , avait perdu encore le Portugal. Le commencement du dix-

CH. CXCI.

Mensonges
historiques
sur les Turcs.

L'univers
souffre ; cela
revient sou-
vent.

CH. CXCI.

septième siècle était le tems des usurpateurs presque d'un bout du monde à l'autre. *Cromwell* subjuguait l'Angleterre, l'Écosse & l'Irlande. Un rebelle, nommé *Lifching*, forçait le dernier empereur de la race Chinoise à s'étrangler avec sa femme & ses enfans, & ouvrait l'Empire de la Chine aux conquérans Tartares. *Aurengzeb*, dans le Mogol, se révoltait contre son père; il le fit languir en prison, & jouit paisiblement du fruit de ses crimes. Le plus grand des tyrans, *Muleï-Ismaël*, exerçait dans l'Empire de Maroc de plus horribles cruautés. Ces deux usurpateurs, *Aurengzeb*, & *Muleï-Ismaël*, furent de tous les rois de la terre ceux qui vécurent le plus heureusement & le plus long-tems. La vie de l'un & de l'autre a passé cent années. *Cromwell*, aussi méchant qu'eux, vécut moins, mais régna & mourut tranquille. Si on parcourt l'histoire du monde, on voit les faiblesses punies, mais les grands crimes heureux; & l'univers est une vaste scène de brigandage abandonnée à la fortune.

Siège de Candie plus long que celui de Troye; pas si fameux.

CEPENDANT, la guerre de Candie était semblable à celle de Troye. Quelquefois les Turcs menaçaient la ville; quel-

quefois ils étaient assiégés eux mêmes dans la Canée, dont ils avaient fait leur place-d'armes. Jamais les Vénitiens ne montrèrent plus de résolution & de courage ; ils battirent souvent les flottes Turques. Le trésor de *S.-Marc* fut épuisé à lever des soldats. Les troubles du ferrail, les irruptions des Turcs en Hongrie, firent languir l'entreprise sur Candie quelques années ; mais jamais elle ne fut interrompue. Enfin, en 1667, *Achmet Cuprogli*, ou *Kiuperli*, grand-visir de *Mahomet IV*, & fils d'un grand-visir, assiégea régulièrement Candie, défendue par le capitaine-général *Francesco Morosini*, & par *S.-André Montbrun*, officier Français, à qui le sénat donna le commandement des troupes de terre.

CETTE ville ne devait jamais être prise, pour peu que les princes chrétiens eussent imité *Louis XIV*, qui, en 1669, envoya six à sept mille hommes au secours de la ville, sous le commandement du duc de *Beaufort*, & du duc de *Navailles*. Le port de Candie fut toujours libre ; il ne fallait qu'y transporter assez de soldats pour résister aux janissaires. La république ne fut pas assez puissante pour lever des troupes

CH. CXCI.

Le duc de
Beaufort tué
devant Can-
dic.

suffisantes. Le duc de *Beaufort*, le même qui avait joué, du tems de la froude, un personnage plus étrange qu'illustre, alla attaquer & renverser les Turcs dans leurs tranchées, suivi de la noblesse de France. Mais un magasin de poudre & de grenades ayant sauté dans ces tranchées, tout le fruit de cette action fut perdu. Les Français, croyant marcher sur un terrain miné, se retirèrent en désordre, poursuivis par les Turcs; & le duc de *Beaufort* fut tué dans cette action avec beaucoup d'officiers Français.

LOUIS XIV, allié de l'Empire Ottoman, s'écourut ainsi ouvertement Venise, & ensuite l'Allemagne contre cet Empire, sans que les Turcs parussent en avoir beaucoup de ressentiment. On ne fait point pourquoi ce monarque rappela, bientôt après, ses troupes de Candie. Le duc de *Navailles*, qui les commandait après la mort du duc de *Beaufort*, était persuadé que la place ne pouvait plus tenir contre les Turcs. Le capitaine-général *Francesco Morosini*, qui soutint si long-tems ce fameux siège, pouvait abandonner des ruines sans capituler, & se retirer par la mer dont il fut toujours le maître. Mais, en capi-

tulant , il conservait encore quelques places dans l'isle à la république , & la capitulation était un traité de paix. Le visir *Achmet Cuprogli* mettait toute sa gloire & celle de l'Empire Ottoman à prendre Candie.

CH. CXCI.

CE visir & *Morofini* firent donc la paix , dont le prix fut la ville de Candie réduite en cendres , & où il ne resta qu'une vingtaine de Chrétiens malades. Jamais les Chrétiens ne firent avec les Turcs de capitulation plus honorable , ni de mieux observée par les vainqueurs. Il fut permis à *Morofini* de faire embarquer tout le canon amené à Candie pendant la guerre. Le visir prêta des chaloupes pour conduire des citoyens qui ne pouvaient trouver place sur les vaisseaux Vénitiens. Il donna cinq-cents sequins au bourgeois qui lui présenta les clefs , & deux-cents à chacun de ceux qui l'accompagnaient. Les Turcs & les Vénitiens se visitèrent comme des peuples amis jusqu'au jour de l'embarquement.

Candie prise.

1669.
Septembre.

LE vainqueur de Candie , *Cuprogli* , était un des meilleurs Généraux de l'Europe , un des plus grands ministres , & en même-tems juste & humain. Il acquit une gloire immortelle dans cette

longue guerre, où, de l'aveu des Turcs, il périt deux-cent mille de leurs soldats.

LES *Morofini*, (car il y en avait quatre de ce nom dans la ville assiégée ,) les *Cornaro* , les *Giustiniani* , les *Ben-zoni* , le marquis de *S.-André Mont-brun* , le marquis de *Frontenac* , rendirent leurs noms célèbres dans l'Europe. Ce n'est pas sans raison qu'on a comparé cette guerre à celle de Troye. Le grand-visir avait un Grec auprès de lui qui mérita le surnom d'*Ulysse* ; il s'appellait *Payanotos*. Le prince *Cantemir* prétend que ce Grec déterminâ le conseil de Candie à capituler , par un stratagème digne d'*Ulysse*. Quelques vaisseaux Français, chargés de provisions pour Candie , étaient en route. *Payanotos* fit arborer le pavillon Français à plusieurs vaisseaux Turcs , qui , ayant pris le large pendant la nuit , entrèrent le jour à la rade occupée par la flotte Ottomane , & furent reçus avec des cris d'allégresse. *Payanotos*, qui négocia avec le conseil de guerre de Candie , leur persuada que le roi de France abandonnait les intérêts de la république en faveur des Turcs , dont il était l'allié ; & cette feinte hâta la capitula-

Candie prise comme Troye , par le stratagème d'un Grec.

tion. Le capitaine-général, *Morofini*, fut accusé en plein sénat d'avoir trahi Venise. Il fut défendu avec autant de véhémence qu'on en mit à l'accuser. C'est encore une ressemblance avec les anciennes républiques Grecques, & surtout avec la Romaine. *Morofini* se justifia depuis, en faisant sur les Turcs la conquête du Péloponnèse, qu'on nomme aujourd'hui *Morée*, conquête dont Venise à joui trop peu de tems. Ce grand-homme mourut doge, & laissa après lui une réputation qui durera autant que Venise.

 CH. CXCI.

De Sabatei-Sévi, qui prit la qualité de messie.

PENDANT la guerre de Candie il arriva chez les Turcs un événement qui fut l'objet de l'attention de l'Europe & de l'Asie. Il s'était répandu un bruit général, fondé sur la vaine curiosité, que l'année 1666 devait être l'époque d'une grande révolution sur la terre. Le nombre mystique de 666, qui se trouve dans l'Apocalypse, était la source de cette opinion. Jamais l'attente de l'*Ante-Christ* ne fut si univer-

CH. CXCI.

selle. Les Juifs, de leur côté, prétendirent que leur messie devait naître cette année.

UN Juif de Smyrne, nommé *Sabatei-Sévi*, homme assez savant, fils d'un riche courtier de la factorerie Anglaise, profita de cette opinion générale, & s'annonça pour le messie. Il était éloquent, & d'une figure avantageuse, affectant de la modestie, recommandant la justice, parlant en oracle, disant par-tout que les tems étaient accomplis. Il voyagea d'abord en Grèce & en Italie. Il enleva une fille à Livourne, & la mena à Jérusalem, où il commença à prêcher ses frères.

*Élie annonce
ce messie nou-
veau.*

C'EST chez les Juifs une tradition constante, que leur *Shilo*, leur *Messiah*, leur vengeur & leur roi, ne doit venir qu'avec *Élie*. Ils se persuadent qu'ils ont eu un *Éliah*, qui doit reparaître au renouvellement de la terre. Cet *Éliah*, que nous nommons *Élie*, a été pris par quelques savans pour le soleil, à cause de la conformité du mot *Élios*, qui signifie le soleil chez les Grecs; & parce qu'*Élie*, ayant été transporté hors de la terre dans un char de feu, attelé de quatre chevaux aîlés, a beaucoup de ressemblance avec le char

du soleil , & ses quatre chevaux inventés par les poëtes. Mais , sans nous arrêter à ces recherches , & sans examiner si les livres Hébreux ont été écrits après *Alexandre* , & après que les facteurs Juifs eurent appris quelque chose de la mythologie grecque dans Alexandrie , c'est assez de remarquer que les Juifs attendent *Élie* de tems immémorial. Aujourd'hui même encore , quand ces malheureux circoncisent un enfant avec cérémonie , ils mettent dans la salle un fauteuil pour *Élie* , en cas qu'il veuille les honorer de sa présence. *Élie* doit amener le grand *Sabbat* , le grand *Messie* , & la révolution universelle. Cette idée même a passé chez les Chrétiens. *Élie* doit venir annoncer la fin de ce monde , & un nouvel ordre de choses. Presque tous les fanatiques attendent un *Élie*. Les prophètes des Cévennes qui allèrent à Londres ressusciter des morts en 1707 , avaient vu *Élie* ; ils lui avaient parlé ; il devait se montrer au peuple. Aujourd'hui même , ce ramas de convulsionnaires qui a infecté Paris pendant quelques années , annonçait *Élie* à la populace des faux-bourgs. Le magistrat de la police fit , en 1724 , enfermer à Bicêtre deux *Élies* ,

CH. CXCI.

qui se battaient à qui serait reconnu pour le véritable. Il fallait donc absolument que *Sabatei-Sévi* fût annoncé chez ses frères par un *Élie*, sans quoi sa mission aurait été traitée de chimérique.

IL trouva un rabin nommé *Nathan*, qui crut qu'il y aurait assez à gagner à jouer ce second rôle. *Sabatei* déclara aux Juifs de l'Asie mineure & de Syrie, que *Nathan* était *Élie*; & *Nathan* assura que *Sabatei* était le messie, le *Shilo*, l'attente du peuple saint.

Prédiction.

Ils firent de grandes œuvres tous deux à Jérusalem, & y réformèrent la synagogue. *Nathan* expliquait les prophètes, & faisait voir clairement qu'au bout de l'année le sultan devait être détrôné, & que Jérusalem devait devenir la maîtresse du monde. Tous les Juifs de la Syrie furent persuadés. Les synagogues retentissaient des anciennes prédictions. On se fondait sur ces paroles d'Isaïe : *Levez-vous, Jérusalem; levez-vous dans votre force & dans votre gloire; il n'y aura plus d'incirconcis, ni d'impurs au milieu de vous.* Tous les rabbins avaient à la bouche ce passage : *Ils feront venir vos frères de tous les climats à la montagne sainte de Jé-*

rusalem, sur des chars, sur des litières, sur des mulets, sur des charrettes. Enfin cent passages, que les femmes & les enfans répétaient, nourrissaient leur espérance. Il n'y avait point de Juif qui ne se préparât à loger quelqu'un des dix anciennes tribus dispersées. La persuasion fut si forte, que les Juifs abandonnaient par-tout leur commerce, & se tenaient prêts pour le voyage de Jérusalem.

NATHAN choisit à Damas douze hommes pour présider aux douze tribus. *Sabatei-Sévi* alla se montrer à ses frères de Smyrne; & *Nathan* lui écrivait : *Roi des rois, seigneur des seigneurs, quand serons-nous dignes d'être à l'ombre de votre âne ? Je me prosternerai pour être foulé sous la plante de vos pieds.* *Sabatei* déposa dans Smyrne quelques docteurs de la loi qui ne le reconnaissaient pas, & en établit de plus dociles. Un de ses plus violens ennemis, nommé *Samuel Pen-nia*, se convertit à lui publiquement, & l'annonça comme le fils de DIEU. *Sabatei* s'étant un jour présenté devant le cadi de Smyrne avec une foule de ses suivans, tous assurèrent qu'ils voyaient une colonne de feu entre lui & le cadi. Quelques autres miracles de cette es-

CH. CXCI.

Douze en-
voyés de Sa-
batei.

CH. CXCI. pèce mirent le sceau à la certitude de sa mission. Plusieurs Juifs même s'empressaient de porter à ses pieds leur or & leurs pierreries.

Sabatei en prison.

LE bacha de Smyrne voulut le faire arrêter. *Sabatei* partit pour Constantinople avec les plus zélés de ses disciples. Le grand-visir *Achmet Cuprogli*, qui partait alors pour le siège de Candie, l'envoya prendre dans le vaisseau qui le portait à Constantinople, & le fit mettre en prison. Tous les Juifs obtenaient aisément l'entrée dans la prison pour de l'argent, comme c'est l'usage en Turquie : ils vinrent se prosterner à ses pieds & baiser ses fers. Il les prêchait, les exhortait, les bénissait, & ne se plaignait jamais. Les Juifs de Constantinople, persuadés que la venue d'un messie abolissait toutes les dettes, ne payaient plus leurs créanciers. Les marchands Anglais de Galata s'avisèrent d'aller trouver *Sabatei* dans sa prison : ils lui dirent qu'en qualité de roi des Juifs, il devait ordonner à ses sujets de payer leurs dettes. *Sabatei* écrivit en ces mots à ceux dont on se plaignait : *À vous qui attendez le salut d'Israël, &c. . . satisfaites à vos dettes légitimes ; si vous le refusez, vous n'en-*

trerez point avec nous dans notre joie
& dans notre Empire.

CH. CXCI.

LA prison de *Sabatei* était toujours remplie d'adorateurs. Les Juifs commençaient à exciter quelques tumultes dans Constantinople. Le peuple était alors très-mécontent de *Mahomet IV*. On craignait que la prédiction des Juifs ne causât des troubles. Il semblait qu'un gouvernement aussi sévère que celui des Turcs dût faire mourir celui qui se disait *roi d'Israël* : cependant on se contenta de le transférer au château des Dardanelles. Les Juifs alors s'écrièrent qu'il n'était pas au pouvoir des hommes de le faire mourir.

SA réputation s'étant étendue dans tous les pays de l'Europe, il reçut aux Dardanelles les députations des Juifs de Pologne, d'Allemagne, de Livourne, de Venise, d'Amsterdam : ils payaient chèrement la permission de lui baiser les pieds, & c'est probablement ce qui lui conserva la vie. Les partages de la terre-sainte se faisaient tranquillement dans le château des Dardanelles. Enfin le bruit de ses miracles fut si grand, que le sultan *Mahomet* eut la curiosité de voir cet homme, & de l'interroger lui-même. On amena le roi des Juifs

Sabatei devant le sultan.

CH. CXCI.

Ce messie se
fait Turc.

au ferrail. Le sultan lui demanda en turc , *s'il était le messie*. Sabatei répondit modestement *qu'il l'était* ; mais comme il s'exprimait incorrectement en turc : *Tu parles bien mal* , lui dit Mahomet , *pour un messie qui devrait avoir le don des langues*. Fais-tu des miracles ? Quelquefois , répondit l'autre. Eh bien , dit le sultan , *qu'on le dépouille tout nud ; il servira de but aux flèches de mes icoglans ; & , s'il est invulnérable , nous le reconnâtrons pour le messie*. Sabatei se jeta à genoux , & avoua que c'était un miracle qui était au-dessus de ses forces. On lui proposa alors d'être empalé , ou de se faire musulman , & d'aller publiquement à la mosquée. Il ne balança pas ; & il embrassa la religion turque dans le moment. Il prêcha alors qu'il n'avait été envoyé que pour substituer la religion turque à la juive , selon les anciennes prophéties. Cependant les Juifs des pays éloignés crurent encore long-tems en lui ; & cette scène , qui ne fut point sanglante , augmenta par-tout leur confusion & leur opprobre.

Quelque tems après que les Juifs eurent essuyé cette honte dans l'Empire Ottoman , les Chrétiens de l'Eglise Latine eurent

eurent une autre mortification : ils avaient toujours jusqu'alors conservé la garde du S.-Sépulcre à Jérusalem , avec les secours d'argent que fournissaient plusieurs princes de leur communion , & sur-tout le roi d'Espagne. Mais ce même *Payanotos* , qui avait conclu le traité de la reddition de Candie , obtint du grand-visir *Achmet Cuprogli* , que l'Eglise Grecque aurait désormais la garde de tous les lieux saints de Jérusalem. Les religieux du rite latin formèrent une opposition juridique. L'affaire fut plaidée d'abord devant le cadi de Jérusalem , & ensuite au grand divan de Constantinople. On décida que , l'Eglise Grecque ayant compté Jérusalem dans son district avant le tems des croisades , sa prétention était juste. Cette peine que prenaient les Turcs d'examiner les droits de leurs sujets chrétiens , cette permission qu'ils leur donnaient d'exercer leur religion dans le lieu même qui en fut le berceau , est un exemple bien frappant d'un gouvernement à la fois sanguinaire & tolérant. Quand les Grecs voulurent , en vertu de l'arrêt du divan , se mettre en possession , les mêmes Latins résistèrent , & il y eut du sang répandu. Le

1674.

CH. CXCI.

gouvernement ne punit personne de mort : nouvelle preuve de l'humanité du visir *Achmet Cuprogli*, dont les exemples ont été rarement imités. Un de ses prédécesseurs, en 1638, avait fait étrangler *Cyrille*, fameux patriarche Grec de Constantinople, sur les accusations réitérées de son Église. Le caractère de ceux qui gouvernent, fait en tout lieu les tems de douceur ou de cruauté.



CHAPITRE CXCII.

Progrès des Turcs. Siège de Vienne.

LE torrent de la puissance Ottomane ne se répandait pas seulement en Candie & dans les isles de la république Vénitienne ; il pénétrait souvent en Pologne & en Hongrie. Le même *Mahomet IV*, dont le grand-visir avait pris Candie, marcha en personne contre les Polonais, sous prétexte de protéger les Cosaques maltraités par eux. Il enleva aux Polonais l'Ukraine, la Podolie, la Voïhinie, la ville de Kaminiéck, & ne leur donna la paix qu'en leur imposant ce tribut annuel de vingt mille écus, dont *Jean Sobieski* les délivra bientôt.

CH. CXCII;

1672,

LES Turcs avaient laissé respirer la Hongrie pendant la guerre de trente ans qui bouleversa l'Allemagne. Ils possédaient, depuis 1541, les deux bords du Danube, à peu de chose près, jusqu'à Bude inclusivement. Les conquêtes d'*Amurat IV* en Perse, l'avaient empêché de porter ses armes vers l'Allemagne. La Transilvanie entière ap-

CH. CXCH. appartenait à des princes que les empereurs *Ferdinand II* & *Ferdinand III* étaient obligés de ménager, & qui étaient tributaires des Turcs. Ce qui restait de la Hongrie jouissait de la liberté. Il n'en fut pas de même du tems de l'empereur *Léopold* : la haute Hongrie & la Transilvanie furent le théâtre des révolutions, des guerres, des dévastations.

Malheurs des
Hongrois.

DE tous les peuples qui ont passé sous nos yeux dans cette histoire, il n'y en a point eu de plus malheureux que les Hongrois. Leur pays dépeuplé, partagé entre la faction catholique & la protestante, & entre plusieurs partis, fut à la fois occupé par les armées Turques & Allemandes. On dit que *Ragotski*, prince de la Transilvanie, fut la première cause de tous ces malheurs. Il était tributaire de la Porte ; le refus de payer le tribut attira sur lui les armes Ottomanes. L'empereur *Léopold* envoya contre les Turcs ce *Montécuculi*, qui depuis fut l'émule de *Turenne*. *Louis XIV* fit marcher six mille hommes au secours de l'empereur d'Allemagne son ennemi naturel. Ils eurent part à la célèbre bataille de *S.-Gothard*, ou *Montécuculi* battit les Turcs,

Mais malgré cette victoire, l'Empire Ottoman fit une paix avantageuse, par laquelle il garda Bude, Neuhausel même, & la Transilvanie.

CH. CXCII.

1663.

1664.

LES Hongrois, délivrés des Turcs, voulurent alors défendre leur liberté contre *Léopold*; & cet empereur ne connut que les droits de sa couronne. De nouveaux troubles éclatèrent. Le jeune *Émerick Tékéli*, seigneur Hongrois, qui avait à venger le sang de ses amis & de ses parens, répandu par la cour de Vienne, souleva la partie de la Hongrie qui obéissait à l'empereur *Léopold*. Il se donna à l'empereur *Mahomet IV*, qui le déclara roi de la haute Hongrie. La porte Ottomane donnait alors quatre couronnes à des princes chrétiens, celle de la haute Hongrie, de la Transilvanie, de la Valachie & de la Moldavie.

IL s'en fallut peu que le sang des seigneur Hongrois du parti de *Tékéli*, répandu à Vienne par la main des bourreaux, ne coûtât Vienne & l'Autriche à *Léopold* & à sa maison. Le grand-vizir, *Cara Mustapha*, successeur d'*Achmet Cuprogli*, fut chargé par *Mahomet IV* d'attaquer l'empereur d'Allemagne, sous prétexte de venger *Tékéli*.

Cara Mustapha marche à Vienne.

CH. CXII.

Le sultan *Mahomet* vint assembler son armée dans les plaines d'Andrinople. Jamais les Turcs n'en levèrent une plus nombreuse : elle était de plus de cent-quarante mille hommes de troupes régulières ; les Tartares de Crimée étaient au nombre de trente mille ; les volontaires, ceux qui servent l'artillerie, qui ont soin des bagages & des vivres, les ouvriers en tout genre, les domestiques, composaient, avec l'armée, environ trois-cent mille hommes. Il fallut épuiser toute la Hongrie pour fournir des provisions à cette multitude. Rien ne mit obstacle à la marche de *Cara Mustapha*. Il avança sans résistance jusqu'aux portes de Vienne, & en forma aussi-tôt le siège.

16 Juillet,
1683.

Le comte de *Staremborg*, gouverneur de la ville, avait une garnison dont le fond était de seize mille hommes, mais qui n'en composait pas en effet plus de huit mille. On arma les bourgeois qui étaient restés dans Vienne ; on arma jusqu'à l'université. Les professeurs, les écoliers montèrent la garde, & ils eurent un médecin pour major. La retraite de l'empereur *Léopold* augmentait encore la terreur. Il avait quitté Vienne dès le septième

L'empereur
Léopold s'en-
fuit.

Juillet avec l'impératrice sa belle-mère, l'impératrice sa femme, & toute sa famille. Vienne, mal fortifiée, ne devait pas tenir long tems. Les annales Turques prétendent que *Cara Mustapha* avait dessein de se former dans Vienne & dans la Hongrie un Empire indépendant du sultan. Il s'était figuré que la résidence des empereurs d'Allemagne devait contenir des trésors immenses. En effet, de Constantinople jusqu'aux bornes de l'Asie, c'est l'usage que les souverains aient toujours un trésor qui fait leur ressource en tems de guerre. On ne connaît chez eux, ni les levées extraordinaires, dont les traitans avancent l'argent, ni les créations & les ventes de charges, ni les rentes foncières & viagères sur l'État. La circulation des espèces, le crédit public sont ignorés; les potentats ne savent qu'accumuler l'or, l'argent & les pierreries; c'est ainsi qu'on en use depuis le tems de *Cyrus*. Le visir pensait qu'il en était de même chez l'empereur d'Allemagne; & dans cette idée il ne poussa pas le siège assez vivement, de peur que, la ville étant prise d'assaut, le pillage ne le privât de ces trésors imaginaires. Il ne fit jamais donner d'assaut

CH. CXCH.

général , quoiqu'il y eût de très-grandes brèches au corps de la place , & que la ville fût sans ressource. Cet aveuglement du grand-visir , son luxe & sa mollesse sauvèrent Vienne qui devait périr. Il laissa au roi de Pologne , *Jean Sobieski* , le tems de venir au secours , au duc de Lorraine *Charles V* , & aux princes de l'Empire celui d'assembler une armée. Les janissaires murmuraient ; le découragement succéda à leur indignation ; ils s'écriaient : *Venez , infidèles ; la seule vue de vos chapeaux nous fera fuir.*

Vienne délivrée.
22 Septemb.
1683.

EN effet , dès que le roi de Pologne & le duc de Lorraine descendirent de la montagne de Calenberg , les Turcs prirent la fuite presque sans combattre. *Cara Mustapha* , qui avait compté trouver tant de trésors dans Vienne , laissa tous les siens au pouvoir de *Sobieski* , & bientôt après il fut étranglé. *Tékéli* , que ce visir avait fait roi , soupçonné bientôt après par la porte Ottomane de négocier avec l'empereur d'Allemagne , fut arrêté par le nouveau visir , & envoyé les fers aux pieds & aux mains à Constantinople. Les Turcs perdirent presque toute la Hongrie.

1685.

LE règne de *Mahomet IV* ne fut

plus fameux que par des disgraces. *Morofini* prit tout le Péloponnèse qui valait mieux que Candie. Les bombes de l'armée Vénitienne détruisirent dans cette conquête plus d'un ancien monument que les Turcs avaient épargnés ; & , entr'autres , le fameux temple d'Athènes , dédié aux *Dieux inconnus*. Les janissaires , qui attribuaient tant de malheurs à l'indolence du sultan , résolurent de le déposer. Le caïmacan , gouverneur de Constantinople , *Mustapha Cuprogli* , le shérif de la mosquée de *Ste.-Sophie* , & le nakif, garde de l'étendart de *Mahomet* , vinrent signifier au sultan qu'il fallait quitter le trône , & que telle était la volonté de la nation. Le sultan leur parla longtemps pour se justifier. Le nakif lui répliqua qu'il était venu pour lui commander de la part du peuple d'abdiquer l'Empire , & de le laisser à son frère *Soliman*. *Mahomet IV* répondit : *La volonté de DIEU soit faite ; puisque sa colère doit tomber sur ma tête , allez dire à mon frère que DIEU déclare sa volonté par la bouche du peuple.*

Mahomet
déposé.

La plupart de nos historiens prétendent que *Mahomet IV* fut égorgé par les janissaires ; mais les annales Tur-

CH. CXCI.

ques font foi qu'il vécut encore cinq ans renfermé dans le ferrail. Le même *Mustapha Cuprogli*, qui avait déposé *Mahomet IV*, fut grand-vifir sous *Soliman III*. Il reprit une partie de la Hongrie, & rétablit la réputation de l'Empire Turc. Mais, depuis ce tems, les limites de cet Empire ne pafsèrent jamais Belgrade ou Témisvar. Les sultans conservèrent Candie; mais ils ne font rentrés dans le Péloponnèse qu'en 1715. Les célèbres batailles que le prince *Eugène* a données contre les Turcs, ont fait voir qu'on pouvait les vaincre, mais non pas qu'on pût faire sur eux beaucoup de conquêtes.

Preuves du
non-despotif-
me des empe-
reurs Turcs.

CE gouvernement qu'on nous peint si despotique, si arbitraire, paraît ne l'avoir jamais été que sous *Mahomet II*, *Soliman*, & *Sélim II*, qui firent tout plier sous leur volonté. Mais sous presque tous les autres padishas ou empereurs, & sur-tout dans nos derniers tems, vous retrouvez dans Constantinople le gouvernement d'Alger & de Tunis; vous voyez, en 1703, le padisha *Mustapha II*, juridiquement déposé par la milice & par les citoyens de Constantinople. On ne choisit point un de ses enfans pour lui succéder,

mais son frère *Achmet III.* Ce même empereur *Achmet* est condamné, en 1730, par les janissaires & par le peuple, à résigner le trône à son neveu *Mahmoud*, & il obéit sans résistance, après avoir inutilement sacrifié son grand-visir & ses principaux officiers au ressentiment de la nation. Voilà ces souverains si absolus ! On s'imagine qu'un homme est par les loix le maître arbitraire d'une grande partie de la terre, parce qu'il peut faire impunément quelques crimes dans sa maison, & ordonner le meurtre de quelques esclaves ; mais il ne peut persécuter sa nation, & il est plus souvent opprimé qu'oppresseur.

LES mœurs des Turcs sont un grand contraste ; ils sont à la fois féroces & charitables ; intéressés, & ne commettant presque jamais de larcin : leur oisiveté ne les porte, ni au jeu, ni à l'intempérance ; très-peu usent du privilège d'épouser plusieurs femmes, & de jouir de plusieurs esclaves ; & il n'y a pas de grande ville en Europe où il y ait moins de femmes publiques qu'à Constantinople. Invinciblement attachés à leur religion, ils haïssent, ils méprisent les Chrétiens : ils les regar-

CH. CXCII.

dent comme des idolâtres ; & cependant ils les souffrent, ils les protègent dans tout leur Empire, & dans la capitale : on permet aux Chrétiens de faire leurs processions dans le vaste quartier qu'ils ont à Constantinople, & on voit quatre janissaires précéder ces processions dans les rues.

LES Turcs sont fiers, & ne connaissent point la noblesse : ils sont braves, & n'ont point l'usage du duel ; c'est une vertu qui leur est commune avec tous les peuples de l'Asie, & cette vertu vient de la coutume de n'être armés que quand ils vont à la guerre. C'était aussi l'usage des Grecs & des Romains ; & l'usage contraire ne s'introduisit chez les Chrétiens, que dans les tems de barbarie & de chevalerie, où l'on se fit un devoir & un honneur de marcher à pied avec des éperons aux talons, & de se mettre à table ou de prier Dieu avec une longue épée au côté. La noblesse chrétienne se distingua par cette coutume ; bientôt suivie, comme on l'a déjà dit, par le plus vil peuple, & mise au rang de ces ridicules dont on ne s'aperçoit point, parce qu'on les voit tous les jours.

CHAPITRE CXCIH.

De la Perse , de ses mœurs , de sa dernière révolution , & de THAMAS KOULI-KAN , ou SHA-NADIR.

LA Perse était alors plus civilisée que la Turquie ; les arts y étaient plus en honneur , les mœurs plus douces , la police générale bien mieux observée. Ce n'est pas seulement un effet du climat ; les Arabes y avaient cultivé les arts cinq siècles entiers. Ce furent ces Arabes qui bâtirent Ispahan , Chiras , Casbin , Cachan , & plusieurs autres grandes villes : les Turcs , au contraire n'en ont bâti aucune , & en ont laissé plusieurs tomber en ruine. Les Tartares subjuguèrent deux fois la Perse après le règne des califes Arabes , mais ils n'y abolirent point les arts ; & quand la famille des *Sophis* régna , elle y apporta les mœurs douces de l'Arménie , où cette famille avait habité long-tems. Les ouvrages de la main passaient pour être mieux travaillés , plus finis , en Perse qu'en Turquie. Les scien-

CH.
CXCIH.

Per sans autre-
fois éclairés.

CH.
CXCIII.

ces y avaient de bien plus grands encouragemens ; point de ville dans laquelle il n'y eût plusieurs collèges fondés où l'on enseignait les belles-lettres. La langue persanne , plus douce & plus harmonieuse que la turque , a été féconde en poésies agréables. Les anciens Grecs, qui ont été les premiers précepteurs de l'Europe , sont encore ceux des Persans. Ainsi leur philosophie était, au seizième & au dix-septième siècle, à-peu-près, au même état que la nôtre. Ils tenaient l'astrologie de leur propre pays , & ils s'y attachaient plus qu'aucun peuple de la terre , comme nous l'avons déjà indiqué. La coutume de marquer de blanc les jours heureux , & de noir les jours funestes , s'est conservée chez eux avec scrupule. Elle était très-familière aux Romains , qui l'avaient prise des nations Asiatiques. Les payfans de nos provinces ont moins de foi aux jours propres à semer & à planter indiqués dans leurs almanachs , que les courtisans d'Ispahan n'en avaient aux heures favorables ou dangereuses pour les affaires. Les Persans étaient , comme plusieurs de nos nations , pleins d'esprit & d'erreurs. Quelques voyageurs ont assuré que ce pays n'était pas

aussi peuplé qu'il pourrait l'être. Il est très-vraisemblable que, du tems des mages, il était plus peuplé & plus fertile. L'agriculture était alors un point de religion : c'est, de toutes les professions, celle qui a le plus de besoin d'une nombreuse famille, & qui, en conservant la santé & la force, met le plus aisément l'homme en état de former & d'entretenir plusieurs enfans.

CEPENDANT Ispahan, avant les dernières révolutions, était aussi grand & aussi peuplé que Londres. On comptait dans Tauris plus de cinq-cent mille habitans. On comparait Cachan à Lyon. Il est impossible qu'une ville soit bien peuplée, si les campagnes ne le sont pas, à moins que cette ville ne subsiste uniquement du commerce étranger. On n'a que des idées bien vagues sur la population de la Turquie, de la Perse, & de tous les États de l'Asie, excepté de la Chine : mais il est indubitable que tout pays policé qui met sur pied de grandes armées, & qui a beaucoup de manufactures, possède le nombre d'hommes nécessaire.

LA cour de Perse étalait plus de magnificence que la porte Ottomane. On croit lire une relation du tems de Xer-

CH.
CXCIII.

Perse bien
peuplée.

Cour, ou
porte magni-
fique.

CH.
CXCIII.

cès , quand on voit dans nos voyageurs ces chevaux couverts de riches brocards , leurs harnois brillans d'or & de pierreries , & ces quatre mille vases d'or dont parle *Chardin* , lesquels servaient pour la table du roi de Perse. Les choses communes , & sur-tout les comestibles , étaient à trois fois meilleur marché à Ispahan & à Constantinople que parmi nous. Ce prix est la démonstration de l'abondance. Les voyageurs , comme *Chardin* , qui ont bien connu la Perse , ne nous disent pas au moins que toutes les terres appartiennent au roi. Ils avouent qu'il y a , comme par-tout ailleurs , des domaines royaux , des terres données au clergé , & des fonds que les particuliers possèdent de droit , lesquels leur sont transmis de père en fils.

Mœurs
douces.

Tout ce qu'on nous dit de la Perse , nous persuade qu'il n'y avait point de pays monarchique où l'on jouît plus des droits de l'Humanité. On s'y était procuré plus qu'en aucun pays de l'Orient , des ressources contre l'ennui , qui est par-tout le poison de la vie. On se rassemblait dans des salles immenses , qu'on appelait les maisons à café , où les uns prenaient de cette liqueur ,

qui n'est en usage parmi nous que depuis la fin du dix-septième siècle ; les autres jouaient , ou lisaient , ou écoutaient des faiseurs de contes , tandis qu'à un bout de la salle un ecclésiastique prêchait pour quelque argent , & qu'à un autre bout ces espèces d'hommes qui se sont fait un art de l'amusement des autres , déployaient tous leurs talens. Tout cela annonce un peuple sociable , & tout nous dit qu'il méritait d'être heureux. Il le fut , à ce qu'on prétend , sous le règne de *Sha-Abbas* qu'on a appelé *le grand*. Ce prétendu grand-homme était très-cruel ; mais il y a des exemples que des hommes féroces ont aimé l'ordre & le bien public. La cruauté ne s'exerce que sur des particuliers exposés sans cesse à la vue du tyran , & ce tyran est quelquefois par ses loix le bienfaiteur de la patrie.

SHA-ABBAS , descendant d'*Ismaël-Sophi* , se rendit despotique, en détruisant une milice telle à-peu-près que celle des janissaires , & que les gardes prétoriennes. C'est ainsi que le czar *Pierre* a détruit la milice des *strelitz* , pour établir sa puissance. Nous voyons dans toute la terre les troupes divisées en plusieurs petits corps affermir le

CH.
CXCH.

trône , & les troupes réunies en un grand corps disposer du trône , & le renverser. *Sha-Abbas* transporta des peuples d'un pays dans un autre ; c'est ce que les Turcs n'ont jamais fait. Ces colonies réussissent rarement. De trente mille familles chrétiennes que *Sha-Abbas* transporta de l'Arménie & de la Géorgie dans le Mézanderan vers la mer Caspienne, il n'en est resté que quatre à cinq-cents : mais il construisit des édifices publics , il rebâtit des villes , il fit d'utiles fondations. Il reprit sur les Turcs tout ce que *Soliman* & *Sélim* avaient conquis sur la Perse. Il chassa les Portugais d'Ormus ; & toutes ces grandes actions lui méritèrent le nom de *grand*. Il mourut en 1629. Son fils *Sha-Sophi* , plus cruel que *Sha-Abbas*, mais moins guerrier , moins politique , abruti par la débauche , eut un règne malheureux. Le grand-mogol *Sha-Géan* , enleva Candahar à la Perse , & le sultan *Amurat IV* prit d'assaut Bagdat en 1638.

Décadence.

DEPUIS ce tems , vous voyez la monarchie Persanne décliner sensiblement, jusqu'à ce qu'enfin la mollesse de la dynastie des sophis a causé sa ruine entière. Les cunuques gouvernaient le

ferrail & l'Empire sous *Muza-Sophi*, & sous *Husseïn* le dernier de cette race.

C'est le comble de l'avilissement dans la nature humaine, & l'opprobre de l'Orient, de dépouiller les hommes de leur virilité : & c'est le dernier attentat du despotisme, de confier le gouvernement à ces malheureux. Par-tout où leur pouvoir a été excessif, la décadence & la ruine sont arrivées. La faiblesse de *Sha-Husseïn* faisait tellement languir l'Empire, & la confusion le troublait si violemment par les factions des eunuques noirs & des eunuques blancs, que, si *Miri-Veis* & ses *Aguans* n'avaient pas détruit cette dynastie, elle l'eût été par elle-même. C'est le sort de la Perse, que toutes ses dynasties commencent par la force, & finissent par la faiblesse. Presque toutes ces familles ont eu le sort de *Serdan-pull*, que nous nommons *Sardanapale*.

Ces *Aguans*, qui ont bouleversé la Perse au commencement du siècle où nous sommes, étaient une ancienne colonie de Tartares, habitans les montagnes de Candahar, entre l'Inde & la Perse. Presque toutes les révolutions qui ont changé le sort de ces pays-là, sont arrivées par des Tartares. Les Persans avaient reconquis Candahar sur le

CH.
CXCIII.

Révolte.

CH.
CXCIH.

Mogol, vers l'an 1650, sous *Sha-Abbas II*; & ce fut pour leur malheur. Le ministère de *Sha-Husseïn*, petit-fils de *Sha-Abbas II*, traita mal les Aguans. *Myri-Veis*, qui n'était qu'un particulier, mais un particulier courageux & entreprenant, se mit à leur tête.

Guerre civile. C'EST encore ici une de ces révolutions où le caractère des peuples qui la firent, eut plus de part que le caractère de leurs chefs : car, *Myri-Veis* ayant été assassiné & remplacé par un autre barbare nommé *Maghmud*, son propre neveu, qui n'était âgé que de dix-huit ans, il n'y avait pas d'apparence que ce jeune homme pût faire beaucoup par lui-même, & qu'il conduisît ces troupes indisciplinées de montagnards féroces, comme nos Généraux conduisent des armées réglées. Le gouvernement de *Husseïn* était méprisé; &, la province de Candahar ayant commencé les troubles, les provinces du Caucase, du côté de la Géorgie, se révoltèrent aussi. Enfin *Maghmud* assiégea Ispahan en 1722. *Sha-Husseïn* lui remit cette capitale, abdiqua le royaume à ses pieds, & le reconnut pour son maître, trop heureux que *Maghmud* daignât épouser sa fille.

Tous les tableaux des cruautés & des malheurs des hommes que nous examinons depuis le tems de *Charlemagne*, n'ont rien de plus horrible que les suites de la révolution d'Ispahan. *Maghmud* crut ne pouvoir s'affermir qu'en faisant égorger les familles des principaux citoyens. La Perse entière a été, trente années, ce qu'avait été l'Allemagne, avant la paix de Westphalie; ce que fut la France, du tems de *Charles VI*; l'Angleterre, dans les guerres de la *Rose rouge*, & de la *Rose blanche*. Mais la Perse est tombée d'un état plus florissant, dans un plus grand abîme de malheurs.

CH.
CXCIII.

Malheurs
horribles.

LA religion eut encore part à ces désolations. Les Aguans tenaient pour *Omar*, comme les Persans pour *Aly*; & ce *Maghmud*, chef des Aguans, mêlait les plus lâches superstitions, aux plus détestables cruautés. Il mourut en démence en 1725, après avoir désolé la Perse. Un nouvel usurpateur de la nation des Aguans lui succéda; il s'appelait *Afras*. La désolation de la Perse redoublait de tous côtés. Les Turcs l'inondaient du côté de la Géorgie, l'ancienne Colchide. Les Russes fondaient sur ses provinces du nord à l'occident de la mer Caspienne, vers

La religion
s'en mêle.

CH.
CXCIII.

les portes de Derbent dans le Shirvan , qui était autrefois l'Ibérie & l'Albanie. On ne nous dit point ce que devint , parmi tant de troubles , le roi détrôné *Sha-Husseïn*. Ce prince n'est connu que pour avoir servi d'époque au malheur de son pays.

UN des fils de cet empereur nommé *Thamas* , échappé au massacre de la famille impériale , avait encore des sujets fidèles qui se rassemblèrent autour de sa personne vers Tauris. Les guerres civiles & les tems de malheur produisent toujours des hommes extraordinaires , qui eussent été ignorés dans des tems paisibles. Le fils d'un berger devint le protecteur du prince *Thamas* , & le soutien du trône , dont il fut ensuite l'usurpateur. Cet homme , qui s'est placé au rang des plus grands conquérans , s'appelait *Nadir*. Il gardait les moutons de son père dans les plaines de Corassan , partie de l'ancienne Hircanie & de la Bactriane. Il ne faut pas se figurer ces bergers comme les nôtres. La vie pastorale , qui s'est conservée dans plus d'une contrée de l'Asie , n'est pas sans opulence : les tentes de ces riches bergers valent beaucoup mieux que les maisons de nos cultivateurs. *Nadir* vendit plusieurs

grands troupeaux de son père , & se mit à la tête d'une troupe de bandits , chose encore fort commune dans ces pays où les peuples ont gardé les mœurs des tems antiques. Il se donna avec sa troupe au prince *Thamas* ; & à force d'ambition , de courage , & d'activité , il fut à la tête d'une armée. Il se fit appeler alors *Thamas Kouli-Kan* , le *Kan* esclave de *Thamas*. Mais l'esclave était le maître sous un prince aussi faible & aussi efféminé que son père *Husseïn*. Il reprit *Isfahan* & toute la Perse , poursuivit le nouveau roi *Asraf* jusqu'à *Candahar* , le vainquit , le fit prisonnier , & lui fit couper la tête , après lui avoir arraché les yeux.

KOULI-KAN, ayant ainsi rétabli le prince *Thamas* sur le trône de ses aïeux , & l'ayant mis en état d'être ingrat , voulut l'empêcher de l'être. Il l'enferma dans la capitale du *Corassan* ; & , agissant toujours au nom de ce prince prisonnier , il alla faire la guerre au Turc , sachant bien qu'il ne pouvait affermir sa puissance que par la même voie qu'il l'avait acquise. Il battit les Turcs à *Érivan* , reprit tout ce pays , & assura ses conquêtes en faisant la paix avec les Russes. Ce fut alors qu'il se fit déclarer roi de Perse sous le nom

CH.
CXCIH.

Commence-
mens de *Sha-*
Nadir.

1719.

CH.
CXIII.

1736.

de *Sha-Nadir*. Il n'oublia pas l'ancienne coutume de crever les yeux à ceux qui peuvent avoir droit au trône. Cette cruauté fut exercée sur son souverain *Thamas*. Les mêmes armées qui avaient servi à désoler la Perse, servirent aussi à la rendre redoutable à ses voisins. *Kouli-Kan* mit les Turcs plusieurs fois en fuite. Il fit enfin avec eux une paix honorable, par laquelle ils rendirent tout ce qu'ils avaient jamais pris aux Persans, excepté Bagdat & son territoire.

Sha-Nadir
dans l'Inde.

KOULI-KAN, chargé de crimes & de gloire, alla ensuite conquérir l'Inde, comme nous le verrons au chapitre du Mogol. De retour dans sa patrie, il trouva un parti formé en faveur des princes de la maison royale qui existaient encore; &, au milieu de ces nouveaux troubles, il fut assassiné par son propre neveu, ainsi que l'avait été *Myri-Weis*, le premier auteur de la révolution. La Perse alors est devenue encore le théâtre des guerres civiles. Tant de dévastations y ont détruit le commerce & les arts, en détruisant une partie du peuple; mais quand le terrain est fertile, & la nation industrieuse, tout se répare à la longue.

CHAPITRE

CHAPITRE CXCIV.

Du Mogol.

CETTE prodigieuse variété de mœurs, de coutumes, de loix, de révolutions, qui ont toutes le même principe, l'intérêt, forme le tableau de l'univers. Nous n'avons vu, ni en Perse, ni en Turquie, de fils révolté contre son père. Vous voyez dans l'Inde les deux fils du grand-mogol *Géan-Guir* lui faire la guerre l'un après l'autre au commencement du dix-septième siècle. L'un de ces deux princes, nommé *Sha-Géan*, s'empare de l'Empire en 1627, après la mort de son père *Géan-Guir*, au préjudice d'un petit-fils, à qui *Géan-Guir* avait laissé le trône. L'ordre de succession n'était point dans l'Asie une loi reconnue comme dans les nations de l'Europe. Ces peuples avaient une source de malheurs de plus que nous.

SHA-GÉAN, qui s'était révolté contre son père, vit aussi dans la suite ses enfans soulevés contre lui. Il est difficile de comprendre comment des souverains, qui ne pouvaient empêcher

CH.
CXCIV.

Grand-mogol rarement absolu.

CH.
CXCIV.

leurs propres enfans de lever contre eux des armées, étaient aussi absolus qu'on veut nous le faire croire. Il paraît que l'Inde était gouvernée à-peu-près comme l'étaient les royaumes de l'Europe du tems des grands fiefs. Les gouverneurs des provinces de l'Indoustan étaient les maîtres dans leurs gouvernemens, & ou donnaient des vice-royautés aux enfans des empereurs. C'était manifestement un sujet éternel de guerres civiles : aussi, dès que la santé de l'empereur *Sha-Géan* devint languissante, ses quatre enfans, qui avaient chacun le commandement d'une province, armèrent pour lui succéder. Ils s'accordaient pour détrôner leur père, & se faisaient la guerre entre eux ; c'était précisément l'aventure de *Louis le débonnaire*, ou *le faible*. *Aurengzeb*, le plus scélérat des quatre frères, fut le plus heureux.

Aurengzeb,
le premier des
hypocrites.

LA même hypocrisie que nous avons vue dans *Cromwell*, se retrouve dans ce prince Indien ; la même dissimulation & la même cruauté, avec un cœur plus dénaturé. Il se liguait d'abord avec un de ses frères, & se rendit maître de la personne de son père *Sha-Géan*, qu'il tint toujours en prison ; ensuite il

assassina ce même frère, dont il s'était servi comme d'un instrument dangereux, qu'il fallait exterminer; il poursuit ses deux autres frères, dont il triomphe, & qu'il fait enfin étrangler l'un après l'autre.

CH.
CXCIV.

CEPENDANT le père d'*Aurengzeb* vivait encore. Son fils le retenait dans la prison la plus dure, & le nom du vicil empereur était souvent le prétexte des conspirations contre le tyran. Il envoya enfin un médecin à son père attaqué d'une indisposition légère, & le vieillard mourut. *Aurengzeb* passa dans toute l'Asie pour l'avoir empoisonné. Nul homme n'a mieux montré que le bonheur n'est pas le prix de la vertu. Cet homme, souillé du sang de ses frères, & coupable de la mort de son père, réussit dans toutes ses entreprises. Il ne mourut qu'en 1707, âgé d'environ cent-trois ans. Jamais prince n'eut une carrière si longue & si fortunée. Il ajouta à l'Empire des Mogols, les royaumes de Visapour & de Golconde, tout le pays de Carnate, & presque toute cette grande presqu'île que bordent les côtes de Coromandel & de Malabar. Cet homme qui eût péri par le dernier supplice, s'il eût pu être jugé par

Parricide &
dévot.

1566.

CH.
CXCIV.

les loix ordinaires des nations, a été, sans contredit, le plus puissant prince de l'univers. La magnificence des rois de Perse, toute éblouissante qu'elle nous a paru, n'était que l'effort d'une cour médiocre qui étale quelque faste, en comparaison des richesses d'*Aurengzeb*.

Trésor du
grand-mogol.

DE tout tems les princes Asiatiques ont accumulé des trésors; ils ont été riches de tout ce qu'ils entassaient; au lieu que dans l'Europe, les princes sont riches de l'argent qui circule dans leurs États. Le trésor de *Tamerlan* subsistait encore, & tous ses successeurs l'avaient augmenté. *Aurengzeb* y ajouta des richesses étonnantes: un seul de ses trônes a été estimé par *Tavernier*, cent soixante millions de son tems, qui en font plus de trois-cents du nôtre. Douze colonnes d'or, qui soutenaient le dais de ce trône, étaient entourées de grosses perles: le dais était de perles & de diamans, surmonté d'un paon qui étalait une queue de pierreries; tout le reste était proportionné à cette étrange magnificence. Le jour le plus solennel de l'année était celui où l'on pesait l'empereur dans des balances d'or, en présence du peuple, & ce jour-là il rece-

vait pour plus de cinquante millions de présens.

- Si jamais le climat a influé sur les hommes, c'est assurément dans l'Inde; les empereurs y étalaient le même luxe, vivaient dans la même mollesse que les rois Indiens dont parle *Quinte-Curce*; & les vainqueurs Tartares prirent insensiblement ces mêmes mœurs & devinrent Indiens.

Tout cet excès d'opulence & de luxe n'a servi qu'au malheur de l'Indoustan. Il est arrivé, en 1739, au petit-fils d'*Aurengzeb*, *Mahamad-Sha*, la même chose qu'à *Crésus*. On avait dit à ce roi de Lydie: "Vous avez beau-
" coup d'or: mais celui qui se servira
" du fer mieux que vous, vous enlé-
" vera tout cet or".

THAMAS KOULI-KAN, élevé au trône de Perse, après avoir détrôné son maître, vaincu les Aguans, & pris Candahar, est venu jusqu'à la capitale des Indes, sans autre raison que l'envie d'arracher au Mogol tous ces trésors, que les Mogols avaient pris aux Indiens. Il n'y a guères d'exemple, ni d'une plus grande armée que celle du grand-mogol *Mahamad* levée contre *Thamas Kouli-Kan*, ni d'une plus gran-

CH.
CXCIV.

Le climat de
l'Inde éner-
ve,

CH.
CXCV.

de faiblesse. Il opposa douze cent mille hommes, dix mille pièces de canon, & deux mille éléphants armés en guerre, au vainqueur de la Perse, qui n'avait pas avec lui soixante mille combattans. *Darius* n'avait pas armé tant de forces contre *Alexandre*.

ON ajoute encore que cette multitude d'Indiens était couverte par des retranchemens de six lieues d'étendue du côté que *Thamas Kouli-Kan* pouvait attaquer; c'était bien sentir sa faiblesse. Cette armée innombrable devait entourer les ennemis, leur couper la communication, & les faire périr par la disette dans un pays qui leur était étranger. Ce fut, au contraire, la petite armée Persanne qui assiégea la grande, lui coupa les vivres, & la détruisit en détail. Le grand-mogol *Mahamad* semblait n'être venu que pour étaler sa vaine grandeur, & pour la soumettre à des brigands aguerris. Il vint s'humilier devant *Thamas Kouli-Kan*, qui lui parla en maître, & le traita en sujet. Le vainqueur entra dans Déli, ville qu'on nous représente plus grande & plus peuplée que Paris & Londres. Il traînait à sa suite ce riche & misérable empereur. Il l'enferma d'abord dans une

Grand-mogol humilié
devant *Shah-Nadir*.

tour, & se fit proclamer lui-même empereur des Indes.

CH.
CXCIV.

QUELQUES officiers Mogols essayèrent de profiter d'une nuit, où les Persans s'étaient livrés à la débauche, pour prendre les armes contre les vainqueurs.

Thamas Kouli-Kan livra la ville au pillage; presque tout fut mis à feu & à sang. Il emporta beaucoup plus de trésors de Déli, que les Espagnols n'en prirent à la conquête du Mexique. Ces richesses amassées par un brigandage de quatre siècles, ont été apportées en Perse par un autre brigandage, & n'ont pas empêché les Persans d'être longtemps le plus malheureux peuple de la terre: elles y sont dispersées ou ensevelies pendant les guerres civiles, jusqu'au tems où quelque tyran les rassemblera.

Déli au pillage.

Trésors immenses.

KOULI-KAN, en partant des Indes pour retourner en Perse, eut la vanité de laisser le nom d'empereur à ce *Mahamad Sha* qu'il avait détrôné; mais il laissa le gouvernement à un vice-roi qui avait élevé le grand-mogol, & qui s'était rendu indépendant de lui. Il détacha trois royaumes de ce vaste Empire, Cachemire, Cabou & Multan, pour les incorporer à la Perse, & im-

posa à l'Indoustan un tribut de quelques millions.

CH.
CXCIV.
Révolution.

L'INDOUSTAN fut gouverné alors par le vice-roi, & par un conseil que *Thamas Kouli-Kan* avait établi. Le petit-fils d'*Aurengzeb* garda le titre de roi des rois, & de souverain du monde, & ne fut plus qu'un fantôme. Tout est rentré ensuite dans l'ordre ordinaire, quand *Kouli-Kan* a été assassiné en Perse au milieu de ses triomphes : le Mogol n'a plus payé de tribut ; les provinces enlevées par le vainqueur Persan sont retournées à l'Empire.

IL ne faut pas croire que ce *Mahamad*, roi des rois, ait été despotique avant son malheur ; *Aurengzeb* l'avait été à force de soins, de victoires & de cruautés. Le despotisme est un état violent qui semble ne pouvoir durer. Il est impossible que, dans un Empire où des vice-rois soudoient des armées de vingt mille hommes, ces vice-rois obéissent long-tems & aveuglément. Les terres que l'empereur donne à ces vice-rois deviennent dès-là même indépendantes de lui. Gardons-nous donc bien de croire que dans l'Inde le fruit de tous les travaux des hommes appartienne à un seul homme. Plusieurs cas-

Examen du
despotisme.

tes Indiennes ont conservé leurs anciennes possessions. Les autres terres ont été données aux Grands de l'Empire, aux rayas, aux nababs, aux omras. Ces terres sont cultivées, comme ailleurs, par des fermiers qui s'y enrichissent, & par des colons qui travaillent pour leurs maîtres. Le petit peuple est pauvre dans le riche pays de l'Inde, ainsi que dans presque tous les pays du monde; mais il n'est point serf & attaché à la glèbe, ainsi qu'il l'a été dans notre Europe, & qu'il l'est encore en Pologne, en Bohême & dans plusieurs pays de l'Allemagne. Le paysan, dans toute l'Asie, peut sortir de son pays quand il en est mécontent, & en aller chercher un meilleur, s'il en trouve.

Ce qu'on peut résumer de l'Inde en général, c'est qu'elle est gouvernée comme un pays de conquête par trente tyrans qui reconnaissent un empereur amolli comme eux dans les délices, & qui dévorent la substance du peuple. Il n'y a point là de ces grands tribunaux permanens dépositaires des loix, qui protègent le faible contre le fort.

C'est un problème qui paraît d'abord difficile à résoudre, que l'or & les richesses.

Peuples pauvres en pays riche.

CH.
EXCIV.

l'argent venu de l'Amérique en Europe, aille s'engloutir continuellement dans l'Indoustan pour n'en plus sortir, & que cependant le peuple y soit si pauvre qu'il y travaille presque pour rien : mais la raison en est que cet argent ne va pas au peuple ; il va aux marchands, qui paient des droits immenses aux gouverneurs ; ces gouverneurs en rendent beaucoup au grand-mogol, & enfouissent le reste. La peine des hommes est moins payée que par-tout ailleurs dans ce pays le plus riche de la terre ; parce que dans tout pays le prix des journaliers ne passe guères leur subsistance & leur vêtement. L'extrême fertilité de la terre des Indes, & la chaleur du climat, font que cette subsistance & ce vêtement ne coûtent presque rien. L'ouvrier qui cherche les diamans dans les mines, gagne de quoi acheter un peu de riz & une chemise de coton : par-tout la pauvreté sert à peu de frais la richesse.

Je ne répéterai point ce que j'ai dit des idolâtres qui sont encore dans l'Inde en grand nombre : leurs superstitions sont les mêmes que du tems d'*Alexandre* ; les bramins y enseignent la même religion ; les femmes se jettent

encore dans des buchers allumés sur le corps de leurs maris : nos voyageurs, nos négocians en ont vu plusieurs exemples. Les disciples se sont fait aussi quelquefois un point d'honneur de ne pas survivre à leurs maîtres. *Tavernier* rapporte qu'il fut témoin dans *Agra* même, l'une des capitales de l'Inde, que le grand bramin étant mort, un négociant, qui avait étudié sous lui, vint à la loge des Hollandais, arrêta ses comptes, leur dit qu'il était résolu d'aller trouver son maître dans l'autre monde, & se laissa mourir de faim, quelque effort qu'on fît pour lui persuader de vivre.

UNE chose digne d'observation, c'est que les arts ne sortent presque jamais des familles où ils sont cultivés : les filles des artisans ne prennent des maris que du métier de leurs pères ; c'est une coutume très-ancienne en *Asie*, & qui avait passé autrefois en loi dans l'Égypte.

LA loi de l'*Asie* & de l'*Afrique*, qui a toujours permis la pluralité des femmes, n'est pas une loi dont le peuple, toujours pauvre, puisse faire usage ; les riches ont toujours compté les femmes au nombre de leurs biens, & ils

CH.
CXCIV.

Mœurs.

Polygamie.
Eunuques.

CH.
CXCIV.

ont pris des eunuques pour les garder ; c'est un usage immémorial établi dans l'Inde comme dans toute l'Asie. Lorsque les Juifs voulurent avoir un roi , il y a plus de trois mille ans , *Samuel* , leur magistrat & leur prêtre , qui s'opposait à l'établissement de la royauté , remontra aux Juifs que ce roi leur imposerait des tributs pour avoir de quoi donner à ses eunuques. Il fallait que les hommes fussent dès long-tems bien pliés à l'esclavage , pour qu'une telle coutume ne parût point extraordinaire.

Bouleverse-
ment.

LORSQU'ON finissait ce chapitre , une nouvelle révolution a bouleversé l'Indoustan. Les princes tributaires , les vice-rois , ont tous secoué le joug. Les peuples de l'intérieur ont détrôné le souverain. L'Inde est devenue , comme la Perse , le théâtre des guerres civiles. Ces désastres font voir que le gouvernement était très-mauvais , & en même-tems , que ce prétendu despotisme n'existait pas. L'empereur n'était pas assez puissant pour se faire obéir d'un raya.

Nos voyageurs ont cru que le pouvoir arbitraire résidait essentiellement dans la personne des grands-mogols , parce qu'*Aurengzeb* avait tout asservi.

Ils n'ont pas considéré que cette puissance, uniquement fondée sur le droit des armes, ne dure qu'autant qu'on est à la tête d'une armée, & que ce despotisme, qui détruit tout, se détruit enfin lui-même. Il n'est pas une forme de gouvernement, mais une subversion de tout gouvernement; il admet le caprice pour toute règle; il ne s'appuie point sur des loix qui assûrent sa durée; & ce colosse tombe par terre, dès qu'il n'a plus le bras levé : il se forme de ses débris plusieurs petites tyrannies; & l'État ne reprend une forme constante que quand les loix règnent.



CHAPITRE CXCV.

*De la Chine , au dix-septième siècle ,
& au commencement du dix-huitième.*

CH.
CXCV.

Tribunaux
gardiens des
loix.

IL vous est fort inutile sans doute de savoir que dans la dynastie Chinoise, qui régnaît après la dynastie des Tartares de *Gengis-Kan*, l'empereur *Quancum* succéda à *Kinkum*, & *Kicum* à *Quancum*. Il est bon que ces noms se trouvent dans les tables chronologiques; mais vous attachant toujours aux évènements & aux mœurs, vous franchissez tous ces espaces vuides, pour venir aux tems marqués par de grandes choses. Cette même mollesse qui a perdu la Perse & l'Inde, fit à la Chine, dans le siècle passé, une révolution plus complète que celle de *Gengis-Kan*, & de ses petits-fils. L'Empire Chinois était au commencement du dix-septième siècle bien plus heureux que l'Inde, la Perse, & la Turquie. L'esprit humain ne peut certainement imaginer un gouvernement meilleur que celui où tout se décide par de grands tribunaux, subordonnés les uns aux autres,

dont les membres ne sont reçus qu'après plusieurs examens sévères. Tout se règle à la Chine par ces tribunaux. Six cours souveraines sont à la tête de toutes les cours de l'Empire. La première veille sur tous les mandarins des provinces ; la seconde dirige les finances ; la troisième a l'intendance des rites, des sciences & des arts ; la quatrième a l'intendance de la guerre ; la cinquième préside aux juridictions chargées des affaires criminelles ; la sixième a soin des ouvrages publics. Le résultat de toutes les affaires décidées à ces tribunaux, est porté à un tribunal suprême. Sous ces tribunaux, il y en a quarante-quatre subalternes, qui résident à Pékin. Chaque mandarin dans sa province, dans sa ville, est assisté d'un tribunal. Il est impossible que, dans une telle administration, l'empereur exerce un pouvoir arbitraire. Les loix générales émanent de lui : mais, par la constitution du gouvernement, il ne peut rien faire sans avoir consulté des hommes élevés dans les loix, & élus par les suffrages. Que l'on se prosterne devant l'empereur comme devant un Dieu, que le moindre manque de respect à sa personne soit puni

CH.
CXC V.

Avec tribu-
naux , peu de
despotisme.

selon la loi comme un sacrilège , cela ne prouve certainement pas un gouvernement despotique & arbitraire. Le gouvernement despotique serait celui où le prince pourrait , sans contrevenir à la loi , ôter à un citoyen les biens ou la vie , sans forme , & sans autre raison que sa volonté. Or , s'il y eut jamais un état dans lequel la vie , l'honneur , & les biens des hommes aient été protégés par les loix , c'est l'Empire de la Chine. Plus il y a de grands corps dépositaires de ces loix , moins l'administration est arbitraire ; & , si quelquefois le souverain abuse de son pouvoir contre le petit nombre d'hommes qui s'expose à être connu de lui , il ne peut en abuser contre la multitude qui lui est inconnue , & qui vit sous la protection des loix.

LA culture des terres , poussée à un point de perfection dont on n'a pas encore approché en Europe , fait assez voir que le peuple n'était pas accablé de ces impôts qui gênent le cultivateur : le grand nombre d'hommes occupés de donner des plaisirs aux autres , montre que les villes étaient florissantes autant que les campagnes étaient fertiles. Il n'y avait point de cité dans l'Empire.

où les festins ne fussent accompagnés de spectacles. On n'allait point au théâtre, on faisait venir les théâtres dans sa maison; l'art de la tragédie & de la comédie était commun sans être perfectionné; car les Chinois n'ont perfectionné aucun des arts de l'esprit, excepté la morale; mais ils jouissaient avec profusion de ce qu'ils connaissaient: & enfin ils étaient heureux, autant que la nature humaine le comporte.

CH.
CXC V.

CE bonheur fut suivi, vers l'an 1630, de la plus terrible catastrophe, & de la désolation la plus générale. La famille des conquérans Tartares descendans de *Gengis-Kan*, avait fait ce que tous les conquérans ont tâché de faire; elle avait affaibli la nation des vainqueurs, afin de ne pas craindre sur le trône des vaincus la même révolution qu'elle y avait faite. Cette dynastie des *Iven* ayant été enfin dépossédée par la dynastie *Ming*, les Tartares qui habitèrent au nord de la grande muraille, ne furent plus regardés que comme des espèces de sauvages, dont il n'y avait rien, ni à espérer, ni à craindre. Audelà de la grande muraille est le royaume de Léaotong, incorporé par la fa-

Conquête de
la Chine.

CH.
CXCV.

mille de *Gengis-Kan* à l'Empire de la Chine, & devenu entièrement Chinois. Au nord-est de Léaotong, étaient quelques hordes de Tartares Mantchoux, que le vice-roi de Léaotong traita durement. Ils firent des représentations hardies, telles qu'on nous dit que les Scythes en firent de tout tems depuis l'invasion de *Cyrus*; car le génie des peuples est toujours le même, jusqu'à ce qu'une longue oppression les fasse dégénérer. Le gouverneur, pour toute réponse, fit brûler leurs cabanes, enleva leurs troupeaux, & voulut transplanter les habitans. Alors ces Tartares, qui étaient libres, se choisirent un chef pour faire la guerre. Ce chef, nommé *Taitsou*, se fit bientôt roi; il battit les Chinois, entra victorieux dans le Léaotong, & prit d'assaut la capitale.

8622.

Sans armes
à feu.

CETTE guerre se fit comme toutes celles des tems les plus reculés. Les armes à feu étaient inconnues dans cette partie du monde. Les anciennes armes, comme la flèche, la lance, la massue, le cimeterre, étaient en usage: on se servait peu de boucliers & de casques, encore moins de brassards & de bottines de métal. Les fortifications consis-

raient en un fossé, un mur, des tours ; on s'appait le mur, ou on montait à l'escalade. La seule force du corps devait donner la victoire ; & les Tartares, accoutumés à dormir en plein champ, devaient avoir l'avantage sur un peuple élevé dans une vie moins dure.

CH.
CXCV.

TAITSOU, ce premier chef des hordes Tartares étant mort en 1626, dans le commencement de ses conquêtes, son fils *Taitsong* prit tout d'un coup le titre d'empereur des Tartares, & s'égalà à l'empereur de la Chine. On dit qu'il savait lire & écrire, & il paraît qu'il reconnaissait un seul DIEU, comme les lettrés Chinois ; il l'appelait *Tien* comme eux. Il s'exprime ainsi dans une de ses lettres circulaires aux magistrats des provinces Chinoises : *Le Tien élève qui lui plaît ; il m'a peut-être choisi pour devenir votre maître.* En effet depuis l'année 1628, le *Tien* lui fit remporter victoire sur victoire. C'était un homme très-habile ; il polissait son peuple féroce pour le rendre obéissant, & établissait des loix au milieu de la guerre. Il était toujours à la tête de ses troupes ; & l'empereur de la Chine, dont le nom est devenu obs-

Le capitaine
d'une horde
vainqueur de
la Chine.

CH.
CXC V.

cur, & qui s'appelait *Hoaitfang*, restait dans son palais avec ses femmes & ses eunuques : aussi fut-il le dernier empereur du sang Chinois ; il n'avait pas su empêcher que *Taitsong* & ses Tartares lui prissent ses provinces du nord ; il n'empêcha pas davantage qu'un mandarin rebelle, nommé *Listching*, lui prît celles du midi. Tandis que les Tartares ravageaient l'orient & le septentrion de la Chine, ce *Listching* s'emparait de presque tout le reste. On prétend qu'il avait six-cent mille hommes de cavalerie, & quatre-cent mille d'infanterie. Il vint avec l'élite de ses troupes aux portes de Pékin, & l'empereur ne sortit jamais de son palais ; il ignorait une partie de ce qui se passait. *Listching* le rebelle (on l'appelle ainsi parce qu'il ne réussit pas) renvoya à l'empereur deux de ses principaux eunuques faits prisonniers, avec une lettre fort courte, par laquelle il l'exhortait à abdiquer l'Empire.

Exemple
d'orgueil.

C'EST ici qu'on voit bien ce que c'est que l'orgueil Asiatique, & combien il s'accorde avec la mollesse. L'empereur ordonna qu'on coupât la tête aux deux eunuques, pour lui avoir apporté une lettre dans laquelle on lui man-

quait de respect. On eut beaucoup de peine à lui faire entendre que les têtes des princes du sang & d'une foule de mandarins que *Listching* avait entre ses mains, répondraient de celles de ses deux eunuques.

PENDANT que l'empereur délibérait sur la réponse, *Listching* était déjà entré dans Pékin. L'impératrice eut le tems de faire sauver quelques-uns de ses enfans mâles ; après quoi elle s'enferma dans sa chambre, & se pendit. L'empereur y accourut, & ayant fort approuvé cet exemple de fidélité, il exhorta quarante autres femmes qu'il avait à l'imiter. Le père de *Mailla*, jésuite, qui a écrit cette histoire dans Pékin même au siècle passé, prétend que toutes ces femmes obéirent sans réplique ; mais il se peut qu'il y en eût quelques-unes qu'il fallut aider. L'empereur, qu'il nous dépeint comme un très-bon prince, apperçut, après cette exécution, sa fille unique âgée de quinze ans, que l'impératrice n'avait pas jugé à propos d'exposer à sortir du palais ; il l'exhorta à se pendre comme sa mère, & ses belles-mères ; mais, la princesse n'en voulant rien faire, ce bon prince, ainsi que le dit *Mailla*, lui donna

CH.
C X C V.

Un empereur
faible finit la
dynastie Chi-
noise.

un grand coup de sabre & la laissa pour morte. On s'attend qu'un tel père & un tel époux se tuera sur le corps de ses femmes & de sa fille ; mais il alla dans un pavillon hors de la ville pour attendre des nouvelles ; & enfin , ayant appris que tout était désespéré , & que *Listching* était dans son palais , il s'étrangla , & mit fin à un Empire & à une vie qu'il n'avait pas osé défendre. Cet étrange évènement arriva l'année 1641. C'est sous ce dernier empereur de la race Chinoise que les jésuites avaient enfin pénétré dans la cour de Pékin. Le père *Adam Shall* , natif de Cologne , avait tellement réussi auprès de cet empereur par ses connaissances en physique & en mathématique , qu'il était devenu mandarin. C'était lui qui le premier avait fondu du canon de bronze à la Chine : mais le peu qu'il y en avait à Pékin , & qu'on ne savait pas employer , ne sauva pas l'Empire. Le mandarin *Shall* quitta Pékin avant la révolution.

Suite de la
conquête.

APRÈS la mort de l'Empereur , les Tartares & les rebelles se disputèrent la Chine. Les Tartares étaient unis & aguerris ; les Chinois étaient divisés & indisciplinés. Il fallut petit-à-petit cé-

der tout aux Tartares. Leur nation avait pris un caractère de supériorité qui ne dépendait pas de la conduite de leur chef. Il en était comme des Arabes de *Mahomet*, qui furent, pendant plus de trois-cents ans, si redoutables par eux-mêmes.

LA mort de l'empereur *Taitsong*, que les Tartares perdirent en ce tems-là, ne les empêcha pas de poursuivre leurs conquêtes. Ils élurent un de ses neveux encore enfant ; c'est *Chang-ti*, père du célèbre *Cam-hi*, sous lequel la religion chrétienne a fait des progrès à la Chine. Ces peuples, qui avaient d'abord pris les armes pour défendre leur liberté, ne connaissaient pas le droit héréditaire. Nous voyons que tous les peuples commencent par élire des chefs pour la guerre ; ensuite ces chefs deviennent absolus, excepté chez quelques nations d'Europe. Le droit héréditaire s'établit, & devient sacré avec le tems.

UNE minorité ruine presque toujours des conquérans, & ce fut pendant cette minorité de *Chang-ti*, que les Tartares achevèrent de subjuguier la Chine. L'usurpateur *Listching* fut tué par un autre usurpateur Chinois, qui préten-

CH.
C X C V.

daît venger le dernier empereur. On reconnut dans plusieurs provinces des enfans vrais ou faux du dernier prince détrôné & étranglé , comme on avait produit des *Démétri* en Russie. Des mandarins Chinois tâchèrent d'usurper des provinces ; & les grands usurpateurs Tartares vinrent enfin à bout de tous les petits. Il y eut un Général Chinois qui arrêta quelque tems leurs progrès , parce qu'il avait quelques canons , soit qu'il les eût des Portugais de Macao , soit que le jésuite *Shall* les eût fait fondre. Il est très-remarquable que les Tartares , dépourvus d'artillerie , l'emportèrent à la fin sur ceux qui en avaient ; c'était le contraire de ce qui était arrivé dans le nouveau monde , & une preuve de la supériorité des peuples du nord sur ceux du midi.

CE qu'il y a de plus surprenant , c'est que les Tartares conquièrent pié-à-pié tout ce vaste Empire de la Chine sous deux minorités ; car leur jeune empereur *Chang-ti* étant mort en 1661 à l'âge de 24 ans , avant que leur domination fût entièrement affermie , ils élurent son fils *Cam-hi* au même âge de huit ans auquel ils avaient élu son père ; & ce *Cam-hi* a rétabli l'Empire
de

de la Chine , ayant été assez sage & assez heureux pour se faire également obéir des Chinois & des Tartares. Les missionnaires qu'il fit mandarins , l'ont loué comme un prince parfait. Quelques voyageurs , & sur-tout *Le Gentil* , qui n'ont point été mandarins , disent qu'il était d'une avarice sordide & plein de caprices : mais ces détails personnels n'entrent point dans cette peinture générale du monde ; il suffit que l'Empire ait été heureux sous ce prince ; c'est par-là qu'il faut regarder & juger les rois.

CH.
CXCV.

PENDANT le cours de cette révolution , qui dura plus de trente ans , une des plus grandes mortifications que les Chinois éprouvèrent , fut que leurs vainqueurs les obligeaient à se couper les cheveux à la manière Tartare. Il y en eut qui aimèrent mieux mourir que de renoncer à leur chevelure. Nous avons vu les Moscovites exciter quelques séditions , quand le czar *Pierre I* les a obligés à se couper leurs barbes ; tant la coutume a de force sur le vulgaire.

Suite de la
conquête.

LE tems n'a pas encore confondu la nation conquérante avec le peuple vaincu , comme il est arrivé dans nos

CH.
CXC V.

Gaules , dans l'Angleterre & ailleurs. Mais, les Tartares ayant adopté les loix, les usages , & la religion des Chinois , les deux nations n'en composeront bientôt qu'une seule.

Sous le règne de ce *Cam-hi* , les missionnaires d'Europe jouirent d'une grande considération ; plusieurs furent logés dans le palais impérial : ils bâtirent des églises ; ils eurent des maisons opulentes. Ils avaient réussi en Amérique , en enseignant à des sauvages les arts nécessaires ; ils réussirent à la Chine , en enseignant les arts les plus relevés à une nation spirituelle. Mais bientôt la jalousie corrompit les fruits de leur sagesse , & cet esprit d'inquiétude & de contention , attaché en Europe aux connaissances & aux talens , renversa les plus grands desseins.

Querelles
scandaleuses
des mission-
naires d'Eu-
rope à la Chi-
ne.

ON fut étonné à la Chine de voir des sages qui n'étaient pas d'accord sur ce qu'ils venaient enseigner , qui se persécutaient & s'anathématisaient réciproquement , qui s'intentaient des procès criminels à Rome (a) , & qui faisaient décider , dans des congréga-

(a) Voyez le chapitre des cérémonies Chinoises , à la fin du siècle de Louis XIV.

tions de cardinaux, si l'empereur de la Chine entendait aussi-bien sa langue, que des missionnaires venus d'Italie & de France.

CH.
CXCV.

Ces querelles allèrent si loin, que l'on craignit dans la Chine, ou qu'on feignit de craindre les mêmes troubles qu'on avait essuyés au Japon (a). Le successeur de *Cam-hi* défendit l'exercice de la religion chrétienne, tandis qu'on permettait la musulmane & les différentes sortes de bonzes. Mais cette même cour, sentant le besoin des mathématiques autant que le prétendu danger d'une religion nouvelle, conserva les mathématiciens, en leur imposant silence sur le reste, & en chassant les missionnaires. Cet empereur, nommé *Yontching*, leur dit ces propres paroles, qu'ils ont eu la bonne-foi de rapporter dans leurs lettres intitulées *curieuses & édifiantes*.

« QUE diriez-vous, si j'envoyais une
 « troupe de bonzes & de lamas dans
 « votre pays? Comment les recevriez-
 « vous? Si vous avez su tromper mon
 « père, n'espérez-pas me tromper de

Belles paroles de l'empereur aux jésuites.

(a) Voyez le chapitre suivant, concernant le Japon.

CH.

CXC.V.

» même. Vous voulez que les Chinois
 » embrassent votre loi. Votre culte n'en
 » tolère pas d'autre, je le fais : en ce
 » cas que deviendrons-nous ? les sujets
 » de vos princes. Les disciples que vous
 » faites ne connaissent que vous. Dans
 » un tems de trouble, ils n'écouteront
 » d'autre voix que la vôtre. Je fais bien
 » qu'à présent il n'y a rien à craindre ;
 » mais quand les vaisseaux viendront
 » par milliers , il pourrait y avoir du
 » désordre ».

LES mêmes jésuites qui rendent compte de ces paroles, avouent, avec tous les autres, que cet empereur était un des plus sages & des plus généreux princes qui aient jamais régné ; toujours occupé du soin de soulager les pauvres & de les faire travailler, exact observateur des loix, réprimant l'ambition & le manège des bonzes, entretenant la paix & l'abondance, encourageant tous les arts utiles, & sur-tout la culture des terres. De son tems les édifices publics, les grands chemins, les canaux qui joignent tous les fleuves de ce grand Empire, furent entretenus avec une magnificence & une économie qui n'a rien d'égal, que chez les anciens Romains.

Ce qui mérite bien notre attention , c'est le tremblement de terre que la Chine essuya, en 1699, sous l'empereur *Cam-hi*. Ce phénomène fut plus funeste , que celui qui de nos jours a détruit Lima & Lisbonne ; il fit périr , dit-on , environ quatre - cent mille hommes. Ces secousses ont dû être fréquentes dans notre globe : la quantité de volcans qui vomissent la fumée & la flamme , font penser que la première écorce de la terre porte sur des gouffres , & qu'elle est remplie de matière inflammable. Il est vraisemblable que notre habitation a éprouvé autant de révolutions en physique, que la rapacité & l'ambition en a causé parmi les peuples.



CHAPITRE CXCVI.

*Du Japon au dix-septième siècle , & de
l'extinction de la religion chrétienne
en ce pays.*

CH.
CXCVI.

DANS la foule des révolutions que nous avons vues d'un bout de l'univers à l'autre, il paraît un enchaînement fatal de causes qui entraînent les hommes, comme les vents poussent les sables & les flots. Ce qui s'est passé au Japon en est une nouvelle preuve. Un prince Portugais sans puissance, sans richesses, imagine, au quinzième siècle, d'envoyer quelques vaisseaux sur les côtes d'Afrique. Bientôt après les Portugais découvrent l'Empire du Japon. L'Espagne, devenue pour un tems souveraine du Portugal, fait au Japon un commerce immense. La religion chrétienne y est portée à la faveur de ce commerce; & à la faveur de cette tolérance de toutes les sectes admise si généralement dans l'Asie, elle s'y introduit, elle s'y établit. Trois princes Japonais, chrétiens, viennent à Rome baiser les pieds du pape Grégoire XIII. Le chris-

Le Japon
presque chré-
tien.

Christianisme allait devenir au Japon la religion dominante, & bientôt l'unique, lorsque sa puissance même servit à la détruire. Nous avons déjà remarqué que les missionnaires y avaient beaucoup d'ennemis; mais aussi ils s'y étaient fait un parti très-puissant. Les bonzes craignirent pour leurs anciennes possessions, & l'empereur enfin craignit pour l'État. Les Espagnols s'étaient rendus maîtres des Philippines, voisines du Japon : on savait ce qu'ils avaient fait en Amérique ; il n'est pas étonnant que les Japonais fussent alarmés.

Christianisme
proscrit.

L'EMPEREUR du Japon, dès l'an 1586, proscrivit la religion chrétienne; l'exercice en fut défendu aux Japonais sous peine de mort : mais comme on permettait toujours le commerce aux Portugais & aux Espagnols, leurs missionnaires faisaient dans le peuple autant de prosélytes qu'on en condamnait aux supplices. Le gouvernement défendit aux marchands étrangers d'introduire des prêtres chrétiens dans le pays : malgré cette défense, le gouverneur des îles Philippines envoya des cordeliers en ambassade à l'empereur Japonais. Ces ambassadeurs commencèrent par faire construire une chapelle publique

CH.
CXCVI.

dans la ville capitale nommée Méaco ; ils furent chassés , & la persécution redoubla. Il y eut long-tems des alternatives de cruauté & d'indulgence. Il est évident que la raison d'État fut la seule cause des persécutions , & qu'on ne se déclara contre la religion chrétienne , que par la crainte de la voir servir d'instrument aux entreprises des Espagnols : car jamais on ne persécuta au Japon la religion de *Confucius* , quoiqu'apportée par un peuple dont les Japonois sont jaloux , & auquel ils ont souvent fait la guerre.

Le savant & judicieux observateur *Kempfer* , qui a si long-tems été sur les lieux , nous dit que , l'an 1674 , on fit le dénombrement des habitans de Méaco. Il y avait douze religions dans cette capitale , qui vivaient toutes en paix : & ces douze sectes composaient plus de quatre-cent mille habitans , sans compter la cour nombreuse du daïri , souverain pontife. Il paraît que , si les Portugais & les Espagnols s'étaient contentés de la liberté de conscience , ils auraient été aussi paisibles dans le Japon que ces douze religions. Ils y faisaient encore , en 1636 , le commerce le plus avantageux ; *Kempfer* dit qu'ils

Toutes les
sectes en paix
au Japon.

en rapportèrent à Macao deux mille trois-cent cinquante caisses d'argent.

LES Hollandais , qui trafiquaient au Japon depuis 1600 , étaient jaloux du commerce des Espagnols. Ils prirent , en 1637 , vers le cap de Bonne-Espérance , un vaisseau Espagnol qui faisait voile du Japon à Lisbonne : ils y trouvèrent des lettres d'un officier Portugais nommé *Moro* , espèce de consul de la nation ; ces lettres renfermaient le plan d'une conspiration des Chrétiens du Japon contre l'empereur ; on spécifiait le nombre des vaisseaux & des soldats qu'on attendait de l'Europe & des établissemens d'Asie , pour faire réussir le projet. Les lettres furent envoyées à la cour du Japon : *Moro* reconnut son écriture , & fut brûlé publiquement.

ALORS le gouvernement aima mieux renoncer à tout commerce avec les étrangers , que se voir exposé à de telles entreprises. L'empereur *Jémits* , dans une assemblée de tous les Grands , porta ce fameux édit , que désormais aucun Japonais ne pourroit sortir du pays sous peine de mort , qu'aucun étranger ne serait reçu dans l'Empire , que tous les Espagnols ou Portugais seraient renvoyés , que tous les Chrétiens du

CH.
CXCVI.

Conspiration
des mauvais
Chrétiens.

Le Japon
fermé aux
étrangers.

CH.
CXCVI.

Chrétiens
battus.

pays seraient mis en prison, & qu'on donnerait environ mille écus à quiconque découvrirait un Prêtre chrétien. Ce parti extrême de se séparer tout d'un coup du reste du monde, & de renoncer à tous les avantages du commerce, ne permet pas de douter que la conspiration n'ait été véritable : mais ce qui rend la preuve complete, c'est qu'en effet les Chrétiens du pays, avec quelques Portugais à leur tête, s'assemblerent en armes au nombre de plus de trente mille. Ils furent battus en 1638, & se retirèrent dans une forteresse sur le bord de la mer, dans le voisinage du port de Nangazaki.

CEPENDANT toutes les nations étrangères étaient alors chassées du Japon ; les Chinois même étaient compris dans cette loi générale, parce que quelques missionnaires d'Europe s'étaient vantés au Japon d'être sur le point de convertir la Chine au christianisme. Les Hollandais eux-mêmes, qui avaient découvert la conspiration, étaient chassés comme les autres : on avait déjà démoli le comptoir qu'ils avaient à Firando ; leurs vaisseaux étaient déjà partis : il en restait un que le gouvernement somma de tirer son canon contre

CH.
CXCVI.

la forteresse où les Chrétiens étaient réfugiés. Le capitaine Hollandais, nommé *Kokbeker*, rendit ce funeste service : les Chrétiens furent bientôt forcés, & périrent dans d'affreux supplices. Encore une fois, quand on se représente un capitaine Portugais nommé *Moro*, & un capitaine Hollandais nommé *Kokbeker*, suscitant dans le Japon de si étranges évènements, on reste convaincu de l'esprit remuant des Européens, & de cette fatalité qui dispose des nations.

Le service odieux qu'avaient rendu les Hollandais au Japon, ne leur attira pas la grâce qu'ils espéraient, d'y commercer & de s'y établir librement ; mais ils obtinrent au moins la permission d'aborder dans une petite île nommée Désima, près du port de Nangazaki ; c'est-là qu'il leur est permis d'apporter une quantité déterminée de marchandises.

Hollandais
seuls com-
mercent au
Japon.

Il fallut, d'abord, marcher sur la croix, renoncer à toutes les marques du christianisme, & jurer qu'ils n'étaient pas de la religion des Portugais, pour obtenir d'être reçus dans cette petite île, qui leur sert de prison dès qu'ils y arrivent ; on s'empare de leurs vaisseaux, & de leurs marchandises,

Hollandais
obligés d
marcher c
la croix.

CH.
CXCVI.

auxquelles on met le prix. Ils viennent, chaque année, subir cette prison pour gagner de l'argent : ceux qui sont rois à Batavia & dans les Moluques , se laissent ainsi traiter en esclaves : on les conduit , il est vrai , de la petite île où ils sont retenus , jusqu'à la cour de l'empereur ; & ils sont par-tout reçus avec civilité & avec honneur , mais gardés à vue , & observés : leurs conducteurs & leurs gardes font un serment par écrit signé de leur sang , qu'ils observeront toutes les démarches des Hollandais , & qu'ils en rendront un compte fidèle.

ON a imprimé dans plusieurs livres qu'ils abjuraient le christianisme au Japon : cette opinion a sa source dans l'aventure d'un Hollandais , qui , s'étant échappé & vivant parmi les naturels du pays , fut bientôt reconnu ; il dit pour sauver sa vie qu'il n'était pas Chrétien , mais Hollandais. Le gouvernement Japonois a défendu , depuis ce tems , qu'on bâtit des vaisseaux qui pussent aller en haute mer. Ils ne veulent avoir que de longues barques à voiles & à rames , pour le commerce de leurs îles. La fréquentation des étrangers est devenue chez eux le plus grand des

crimes ; il semble qu'ils les craignent encore après le danger qu'ils ont couru. Cette terreur ne s'accorde ni avec le courage de la nation , ni avec la grandeur de l'Empire ; mais l'horreur du passé a plus agi en eux que la crainte de l'avenir. Toute la conduite des Japonois a été celle d'un peuple généreux , facile , fier & extrême dans les résolutions ; ils reçurent d'abord les étrangers avec cordialité ; & , quand ils se sont crus outragés & trahis par eux , ils ont rompu avec eux sans retour.

LORSQUE le ministre *Colbert* , d'éternelle mémoire , établit le premier une compagnie des Indes en France , il voulut essayer d'introduire le commerce des Français au Japon , comptant se servir des seuls protestans , qui pouvaient jurer qu'ils n'étaient pas de la religion des Portugais ; mais les Hollandais s'opposèrent à ce dessein ; & les Japonois , contens de recevoir tous les ans chez eux une nation qu'ils font prisonnière , ne voulurent pas en recevoir deux.

JE ne parlerai point ici du royaume de Siam , qu'on nous représentait beaucoup plus vaste & plus opulent qu'il n'est ; on verra dans le siècle de *Louis*

CH.
CXCVI,

Les Français
veulent en
vain com-
mercier au Ja-
pon.

CH.
CXCVI.

XIV le peu qu'il est nécessaire d'en savoir. La Corée, la Cochinchine, le Tunquin, le Laos, Ava, le Pégou, sont des pays dont on a peu de connaissance; & dans ce prodigieux nombre d'îles répandues aux extrémités de l'Asie, il n'y a guères que celle de Java, où les Hollandais ont établi le centre de leur domination & de leur commerce, qui puisse entrer dans le plan de cette histoire générale. Il en est ainsi de tous les peuples qui occupent le milieu de l'Afrique, & d'une infinité de peuplades dans le nouveau monde. Je remarquerai seulement, qu'avant le seizième siècle, plus de la moitié du globe ignorait l'usage du pain & du vin; une grande partie de l'Amérique & de l'Afrique orientale l'ignore encore; & il faut y porter ces nourritures, pour y célébrer les mystères de notre religion.

Les anthropophages sont beaucoup plus rares qu'on ne le dit, & depuis cinquante ans aucun de nos voyageurs n'en a vu. Il y a beaucoup d'espèces d'hommes manifestement différentes les unes des autres. Plusieurs nations vivent encore dans l'état de la pure nature; & tandis que nous faisons le tour du monde, pour découvrir si leurs ter-

res n'ont rien qui puisse assouvir notre cupidité, ces peuples ne s'informent pas s'il existe d'autres hommes qu'eux, & passent leurs jours dans une heureuse indolence, qui serait un malheur pour nous.

Il reste beaucoup à découvrir pour notre vaine curiosité; mais, si on s'en tient à l'utile, on n'a que trop découvert.

Fin du Tome septième.



T A B L E

Des Chapitres contenus dans ce
volume.

CHAP. CLXXV. *De la France sous
LOUIS XIII jus-
qu'au ministère du
cardinal de Riche-
lieu. États géné-
raux tenus en Fran-
ce. Administration
malheureuse. Le
maréchal d'Ancre
assassiné ; sa femme
condamnée à être
brûlée. Ministère
du duc de Luines.
Guerres civiles.
Comment le cardi-
nal de Richelieu
entra au conseil.*

Page 1

CH. CLXXVI. *Du ministère du car-*

TABLE DES CHAPITRES.

	<i>dinal de Richelieu:</i>	
		40
CH. CLXXVII.	<i>Du gouvernement & des mœurs de l'Espagne, depuis PHILIPPE II, jusqu'à CHARLES II.</i>	110
CH. CLXXVIII.	<i>Des Allemans sous RODOLPHE II, MATHIAS & FERDINAND II. Des malheurs de FRÉDÉRIC, électeur Palatin. Des conquêtes de GUSTAVE-ADOLPHE. Paix de Westphalie, &c.</i>	128
CH. CLXXIX.	<i>De l'Angleterre jusqu'à l'année 1641.</i>	156
CH. CLXXX.	<i>Des malheurs & de la mort de CHARLES I.</i>	177
CH. CLXXXI.	<i>De Cromwell.</i>	206

T A B L E

- CH. CLXXXII. *De l'Angleterre
sous CHARLES II.*
222
- CH. CLXXXIII. *De l'Italie , & prin-
cipalement de Ro-
me , à la fin du
seizième siècle. Du
concile de Trente.
De la réforme du
calendrier , &c.*
245
- CH. CLXXXIV. *De S I X T E-
Q U I N T.* 260
- CH. CLXXXV. *Des successeurs de
SIXTE-QUINT.*
272
- CH. CLXXXVI. *Suite de l'Italie au
dix-septième siècle.*
286
- CH. CLXXXVII. *De la Hollande au
dix-septième siècle.*
295
- CH. CLXXXVIII. *Du Danemarck , de
la Suède , & de la
Pologne , au dix-*

DES CHAPITRES.

Septième siècle.

308

CH. CLXXXIX. *De la Pologne au dix-septième siècle , & des soci-niens ou unitaires.*

318

CH. CXC. *De la Russie , aux seizième & dix-septième siècles.*

326

CH. CXCI. *De l'Empire Ot-toman au dix-sep-tième siècle. Siège de Candie. Faux messie.*

339

CH. CXCII. *Progrès des Turcs. Siège de Vienne.*

363

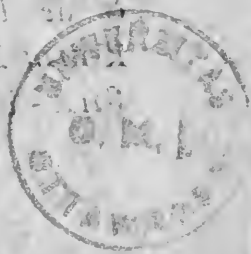
CH. CXCIII. *De la Perse , de ses mœurs , de sa dernière révolution, & de THAMAS-KOULI-KAN , ou SHA-NADIR.*

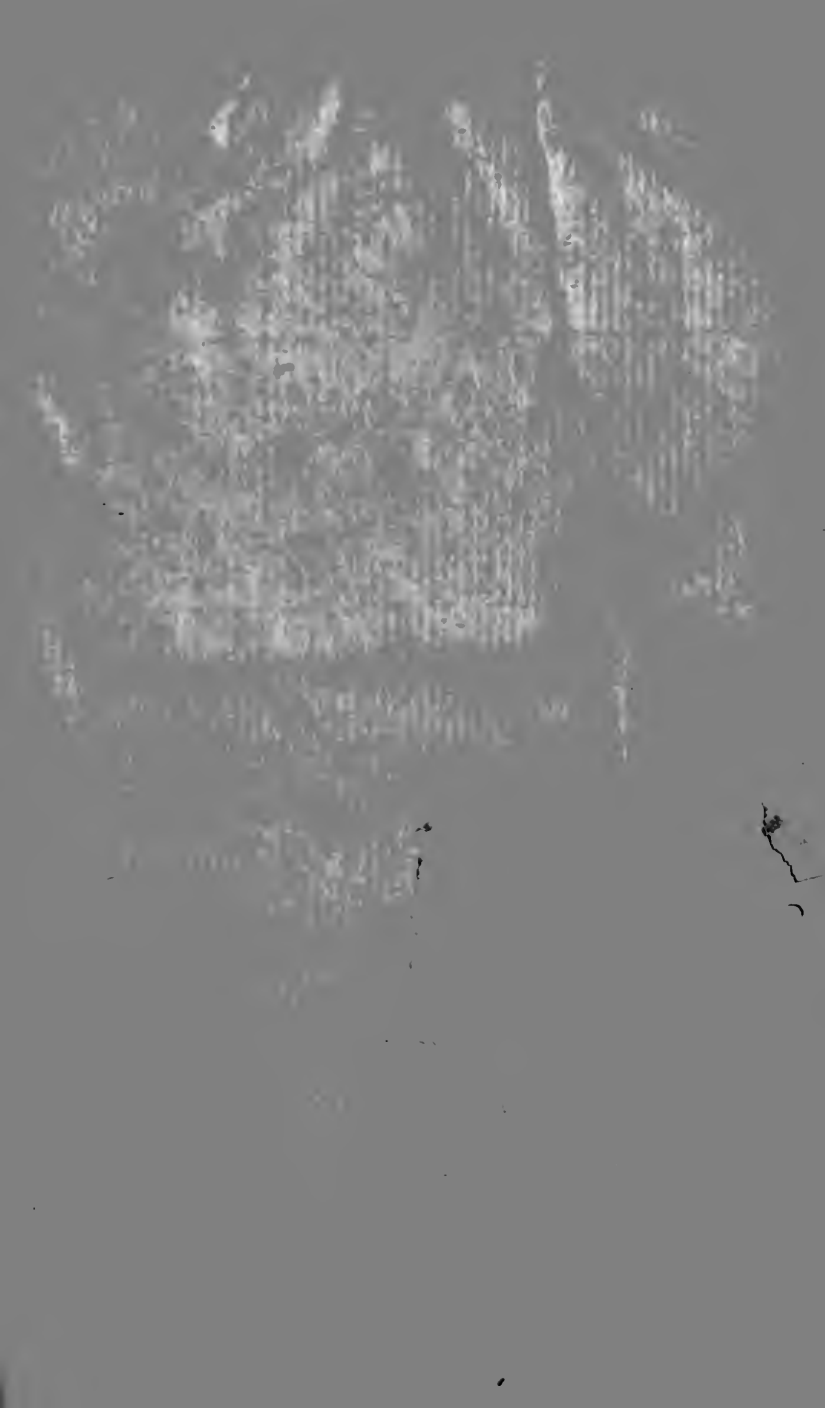
373

TABLE DES CHAPITRES.

CH. CXCIV.	<i>Du Mogol.</i>	385
CH. CXCV.	<i>De la Chine, au dix-septième siècle, & au commencement du dix-huitième.</i>	398
CH. CXCVI.	<i>Du Japon au dix-septième siècle, & de l'extinction de la religion chrétienne en ce pays.</i>	414

Fin de la Table du Tome VII.





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on fore the last date stamped below will be a fine of five cents, and at charge of one cent for each addition

--	--	--	--



a39003



009518076b

